This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ÉTUDES MORALES

SUR

LES GRANDS

ÉCRIVAINS

LATINS

PAR

Docteur ès lettres
Professeur à la Faculté libre des lettres de Toulouse

CICÉRON
TITE-LIVE — TACITE — LUCRÈCE
HORACE — VIRGILE

VITTE & PERRUSSEL
LIBRAIRES-ÉDITEURS
3 et 5, place Bellecour

JULES VIC & AMAT
ÉDITEURS
11, rue Cassette

1889

).9
163

STANFORD·VNIVERSITY·LIBRARY

ÉTUDES MORALES

SUR LES

GRANDS ÉCRIVAINS LATINS

Tous droits réservés

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Etude sur le Traité du libre arbitre de Vauvenargues.
1 vol. in-8, Paris, Thorin. . . . . 4 fr.

De vita et scriptis Roberti de Torinneio Abbatis in monte sancti Michaelis.
1 vol. in-8, Paris, Thorin. . . . . 3 fr.

LYON. — IMP. VITTE ET PERRUSSEL, RUE CONDÉ, 30

ÉTUDES MORALES

SUR

LES GRANDS

ÉCRIVAINS

LATINS

PAR

L'Abbé M. MORLAIS
Docteur ès lettres
Professeur à la Faculté libre des lettres de Toulouse

CICÉRON
TITE-LIVE — TACITE — LUCRÈCE
HORACE — VIRGILE

LYON
LIBRAIRIE ET IMPRIMERIE VITTE ET PERRUSSEL
Imprimeurs-libraires de l'Archevêché
et des Facultés catholiques
3 ET 5, PLACE BELLECOUR ET RUE CONDÉ, 30.

1889

0.9
Ab3

412427

AVANT-PROPOS

*Le nom d'*Etudes morales *donné à des leçons de littérature doit paraître un peu étrange, et quelques mots d'introduction sont nécessaires pour expliquer le titre et l'ordonnance de cet ouvrage.*

Les écrits de l'antiquité sont aujourd'hui l'objet d'études fort diverses, auxquelles doivent s'initier les futurs professeurs de l'enseignement secondaire. Sans parler du classement des manuscrits et de la critique verbale des textes, il faut relever dans chaque auteur les particularités de lexique et de syntaxe, de composition et de style, dégager et expliquer les renseignements archéologiques et historiques, avant d'arriver aux idées morales et religieuses qui se trouvent au fond de toute œuvre littéraire. Les questions techniques de grammaire

et de philologie ont été traitées dans des conférences particulières.

Les leçons que je publie aujourd'hui ont un caractère plus général : elles présentent une vue d'ensemble sur les principaux représentants de la littérature latine, qui ont été l'objet de mon enseignement pendant les six dernières années (1883-1888). Dans ce cours, ouvert au public, j'ai abordé les auteurs par le côté le plus accessible, et attiré principalement l'attention sur les vérités morales qu'ils ont exprimées dans leurs ouvrages.

Cependant, pour éviter tout malentendu, il est bon de faire remarquer que ces leçons, à part la première, qui est spécialement consacrée aux doctrines morales de Cicéron, ont un dessin plus large et moins déterminé. Je me suis efforcé, au début de chaque cours, de faire connaître l'auteur qui devait en être l'objet, de pénétrer dans son âme, et de rendre toute vive l'impression éprouvée à son contact. Aussi trouvera-t-on çà et là des développements qui n'ont qu'un rapport fort éloigné avec la morale; mais, comme en définitive les grands écrivains reviennent toujours aux idées qui

intéressent proprement l'homme, aux questions d'origine et de fin, de vertu et de bonheur, ces Etudes *ont pris insensiblement une couleur morale et même religieuse. De là ce titre d'*Etudes morales, *qui m'a paru le plus propre à indiquer le caractère des leçons renfermées dans ce volume.*

Je n'ai pas craint, surtout à la fin de chaque leçon, d'élever un peu la voix, et d'agrandir mon sujet en le rattachant à des considérations religieuses. Cette préoccupation ne saurait étonner de la part d'un prêtre et d'un professeur de Faculté catholique. Elle n'était pas d'ailleurs aussi étrangère qu'on pourrait le croire aux anciens qui, à certains égards, étaient plus religieux que les modernes. Même aux époques de trouble et d'incrédulité, il était de bon ton parmi eux de faire appel aux croyances nationales et aux divinités protectrices de la cité. Les moins crédules, un Cicéron, un Horace, par exemple, se conformaient à cette loi dans leurs discours et dans leurs chants, tandis qu'aujourd'hui les écrivains les mieux intentionnés semblent éviter le plus souvent comme une indiscrétion toute allusion à leurs croyances personnelles.

La même raison qui me portait de préférence vers les questions les plus élevées m'a dicté le choix des auteurs à étudier. On peut tirer profit des auteurs les moins connus, et je suis loin de mépriser ceux qui se complaisent dans l'inédit ; mais, à moins d'une vocation spéciale pour le métier d'érudit, il est préférable d'entrer en relation avec les grands esprits qui, par leur maîtrise, sont en possession d'instruire et de charmer la postérité. Il est peut-être un peu téméraire de les soumettre à son propre jugement, mais, dût-on rester au-dessous de sa tâche, il est beau et profitable de réfléchir sur leurs idées et de vivre en leur compagnie. Comme ceux qui ont mérité de survivre sont en somme les plus nobles et les plus désintéressés, on apprend avec eux à apprécier les dons de l'esprit, à s'élever au-dessus des vulgaires préoccupations des hommes de proie ou d'intrigue, et à n'avoir d'estime que pour ce qui est beau et honnête. C'est pourquoi cédant à mes goûts, sans peut-être assez consulter mes forces, j'ai pris pour sujets d'étude les écrivains les plus célèbres, et les représentants les plus éclairés de la civilisation ro-

maine. Je n'ai pas eu la prétention de leur assigner des places, et je les ai étudiés dans l'ordre un peu arbitraire qui a été suivi dans ce livre.

On me reprochera peut-être d'avoir conservé à ces leçons une forme quelque peu oratoire, qui semble aujourd'hui démodée. Pour la modifier il aurait fallu refaire mon travail en entier, au risque de le rendre plus mauvais, ou bien le retoucher dans quelques endroits, au risque d'en altérer le ton général. Une reproduction pure et simple m'a paru préférable à une refonte complète ou à un remaniement superficiel, et de bons juges m'ont approuvé. Ces leçons d'ailleurs ne me semblent pas avoir le défaut que l'on reproche d'ordinaire aux discours de ce genre, une certaine emphase et des allusions fréquentes aux événements du jour et aux hommes qui occupent la scène politique. C'est, il est vrai, un écueil qu'on rencontre à chaque pas, tellement les hommes se ressemblent, même à vingt siècles de distance. Je me suis contenté de rapprocher de temps en temps les doctrines sans m'attaquer aux personnes.

Pour être indirect, l'enseignement qui ressort

de cette étude des idées morales des anciens n'en est pas moins réel et significatif. Les questions se renouvellent, les solutions prennent un autre tour et se revêtent de nouvelles formules, mais les problèmes restent au fond toujours les mêmes. On dirait que l'esprit humain écrit sur un palimpseste : il suffit de gratter un peu à la surface les productions d'une époque, pour retrouver à moitié effacés les caractères de l'âge précédent ; souvent même il y a coïncidence parfaite.

Pour n'en donner qu'un exemple, les doctrines matérialistes et athées qui essayent aujourd'hui d'étouffer l'enseignement chrétien d'où est sortie notre civilisation, se retrouvent presque mot pour mot dans le poème de Lucrèce. Les prétendus novateurs ne font que répéter en vile prose les sophismes que le poète désespéré des derniers temps de la république romaine a développés dans des vers impérissables. Cicéron nous offre l'image de l'honnête homme qui oscille entre les conseils de la sagesse et les suggestions de son amour-propre. Horace hésite entre la vertu et la volupté. Tite-Live et Virgile demandent à l'étude un

aliment pour leur idéal. Tacite se venge, en écrivant, des hontes qu'il a subies sous le despotisme de Domitien.

Il serait facile de trouver autour de nous des situations analogues. J'ai laissé au lecteur le soin de faire ces rapprochements à sa guise, bien persuadé d'ailleurs que mes inductions ne lui paraîtraient pas aussi plausibles que les siennes. Mon intention n'a pas été de mettre la littérature au service de nos luttes contemporaines. C'est en eux-mêmes que j'étudie les auteurs, et pour elles-mêmes que j'examine les questions qu'ils ont soulevées. Mais l'impartialité n'implique pas l'abdication de l'esprit, ni l'exposition des idées d'autrui l'absence de toute pensée personnelle, et tout en témoignant de la sympathie pour l'auteur qui m'avait charmé, je n'ai pas craint de faire des réserves et de protester, quand la chose m'a paru nécessaire.

Je n'ai rien négligé pour donner à ces Etudes *toute la solidité désirable. Bien que je me sois efforcé de faire une œuvre personnelle, les travaux antérieurs m'ont été d'un grand secours, et en particulier les ouvrages de M. Boissier*

et de M. Martha. Je dois aussi beaucoup à M. Léonce Couture, l'aimable et savant doyen de notre Faculté des lettres, qui a bien voulu me prêter le concours de ses lumières et de ses encouragements.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter un peu de courage au futur lecteur de ces pages. L'étude porte avec elle sa récompense, et il éprouvera, je n'en doute pas, un certain plaisir à retrouver chez les écrivains de l'ancienne Rome l'expression des idées et des sentiments éternels de l'âme humaine.

Il ne m'appartient pas d'en juger, mais il me semble que ces leçons peuvent non seulement être utiles à tous ceux qui s'occupent de littérature latine, mais encore intéresser tous ceux qui, ayant reçu quelque culture, ont le souci des bonnes études et des saines doctrines. Je serais particulièrement heureux de les voir entre les mains des élèves de seconde et de rhétorique, car j'espère qu'ils en tireraient quelque profit pour la connaissance des auteurs qu'ils étudient par fragments, sans avoir le

temps ni la force de s'en rendre maîtres. Si de plus ce livre pouvait augmenter en eux le goût de l'étude et l'amour du bien, je serais amplement récompensé.

7 mars 1889.

I

LES DOCTRINES MORALES DE CICÉRON

SOMMAIRE : I. Magnifiques aperçus de Cicéron sur l'origine et le fondement du droit naturel. — Enthousiasme du philosophe. — II. Lacunes et incohérences de sa doctrine. — Incertitude et découragement de l'homme privé. — Conclusion. Accord du bonheur et de la vertu réalisé par le christianisme.

MESSIEURS,

En inaugurant ces leçons publiques, mon premier embarras est le choix du sujet à traiter et de la méthode à suivre. Professeur de langue et de littérature latines, dois-je faire un cours de grammaire ou de littérature ? Faut-il vous inviter à remonter avec moi aux origines et à la formation de la langue latine, ou attirer de nouveau votre attention sur des auteurs déjà

connus, sur les écrivains classiques ou de premier ordre ?

Les études philologiques et grammaticales acquièrent chaque jour une plus grande importance : on ne traite plus les langues comme un simple instrument, on les étudie en elles-mêmes et pour elles-mêmes, et les découvertes de la philologie sont entrées dans le concert des sciences morales. La phonétique et la morphologie sont pleines de charme : j'ai failli m'y laisser prendre. Tout bien considéré, j'ai fait un autre choix. Il est douteux que le public, surtout dans notre pays, se passionne pour des études aussi minutieuses et qui demandent une préparation toute spéciale. Il a beaucoup d'estime pour les érudits qui s'y livrent, mais à condition qu'on ne le condamne pas au même labeur. De plus, si une connaissance plus approfondie des lois grammaticales est appelée à rajeunir et à renouveler dans une certaine mesure l'enseignement des lettres anciennes, il ne faut pas que la préoccupation des mots pris en eux-mêmes nous fasse oublier la pensée des auteurs qui les ont employés. Les renseignements fournis

directement par les écrivains seront toujours préférables aux conjectures des linguistes et des philologues, obligés, comme tous les archéologues, de recourir à ce que j'appellerai la méthode divinatoire, pour relier en un système les faits qu'ils ont étudiés. Il est beau de s'aventurer à la recherche des origines et de suppléer par l'imagination à l'insuffisance des documents, pourvu toutefois qu'on n'ait pas la prétention d'imposer, au nom de la science expérimentale, des théories qui le plus souvent n'ont de réel que les faits qui leur servent de point de départ. Il est plus sûr de se maintenir dans les limites de l'expérience et de la réalité. C'est pourquoi, empruntant aux temps historiques nos sujets d'étude, nous aborderons les auteurs qui ont le mieux représenté leur époque, et nous leur demanderons ce qu'on pensait et ce qu'on faisait autour d'eux, quelles étaient les illusions et les rêves, les croyances et les aspirations de leurs contemporains.

Mais par où commencer cette enquête? Parmi tant d'œuvres littéraires qui nous viennent de l'ancienne Rome, auxquelles

donner la préférence ? Elles ont toutes droit à notre attention, car elles sont toutes, dans la mesure qui leur convient, l'expression de la nature humaine. Orateurs et écrivains, poètes, rhéteurs, historiens, philosophes s'efforcent, chacun à leur manière, d'atteindre l'âme et d'en sonder les profondeurs, les uns pour la charmer et l'émouvoir, les autres pour l'éclairer et la diriger. C'est pour cela sans doute qu'on a donné le nom de lettres humaines, *humaniores litteræ,* à ces différentes manifestations de l'esprit humain, parce qu'elles ont toutes pour but de grandir et de purifier l'homme, de développer et de fortifier ses plus hautes facultés.

Puisque nous avons résolu d'étudier les principaux représentants de la littérature romaine, nous allons commencer par celui qui les domine tous, et semble avoir pris à tâche de résumer dans sa personne tous les titres et tous les mérites littéraires. Poésie, histoire, éloquence et philosophie, Cicéron s'est essayé dans tous les genres et a mené de front toutes les études. On admire surtout son éloquence, et des fragments de ses discours se

retrouvent dans la mémoire de tous les humanistes. Moins connus du grand nombre, ses ouvrages philosophiques ne sont pas d'un moindre prix pour ceux qui, comme nous, s'attachent de préférence à recueillir et à dégager des monuments du passé les idées morales et religieuses qui sont la vie de l'histoire et l'âme de toutes les littératures. Cette préoccupation est aujourd'hui peu commune : ce n'est peut-être pas une raison d'y renoncer. La faveur est tout entière aux sciences qu'on appelle positives : on regarde comme des attardés d'un autre âge ceux qui s'inquiètent encore de l'âme, cette chose intangible, et de sa destinée, cette vieille chimère. A moins d'être soutenu par la sécurité d'une position indépendante, on n'a plus le courage d'affirmer ses convictions chrétiennes, et, à part de rares et nobles exceptions, l'enseignement officiel garde un silence effrayant sur ces questions de vie future et d'immortalité, qui décidément sont intempestives et sentent trop leur moyen âge. Non seulement il est dangereux de rester fidèle à ses pratiques religieuses, mais on devient suspect, si dans ses pa-

roles ou ses écrits on laisse voir ses préférences pour les croyances qui ont été la force et la consolation de nos aïeux. C'est pourquoi, Messieurs, je comprends mieux que jamais la nécessité des universités catholiques. Dans le naufrage général des croyances et des mœurs, elles sont, avec l'Eglise qui les a suscitées, le dernier refuge de la vérité et de l'indépendance spirituelle, et je suis doublement fier d'appartenir à l'enseignement supérieur que vous avez fondé dans votre ville, parce qu'il est catholique et parce qu'il est libre, s'inclinant devant la parole de Dieu et l'autorité de son Eglise, et puisant la liberté à sa vraie source, dans le culte exclusif et désintéressé de la vérité.

Il est urgent de porter remède au mal qui travaille les plus nobles esprits. On a dénoué le faisceau des vérités morales et remis en question les idées fondamentales qui sont à la fois le patrimoine intellectuel de tout peuple civilisé et la garantie de l'ordre social. L'affaissement, le marasme et l'indifférence ont succédé aux mâles inquiétudes qui tourmentaient les âmes dans la première moitié de

ce siècle. Il serait puéril et dangereux de se le dissimuler, le matérialisme est dans l'air que nous respirons, il énerve ceux-là mêmes qui s'en défendent. Qui que nous soyons, Messieurs, nous ne pouvons nous soustraire complètement aux influences du milieu qui nous entoure, et par suite c'est pour nous un devoir de nous armer et de nous défendre contre les prétentions et les sophismes de la fausse science. Dans la défaveur qui s'attache aujourd'hui aux idées spiritualistes, nous avons besoin, pour nous encourager dans la recherche de la vérité et la pratique de la vertu, de nous sentir en communauté d'idées et de sentiments avec les grandes âmes qui nous ont précédés. Or, Cicéron a été à son heure l'un des témoins les plus éclairés et l'un des représentants les plus autorisés de ces nobles traditions qui sont l'honneur et la sauvegarde de l'humanité. Vivant dans une époque qui a beaucoup d'analogie avec la nôtre et atteinte du même mal, il a essayé, avec la double prévoyance du moraliste et de l'homme d'Etat, de réagir contre les doctrines malfaisantes qui mettaient la

conscience humaine en péril. Il a défendu la vertu et la dignité humaine, et fait resplendir la notion du droit au milieu des ténèbres et de la confusion des doctrines et des partis qui se disputaient le pouvoir. Dans cette première leçon je voudrais vous présenter un aperçu général de ses doctrines morales, vous en montrer l'élévation et la noblesse, mais aussi le peu de consistance et d'efficacité.

I

Cicéron avait d'abord étudié la philosophie comme orateur, pour se former à l'éloquence ; puis comme homme d'Etat, pour connaître les hommes et apprendre à les diriger. Plus tard, il se réfugie dans le sanctuaire des lettres, afin de se dérober aux tristesses du présent, demandant à la philosophie l'oubli de son malheur et l'emploi du loisir forcé que lui avait fait le pouvoir d'un seul. Il rentre en lui-même, et désabusé des consolations qui pourraient lui venir du dehors, il se tourne du côté de la sagesse et des idées éter-

nelles, vers cet idéal de beauté immuable dont la contemplation, au dire de l'étrangère de Mantinée, peut seule donner du prix à la vie humaine. Mais c'était là une attitude bien difficile à garder pour un consulaire. Comme tous les hommes qui ont pris part aux affaires publiques, Cicéron ne peut se résigner à l'inaction, et plus d'une fois, au milieu de ses dialogues philosophiques, il se laissera envahir par le regret du pouvoir et par l'espoir de rentrer dans l'arène politique. Homme d'Etat avant tout, ce qui l'intéresse, c'est moins l'homme que le citoyen, c'est moins l'amour de la sagesse que le souci de la grandeur romaine. Voulant doter sa patrie d'une science qui n'a pas encore été exposée dans la langue nationale, après avoir décrit dans *la République* et dans *les Lois* les principes de la vie sociale et politique, il résume dans ses *Académiques* les diverses théories sur la connaissance, puis il aborde, pour ne plus les quitter, les problèmes de l'âme humaine, du souverain bien, des passions, des devoirs, de la douleur, de la mort, toutes questions qui concernent notre destinée et qui donnent à sa

philosophie un caractère moral et pratique.

Formé à l'école des Grecs, Cicéron n'est pas original ; il passe en revue les différentes opinions des philosophes, et tantôt incline vers le stoïcisme, tantôt se range du côté des péripatéticiens. Il se flatte lui-même de ne suivre aucune doctrine, de vivre au jour le jour, *nos in diem vivimus* (1), et de n'accepter que ce qui lui paraît vraisemblable pour le moment. Mais, s'il n'est pas toujours conséquent avec lui-même, si ses opinions portent l'empreinte des événements qu'il subit sans pouvoir les diriger, il discute le plus souvent avec sincérité et prend au sérieux ces grandes questions qui, à toutes les époques, ont attiré l'attention des sages et sollicité leurs recherches.

Cicéron a exposé ses théories morales dans la plupart de ses écrits philosophiques, mais principalement dans le traité des *Lois* et dans les *Entretiens sur le souverain bien*. Dans le premier livre des *Lois*, que l'on peut regarder comme la préface du *de Finibus*, il a posé

(1) *Tusc.* v, 11.

les bases de la morale et fortement établi l'existence et l'origine de la loi naturelle. Remontant avec les stoïciens à la source du droit, il fait reposer la justice sur l'essence de la raison humaine, sur sa ressemblance et sa conformité avec la raison divine, sur la nature même des choses.

« La science du droit, dit-il, ne se tire pas des édits des préteurs ni de la loi des Douze Tables, mais du sein de la philosophie même, *ex intima philosophia* (1). La loi est la raison suprême, gravée en notre nature, qui prescrit ce que l'on doit faire et ce que l'on doit éviter. Développée et perfectionnée dans l'esprit de l'homme, cette raison est la loi. — Le droit fondamental dérive de cette loi suprême, née pour tous les siècles, avant qu'aucune loi eût été écrite, avant qu'aucune cité eût été fondée (2). » Saint Thomas ne tiendra pas un autre langage lorsqu'il définira la loi morale une participation à la loi éternelle dans une créature raisonnable, *participatio legis æternæ in rationali creatura*, ou lorsqu'il dira qu'elle

(1) *De leg.* 1, 5.
(2) Ibid. 6.

dérive de la loi éternelle comme sa propre image : *derivatur a lege æterna tanquam propria ejus imago.*

Pour rendre sa définition de la loi plus saisissable, Cicéron explique la nature de l'homme et sa parenté avec les dieux. Les hommes ont pris de leur origine terrestre les formes fragiles et périssables auxquelles ils sont attachés ; l'âme leur a été donnée de Dieu, *animum tamen esse ingeneratum a Deo*, et c'est pour cela qu'on peut nous appeler la famille, la race, la lignée des êtres célestes. Aussi, de tous les animaux l'homme est-il le seul qui ait la connaissance de Dieu ; de son côté, la Divinité a montré une sollicitude particulière à l'égard de l'homme et l'a comblé de tous les dons.

Après avoir établi l'origine divine du droit, Cicéron s'applique à démontrer que le juste existe par lui-même dans la nature, et non dans l'opinion. Pour le prouver, il fait voir de quelle étroite liaison les hommes sont unis entre eux ; au tableau de la ressemblance que nous avons avec les dieux, il fait succéder l'argument tiré de la ressemblance et de

l'amour qui relient entre eux les membres de la famille humaine. La raison est commune à tous, différente en tant que science, pareille comme faculté d'apprendre. Si de l'ordre intellectuel nous passons à l'ordre moral, même ressemblance; l'air de famille de l'espèce humaine est remarquable, dans les inclinations droites, aussi bien que dans les inclinations mauvaises. Tous les hommes sont sensibles au plaisir, attachés à la vie, avides de gloire ; ils se ressemblent jusque dans leurs erreurs, leurs vices et leurs superstitions.

Ainsi donc il n'y a rien de plus divin que la raison, qui établit une première société de l'homme avec Dieu, *prima hominis cum deo rationis societas*. Soumis à la loi, Dieu et l'homme font partie de la même cité. Cette communauté de droit fait de l'homme un être à part, tout à fait hors de pair. Seul de tant d'espèces et de natures d'animaux il est participant de la raison et de la pensée. « Il n'est aucun animal qui ait quelque connaissance de Dieu, mais parmi les hommes il n'y a point de nation si féroce et si sauvage qui, si elle ignore quel Dieu il faut avoir, ne sache du moins qu'il

faut en avoir un. Ainsi, pour connaître Dieu, il suffit de se rappeler et de connaître d'où l'on est sorti (1). »

La raison, étant le trait caractéristique de notre race, son essentielle prérogative, doit se retrouver la même en tous les hommes. Cicéron ne croit pas que l'âme humaine soit primitivement semblable à des tablettes sur lesquelles aucun caractère ne serait tracé ; il admet des idées innées, ainsi qu'on les appelle dans la philosophie moderne. Il pense aussi, comme le dira Descartes, que le bon sens ou la raison est naturellement égale en tous les hommes. Les intelligences ébauchées (*inchoatæ intelligentiæ*) qui sont imprimées dans les âmes le sont également dans toutes. La fraternité humaine, l'amour naturel de l'homme pour son semblable, *caritas generis humani*, prend sa source dans cette communauté d'intelligence et identité de droit. C'est par l'association commune que la nature nous a faits justes et justiciables du droit. La société, l'amitié n'existent que par les devoirs que les ci-

(1) Ibid., 8.

toyens et les amis se reconnaissent entre eux, et comme la société et l'amitié sont naturelles, le droit, qui en est le fondement, l'est aussi.

Les angoisses qui déchirent la conscience des méchants témoignent à leur manière en faveur de la justice. « Ce ne sont point les furies qui les agitent, les poursuivant avec ces torches ardentes que leur prête la fable, ce sont les remords de la conscience, les continuelles frayeurs attachées à leur perversité, *angore conscientiæ fraudisque cruciatu.* Si les supplices seuls et non la nature détournaient les hommes de l'injustice, quelle inquiétude, lorsqu'ils n'auraient pas de supplices à craindre, agiterait donc les coupables ?... Que fera-t-il dans les ténèbres, cet homme qui ne craint rien que le témoin et le juge (1) ? » De même que le crime trouve en lui-même son châtiment, la vertu est à elle-même sa récompense. Le droit est par lui-même digne d'estime et de recherche. La justice ne demande aucun prix, aucun salaire, elle doit être recherchée pour elle-même. « Que dire de la modération,

(1) Ibid., 14.

de la tempérance, du désintéressement, de la modestie, de la pudeur, de la chasteté? Est-ce par crainte de l'infamie que l'on n'est point déréglé, ou par crainte des lois et des tribunaux? (1) »

Enfin, pour mieux faire ressortir la sainteté et le caractère obligatoire de la loi naturelle, Cicéron l'oppose aux décrets tyranniques et arbitraires des hommes, qui ne peuvent imposer des lois qui soient en contradiction avec le droit éternel. « Ce qu'il y a de plus absurde, dit-il, c'est de tenir pour juste tout ce qui est réglé par les institutions ou les lois des peuples. Quoi? même les lois des tyrans? Non, il n'existe qu'un seul droit, dont la société humaine fut enchaînée, et qu'une loi unique institua : cette loi est la droite raison en tant qu'elle prohibe ou commande, et cette loi, écrite ou non, quiconque l'ignore est injuste. — La justice est absolument nulle si elle n'est pas dans la nature : fondée sur l'intérêt, un autre intérêt la détruit. Bien plus, si la nature ne doit pas confirmer le droit, c'est fait de

(1) Ibid., 19.

toutes les vertus. Non seulement les obligations envers les hommes disparaissent, mais avec elles les cérémonies du culte des dieux et les religions, qui doivent être conservées, à mon avis, non par la crainte, mais à cause de ce lien qui unit l'homme avec Dieu, *quas non metu, sed ea conjunctione, quæ est homini cum Deo, conservandas puto* (1). »

« Que si les volontés des peuples, les décrets des chefs de l'Etat, les sentences des juges fondaient le droit, le vol serait de droit, l'adultère, les faux testaments seraient de droit, dès qu'on aurait l'appui des suffrages ou des votes de la multitude. S'il y a dans les jugements et les volontés des ignorants une telle autorité que leurs suffrages renversent la nature des choses, pourquoi ne décrétent-ils pas que ce qui est mauvais et pernicieux soit à l'avenir tenu pour bon et salutaire ? Et pourquoi la loi qui de l'injuste peut faire le juste, d'un mal ne pourrait-elle pas faire un bien ? C'est que nous avons, pour distinguer une bonne loi d'une mauvaise, une règle,

(1) Ibid., 15.

une seule règle, la loi de la nature (1). »

Certes, Messieurs, ce sont là de nobles paroles, qui font beaucoup d'honneur à celui qui les a prononcées. Et ne croyez pas que ce soient des considérations purement spéculatives à l'usage des philosophes. L'année même où Cicéron composa ce traité, il eut l'occasion de les appliquer dans un plaidoyer resté célèbre. Dans le *pro Milone*, pour disculper son client et justifier le meurtre de Clodius, il fit un éloquent appel à cette loi non écrite qui accorde à tout homme dont la vie est menacée le droit de se défendre. *Est igitur hæc, judices, non scripta, sed nata lex : quam non didicimus, accepimus, legimus, verum ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus : ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus* (2).

Cicéron revient sur cette idée au IIe livre des *Lois*, et rapporte la loi naturelle d'une manière plus explicite à l'intelligence divine.

« Je vois, dit-il, que le sentiment des plus sages a été que la loi n'est point une imagi-

(1) Ibid., 16.
(2) *Pro Mil.*, 4.

nation de l'esprit humain, ni une volonté des peuples, mais quelque chose d'éternel, qui doit régir le monde entier par la sagesse des commandements et des défenses. C'est ce qui leur a fait dire que cette première et dernière loi était l'esprit du Dieu, dont la raison souveraine oblige et interdit, et de là le divin caractère de cette loi donnée par les dieux à l'espèce humaine. Cette loi, antérieure à toutes les formules de la justice humaine, compte plus d'années que la vie des peuples et des cités, elle est de l'âge de ce Dieu qui conserve et régit le ciel et la terre... S'il n'y avait à Rome, sous le règne de Tarquin, aucune loi écrite contre l'adultère, s'ensuit-il que Sextus Tarquin n'ait point fait violence à Lucrèce, fille de Tricipitinus, au mépris de l'éternelle loi ? Non, il existait déjà une raison, émanée de la nature des choses, qui pousse au bien, qui détourne du crime : celle-là ne commence point à être loi du jour seulement qu'elle est écrite, mais du jour qu'elle est née; or, elle est contemporaine de l'intelligence divine. Ainsi la loi véritable et primitive, ayant caractère pour ordonner et défendre, est la droite raison du Ju-

piter suprême ; *quamobrem lex vera atque princeps ratio est recta summi Jovis* (1). »

Dans un admirable passage du IIIe livre de la *République*, conservé par Lactance, Cicéron avait déjà expliqué la nature de la loi morale, et esquissé la doctrine qu'il a développée dans le traité des *Lois*. Voici ce passage en entier; on peut le considérer comme un résumé de tout ce qui précède : « Il est une loi véritable, la droite raison conforme à la nature, universelle, immuable, éternelle, qui appelle au devoir en le commandant, et détourne du mal en le défendant; mais, soit qu'elle commande, soit qu'elle défende, elle ne s'adresse pas vainement aux gens de bien, et n'a pas la force d'ébranler les méchants. On ne peut ni l'infirmer par d'autres lois, ni déroger à quelqu'un de ses préceptes, ni l'abroger tout entière; ni le sénat, ni le peuple ne peuvent nous affranchir de cette loi; elle n'a pas besoin d'interprète qui l'explique; elle ne sera pas autre à Rome, autre à Athènes, autre aujourd'hui, autre demain, mais une seule et même

(1) *De Leg.*, II. 4.

loi éternelle et inébranlable régit à la fois tous les peuples dans tous les temps. L'univers entier est soumis à un seul maître, à un seul roi suprême, au Dieu tout-puissant qui a conçu, médité, sanctionné cette loi : ne pas lui obéir, c'est se fuir soi-même, renier sa nature d'homme, et par là seul subir les plus cruels châtiments, lors même qu'on échapperait aux autres supplices que l'on redoute, *cui qui non parebit, ipse se fugiet, et naturam hominis aspernatus hoc ipso luet maximas pœnas* (1). » On croirait déjà entendre Pascal flagellant le déserteur de la loi naturelle : « La raison nous commande bien plus impérieusement qu'un maître; car en désobéissant à l'un on est malheureux, et en désobéissant à l'autre on est un sot. »

Ces nobles vérités, dans la méditation desquelles Cicéron, réduit à l'inaction, aimait à prendre sa revanche, il ne les a pas inventées. Il les avait empruntées aux écoles qui s'étaient partagé l'héritage de Socrate, aux philosophes du Lycée, du Portique et de l'Académie. Elles

(1) *De Rep.*, III, 22.

ont de tout temps éclairé la conscience humaine, et Sophocle les avait fait applaudir plus d'une fois sur la scène, dans la bouche de personnages antérieurs à la guerre de Troie. Pour vous reposer de cette exposition un peu monotone, laissez-moi, Messieurs, vous rappeler ce mémorable épisode de la guerre de Thèbes. La fille du vieillard aveugle avait perdu son père ; ses deux frères, Etéocle et Polynice, s'étaient transpercés l'un l'autre d'une main fratricide, et Créon leur oncle, élevé à la royauté de Thèbes, avait porté un décret qui défendait, sous peine de mort, de rendre les derniers devoirs à Polynice, au parricide qui avait amené les sept chefs devant Thèbes. Ce décret est non avenu pour Antigone. Armée de son courage et de sa faiblesse, l'héroïque jeune fille n'écoute que la voix de sa conscience, et, comptant pour rien les menaces de mort, elle s'en va, à la faveur des ténèbres, répandre un peu de poussière sur les restes inanimés de son frère. Surprise, elle est amenée devant Créon, et alors s'engage cet immortel dialogue, « où une jeune fille, substituant hardiment sa conscience aux lois,

vient demander à la justice humaine, non point de l'absoudre, mais de la reconnaître (1). » Antigone est là, devant Créon, absorbée dans son deuil et dans la sécurité du devoir accompli. Son juge se méprend sur son attitude, elle ne s'incline que pour se redresser plus haut. « Te voilà toi qui courbes maintenant la tête vers la terre ! avoues-tu ou nies-tu ce dont on t'accuse ? — Je l'avoue, je ne le nie pas. — Connaissais-tu l'édit que j'ai proclamé? — Comment ne l'aurais-je pas connu ? tu l'as fait crier publiquement. — Et tu as osé transgresser cette loi ? » Ecoutez cette fière parole, « la plus haute qui ait retenti dans le monde antique » : « C'est que ni Zeus, ni la justice, concitoyenne des dieux infernaux, ne l'avaient promulguée, et je ne croyais pas que tes édits pussent l'emporter sur les lois non écrites et inébranlables des dieux, puisque tu n'es qu'un mortel. Ce n'est pas d'aujourd'hui ni d'hier qu'elles existent, elles sont de tous les temps et personne ne sait qui les a promulguées. Devais-je donc par crainte des ordres d'un

(1) Paul de Saint-Victor, *les Deux Masques*, t. II, p. 198.

homme, mériter d'être châtiée des dieux? Je sais que je dois mourir un jour (comment l'ignorer?) même sans ta volonté, et si je meurs avant le temps, ce sera un très grand bienfait. Et comment la mort me paraîtrait-elle une peine, dans l'abîme de maux où je suis tombée? C'en eût été pour moi une bien plus cruelle, si j'avais laissé sans sépulture le cadavre du fils de ma mère. Voilà ce qui m'eût désespérée, le reste ne m'afflige point. (1) »

Ces lois innées, incréées, antérieures et supérieures à toutes les règles terrestres, qui ne sont inscrites sur aucune table, *non in tabulis lapideis sed in cordibus nostris,* mais qui résident souverainement dans l'âme humaine et qu'aucune force ne pourrait détruire, sont la dignité et la sauvegarde de notre race. De tout temps elles ont protégé la faiblesse contre la force, de tout temps aussi elles ont été le cauchemar des tyrans et l'objet de leur fureur. Le dialogue d'Antigone et de Créon a eu plusieurs éditions, on le retrouve à toutes les pages de l'histoire, et en plein XIXe siècle il

(1) SOPHOCLE. *Antig.*, v. 441-468.

s'est renouvelé plus d'une fois. Dernièrement encore n'a-t-on pas entendu, dans l'une de nos assemblées publiques, un des membres les plus en vue de la majorité, dénoncer à l'indignation de ses collègues cette éternelle revendication de la justice opprimée, « il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes » ?

Cicéron lui-même n'a pas toujours tenu le même langage. Nous venons d'entendre le philosophe mécontent de son rôle politique ; si nous poursuivions cette étude, nous verrions que l'homme d'Etat n'est pas toujours d'accord avec le moraliste. Après avoir fait preuve, dans la spéculation, d'indépendance et d'esprit philosophique, il rentre, en parlant des lois écrites, sous l'empire des préjugés et des intérêts d'un patriotisme étroit et tyrannique. Le disciple de Platon et de Chrysippe disparaît, le sénateur romain et le consulaire prennent sa place. Lorsqu'il expose dans le IIe livre des *Lois* la constitution religieuse de la société, il soumet non seulement les rites, mais les dogmes, à la puissance du sénat et du peuple. Lui qui, dans le Ier livre, avait justement contesté au pouvoir politique le droit de

légitimer l'injustice, il lui accorde, dans le IIe, le droit de décréter des dieux. Mais nous sommes seulement en quête des doctrines morales de Cicéron, et ce n'est pas ici le lieu d'inaugurer une nouvelle discussion sur les attributions de la puissance publique.

Après avoir étudié la loi dans son principe et son origine, le philosophe romain se propose de l'étudier plus tard dans ses conséquences et dans sa fin, et renvoie à un autre entretien la question du souverain bien. Nous ferons comme lui, et, dans notre prochaine conférence, nous passerons en revue le Ier dialogue du *de Finibus;* mais je ne puis quitter le traité *des Lois* sans vous rappeler dans quels termes et avec quel enthousiasme Cicéron y fait l'éloge de la philosophie.

En établissant l'existence de la loi naturelle, il a posé le fondement des sciences morales et de la philosophie qui les domine et les contient toutes. « Il en est ainsi, puisqu'il faut qu'il existe une loi pour corriger les vices et diriger les vertus, c'est d'elle que doit dériver toute la science de vivre. De là résulte la sagesse, mère de tout

ce qui est bon, et dont l'amour a produit chez les Grecs le nom de la philosophie, présent le plus riche, le plus éclatant, le meilleur enfin que les dieux immortels aient fait à la nature humaine. Seule, en effet, elle nous a enseigné, sans compter tout le reste, ce qu'il y a de plus difficile au monde, à nous connaître : *connais-toi toi-même;* précepte dont la puissance et la profondeur sont telles qu'on n'osait l'attribuer à un homme, mais au dieu qu'on adore à Delphes. Celui qui se connaîtra lui-même sentira d'abord qu'il possède quelque chose de divin ; cet esprit qui est en lui et qui est à lui, il le regardera comme une image sacrée, comme le dieu du temple, *sicut simulacrum aliquod dedicatum putabit;* toutes ses actions, toutes ses pensées seront dignes d'un si grand présent des dieux ; et lorsqu'il se sera examiné, et pour ainsi dire essayé tout entier, il comprendra comment il est venu à la vie paré des dons de la nature, et comme prédestiné par elle à obtenir et à conserver la sagesse, lui qui, dès son origine, a reçu dans son âme, dans son entendement, les premiers linéaments de toutes choses, afin

qu'à leur lumière il pût distinguer que c'est en prenant la sagesse pour guide qu'il trouvera la vertu, et par la vertu le bonheur.

« En effet, lorsque l'âme, après avoir connu et compris les vertus, se sera dégagée de toute complaisance envers le corps, et qu'elle aura étouffé la volupté comme la souillure du beau, qu'elle se sera affranchie de toute crainte de la douleur et de la mort, qu'elle se sera associée à ses semblables par le lien de la charité, qu'elle aura regardé les hommes comme ses alliés naturels ; lorsque enfin, ayant embrassé le culte des dieux et une religion pure, elle aura exercé cette vue de l'esprit, qui se forme ainsi que celle des yeux, à discerner ce qui est beau et à repousser ce qui ne l'est pas, vertu qui a pris le nom de prudence (du mot *prévoir)*, alors, je le demande, peut-on connaître, peut-on imaginer un sort plus beau que le sien ?

« La même âme, lorsqu'elle aura bien observé le ciel, la terre, l'océan, toute la nature ; lorsqu'elle aura vu d'où toutes les choses ont été engendrées, où elles retournent, quand et comment elles se détruiront, ce qu'il y a en elles de mortel et de périssable, ce qu'il y a

de divin et d'éternel ; lorsqu'elle aura saisi, peu s'en faut, celui qui les modère et les régit ; lorsqu'elle reconnaîtra qu'elle n'est point un habitant d'une enceinte fermée par des murailles, mais un citoyen du monde, de la cité unique ; alors au magnifique spectacle de l'univers, à cette révélation de la nature, dieux immortels ! comme elle se connaîtra elle-même, selon le précepte d'Apollon Pythien, comme elle méprisera, comme elle dédaignera, comme elle traitera à l'égal du néant toutes ces choses que le vulgaire appelle grandes ! (1). »

J'ai tenu à citer en entier ce long passage, parce que les idées qu'il contient sont toujours bonnes à méditer, et qu'elles font voir sous son meilleur jour celui qui les a si éloquemment exposées. Le commerce avec les sages de la Grèce lui avait porté bonheur. Lui, naguère si épris de lui-même, si empressé de vanter son courage et d'exalter son consulat, voilà qu'il s'oublie pour s'élever au-dessus de ses mesquines préoccupations et se rapprocher du Dieu souverain qui régit l'univers. Son éloignement des affaires aidant, les honneurs qu'il

(1) *De leg.* I, 22 et 23.

avait jadis si ardemment convoités lui paraissent peu de chose auprès de la vertu. Qu'est-ce, fait-il dire à Scipion dans le sixième livre de la *République*, « qu'est-ce que la gloire humaine, qui est enfermée dans de si étroites limites? La terre est un point dans l'immensité, et sur cette terre, combien peu vous connaissent, et pour combien peu de temps, en comparaison du grand nombre pour qui vous serez éternellement inconnu ! — Si vous voulez arriver à la vie éternelle réservée aux grandes âmes, ne mettez pas votre espoir dans les récompenses humaines, que la vertu vous attire par ses charmes à la véritable gloire, *suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad verum decus.* Laissez dire les hommes; ils parleront toujours ; c'est leur affaire et non la vôtre (1). »

Il faut savoir gré à Cicéron d'avoir un instant détourné ses yeux de la chose romaine pour contempler l'ensemble du monde, et d'avoir compris que la vie que nous menons ici-bas n'est qu'une pâle image de celle qui nous est réservée dans notre véritable patrie.

(1) *De Rep.* VI. 18.

Ses conceptions n'ont pas la netteté d'un spiritualisme bien défini, mais il est beau d'avoir entrevu les relations du ciel avec la terre et de s'être complu dans l'harmonie des sphères célestes. A le bien prendre, ces hautes spéculations sont le plus bel emploi de la vie. Tel était, du moins, l'avis de Platon et d'Aristote. Lorsqu'il était accablé par le malheur, Cicéron reconnaissait aussi qu'il n'y a rien de meilleur que la philosophie, quitte, le lendemain, à se laisser reprendre aux ivresses de la lutte et aux enchantements de la gloire. Mais ne se fût-il élevé qu'en imagination au-dessus des préjugés vulgaires et de ce qui flatte la frivole ambition des hommes, il a droit à notre estime. Combien lui reprochent sa versatilité et son excessif amour de la gloire, qui ne sont jamais sortis, même par la pensée, du terre à terre de leur vie banale et insignifiante !

Il faut encore lui savoir gré d'avoir élargi l'horizon moral et intellectuel de ses concitoyens en les invitant à remonter avec lui à la source du droit et du souverain bien. Il a contribué pour sa bonne part au progrès

de la civilisation, et les graves méditations de son loisir ont été plus fécondes que les travaux de sa vie publique. Lorsqu'il était au pouvoir il n'a exercé qu'une influence éphémère; par ses écrits il a enrichi le patrimoine intellectuel de l'humanité et laissé de son génie une empreinte ineffaçable.

Il était appelé à enseigner les idées de justice et d'humanité aux égoïstes conquérants de l'univers, et à inspirer l'amour des lettres et de la philosophie aux utilitaires les plus obstinés, aux esprits les plus rebelles à toute culture désintéressée. Il avait conscience de sa mission. « C'est un devoir pour moi, dit-il dans la préface du *de Finibus*, d'instruire mes concitoyens, de consacrer à cette tâche tous mes efforts et tous mes soins. *Debeo, quantumcumque possim, in eo elaborare ut sint opera, studio, labore meo doctiores cives mei* (1). » Il a bien mérité de la philosophie en accréditant à Rome les idées d'origine céleste et de fraternité universelle, que le christianisme devait asseoir sur une base autrement solide, et en vulgarisant

(1) *De Fin.* 1, 4.

les préceptes de la sagesse antique que saint Augustin n'a pas craint d'appeler la préface humaine de l'Evangile.

II

On ne saurait trop admirer les belles pensées de Cicéron sur la grandeur de l'homme et l'excellence de la loi morale, mais l'impartialité nous fait un devoir de signaler les défaillances et les contradictions de sa doctrine, de montrer l'erreur à côté du vrai. Les anciens ont entrevu la vérité sur beaucoup de points, mais ils ne l'ont pas possédée ni affirmée avec certitude ; ils étudiaient la philosophie pour exercer leur intelligence, plutôt que pour vivre d'après ses préceptes ; ils n'avaient pas de doctrine arrêtée, définitive ; et il n'est pas rare de rencontrer dans le même auteur les opinions les plus contradictoires. Voilà ce que ne veulent pas comprendre les défenseurs obstinés ni les détracteurs systématiques de l'antiquité, qui transportent dans la critique des doctrines philosophiques les habitudes de polémique

qu'ils ont contractées sur un autre champ de bataille. On a coutume, de part et d'autre, de prendre dans un auteur ce qui appuie la thèse favorite, on laisse de côté tout ce qui pourrait l'ébranler ou la contredire. C'est un procédé facile et avantageux pour le polémiste, mais où la vérité ne trouve pas son compte. Les hommes sont ainsi faits; la vérité est trop impersonnelle; même dans les questions les plus désintéressées, ils ont besoin de se ranger dans un parti, de se sentir appuyés par l'esprit de corps et soutenus par la passion du moment et l'opinion prédominante de leur école. L'Evangile n'est que le résumé de la sagesse ancienne, disent les uns, il n'a rien apporté de nouveau sur la terre. L'antiquité n'a rien produit, disent les autres, elle n'a pas connu Dieu ni la fin de l'homme, elle est sans entrailles et n'a connu ni le mot ni l'idée de la fraternité. De nos jours, il est vrai, on a essayé de désarmer les combattants, et pour empêcher la division des esprits, on a fait appel à la conciliation des doctrines.

Le remède est pire que le mal. Au lieu de montrer nettement l'erreur à côté de la vérité,

de dégager le vrai du faux, on est en voie, faute d'un principe supérieur qui assigne à chaque chose sa place, de tout confondre, le bien avec le mal, la vérité avec l'erreur. C'est là un procédé déplorable. Si l'on veut ne pas s'égarer, il faut éviter, autant que possible, tout ce qui ressemble au parti pris, mais aussi ne jamais perdre de vue les principes qui éclairent toute intelligence et nous permettent de distinguer le vrai du faux. La vérité n'a qu'à gagner à être bien connue, et le christianisme, pour triompher, n'a pas besoin de renier les enseignements de la sagesse antique. Il ne faut pas non plus se laisser éblouir par les thèses brillantes qu'un Cicéron, par exemple, semble avoir choisies pour exercer son éloquence, et dont il n'a tiré aucun profit pour lui-même, prêt à désavouer le lendemain, devant le sénat ou devant le peuple, les nobles pensées qu'il avait méditées la veille dans le silence du cabinet.

« La philosophie de Cicéron, dit très bien M. V. Duruy, ressemble à Janus : elle a deux visages, une doctrine pour les profanes, l'autre pour les adeptes. Dans la péroraison des

Verrines, il conserve les dieux et les croyances anciennes à titre de moyens oratoires, dans la *République* et les *Lois* comme instrument utile de gouvernement ; dans les *Tusculanes* et dans le traité de la *Nature des dieux*, le paganisme n'est qu'une suite de fables et de symboles ; dans les deux livres sur la *Divination*, le culte public est si bien détruit par une ironie mortelle, que les païens demandèrent qu'on brûlât cet ouvrage. La conclusion qui se dégage de ces données contradictoires, pour lui et pour ses lecteurs, c'est qu'il faut douter, parce que certains problèmes sont insolubles (1). »

Nous touchons, en effet, au vice radical de son système. Cicéron est probabiliste, partisan du vraisemblable. Il faisait profession d'appartenir à la secte académique, c'est-à-dire, comme l'a justement remarqué M. Boissier, qu'étant irrésolu par tempérament, il essaya de se prouver qu'il devait l'être par principe. Il ne pouvait supporter ni ces épicuriens, « qui ne veulent douter de rien, et parlent des

(1) *Histoire des Romains*, t. III, p. 466.

choses divines avec tant d'assurance, qu'ils semblent toujours revenir tout fraîchement de l'assemblée des dieux », ni ces stoïciens, qui abondent si facilement dans leur propre sens, et débitent de telles exagérations sur la Providence, « qu'on dirait vraiment, à les entendre, que les dieux eux-mêmes ont été fabriqués pour l'usage des hommes » (1).

Il serait trop long de faire la contre-épreuve de toutes les belles maximes que nous venons d'admirer dans la *République* et dans les *Lois ;* qu'il me suffise, pour vous donner une idée des hésitations de Cicéron et de l'incohérence de ses doctrines, de vous signaler deux ou trois contradictions sur les points les plus importants de la morale.

Nous l'avons entendu recommander l'amour du genre humain et proclamer que tous les hommes sont appelés à pratiquer la vertu; mais lorsqu'il descend des hauteurs de la spéculation sur le terrain de la pratique, lorsqu'il rédige, à l'usage de son fils, le code de morale civique qu'il intitule *de Officiis,* il n'est plus

(1) *De Nat. deor.* I, 2

aussi affirmatif : de stoïcien il devient éclectique, et interroge les différentes écoles pour voir s'il ne pourrait pas justifier, par des raisons, les iniquités de la législation romaine. C'est ainsi qu'au sujet des esclaves il a tenté une espèce de compromis entre la fraternité du genre humain, préconisée par Zénon, et les rigueurs de la loi romaine, qui conférait au maître un droit illimité sur son esclave. Il reconnaît qu'il faut observer la justice, même envers les gens de la plus basse condition ; il est d'avis qu'on traite les esclaves comme des mercenaires : il faut, dit-il, en exiger le travail, et leur fournir le nécessaire, *operam exigendam*, *justa præbenda* (1). Un peu plus loin il déclare qu'en certains cas le maître a le droit d'être cruel : « Les maîtres doivent user de cruauté envers leurs esclaves, s'ils ne peuvent les contenir autrement (2). » Personnellement il était bon pour les siens. Il fut très sensible à la perte de Sosithée, qui lui servait de lecteur, mais il a presque honte de ce bon mou-

(1) *De Off.* I, 13.
(2) *De Off.* II, 7.

vement. « J'en suis plus affligé, écrit-il à Atticus, qu'on ne devrait l'être, ce semble, pour la mort d'un esclave (1). » Il est moins absolu qu'Aristote, qui rangeait l'humanité en deux catégories nettement tranchées, les citoyens et les esclaves, c'est-à-dire les artisans, le travail n'étant pas, à ses yeux, digne d'un homme libre.

Malgré son peu d'estime pour les arts mécaniques, Cicéron ne va pas si loin : il est seulement permis de traiter en esclaves ceux qui ne savent se commander eux-mêmes (2). Dans une lettre, souvent citée pour les renseignements littéraires qu'elle renferme, on trouve, sur la question qui nous occupe, un aveu qui n'est pas moins significatif. Cicéron écrit à son ami Marius pour le consoler de n'avoir pas assisté aux jeux qui ont accompagné l'inauguration du théâtre de Pompée. « Tu

(1) *Ad Attic.*, I, 12.

(2) Le grammairien Nonius, au mot *famulantur*, rapporte cette phrase qu'il emprunte au troisième livre de la *République* : « La servitude de l'homme qui pourrait se commander lui-même est injuste, mais que ceux-là soient assujettis qui ne savent pas se gouverner, il n'y a aucune injustice. »

n'as pas dû regretter les athlètes, lui dit-il, puisque tu fais fi des gladiateurs. » Puis il ajoute : « Tu n'as pas eu non plus à regretter les chasses dont nous avons eu le spectacle à Rome. Il y en a eu pendant cinq jours, deux chaque jour et magnifiques, personne ne le nie. Mais quel plaisir peut éprouver un homme bien élevé à voir un malheureux, faible et tremblant, déchiré par quelque bête vigoureuse, ou au contraire, quelque bel animal percé d'un coup d'épieu ? Si cela est à voir, tu l'as vu souvent, et moi qui viens d'en avoir le spectacle, je n'y ai rien trouvé de neuf (1). » Quel dommage qu'on n'ait pas inventé quelque raffinement de cruauté pour satisfaire la curiosité de ce consulaire aussi blasé que délicat ! Nous voilà bien loin, n'est-il pas vrai, de cette belle maxime « que l'âme doit s'associer à ses semblables par le lien de la charité, et regarder tous les hommes comme lui étant unis par la nature ». Mais Cicéron n'était en cela que l'interprète des préjugés de son temps. Horace n'a pas assez d'horreur pour

(1) *Ad fam.* VII, 1.

ce qu'il appelle le profane vulgaire : *Odi profanum vulgus et arceo.* Jupiter, d'après le doux Virgile, n'accorde ses faveurs qu'à un petit nombre, *pauci quos æquus amavit Jupiter.* Telle est aussi l'opinion de César, d'après Lucain qui lui fait dire à ses soldats : « Jamais les dieux n'ont humilié leur providence jusqu'à s'occuper de votre mort ou de votre vie, le genre humain n'existe que pour quelques-uns, *humanum paucis vivit genus.* » Il fallait qu'un Dieu se fît homme pour apprendre aux grands de la terre l'amour des petits et des misérables, et rétablir avec la fraternité l'unité de la famille humaine.

Nous avons vu avec quelle élévation de pensée et de langage l'homme de Platon, *homo Platonicus,* comme Cicéron aimait à se nommer, établit notre céleste origine et notre parenté avec les dieux. Plus tard, lorsqu'il vient à s'occuper de la Providence, il hésite, et semble approuver ces paroles qu'il met dans la bouche de Cotta : « Tous les hommes sont dans cette persuasion qu'ils tiennent des dieux les biens extérieurs, les vignes, les blés, les oliviers... mais la vertu, personne n'a

jamais cru la tenir d'un dieu... Le sentiment général est qu'il faut demander à Dieu la bonne fortune et prendre chez soi la sagesse (1). »

Tel était, en effet, le sentiment général des contemporains de Cicéron (2), qui se trouve ainsi d'accord avec Lucrèce pour chasser Dieu de l'ordre moral. Les plus scrupuleux observateurs de la religion se contentent de demander aux dieux des faveurs matérielles, ou l'éloignement de quelque fléau. Le chantre officiel de Rome, qui, dans son poème séculaire, avait prié les dieux d'accorder des mœurs pures à la jeunesse, tient le même langage que Cicéron dans l'intimité, lorsqu'il écrit à ses amis. Il suffit, dit Horace, de demander à Jupiter ce qui est en son pouvoir : qu'il m'accorde la vie et les biens nécessaires; j'attends de moi seul l'égalité d'âme.

Hæc satis est orare Jovem quæ donat et aufert;
Det vitam, det opes; æquum mi animum ipse parabo (3).

(1) *De Nat. deor.* III, 36.

(2) Catulle fait exception lorsque, dans la pièce LXXVI, il supplie les dieux d'avoir pitié de lui et de le guérir de la passion qui a fait le malheur de sa vie : *O di, si vestrum est misereri... Me miserum aspicite.*

(3) Ep. XVIII, 106.

Nous ne sommes plus au temps où Platon recommandait au sage de tourner toutes ses pensées vers l'Etre suprême, de l'honorer non seulement par une vie pure, mais encore par des prières, des offrandes et des cérémonies ; où le poète Euripide nous représentait Hippolyte offrant à Diane, avec une couronne de fleurs, l'hommage de son culte et de sa vertu, heureux de vivre et de converser avec la déesse, d'entendre sa voix sans la voir, et souhaitant d'achever sa vie comme il l'a commencée. Plus tard, sous l'influence du christianisme, Epictète et Marc-Aurèle conseilleront aux hommes de vivre dans une intime familiarité avec la divinité qui réside en eux, et les inviteront à chanter ses louanges (1). A l'époque de Cicéron, les hommes cultivés étaient pour la plupart bien pensants devant le public, respectueux des traditions religieuses et des convenances sociales ; en particulier

(1) « Si j'étais rossignol je ferais le métier de rossignol, si j'étais cygne, celui d'un cygne. Je suis un être raisonnable, il me faut chanter Dieu. C'est mon rôle à moi, que je remplirai toute ma vie, et je vous engage tous à chanter avec moi. » (Entretiens d'Epictète, 1, 16.)

ils étaient incrédules et indifférents, ce que nous appellerions aujourd'hui libres penseurs. Il était admis que ceux qui s'occupaient de philosophie ne croyaient pas à l'existence des dieux. Il est bien difficile de nier leur existence, disait Epicure. Sur quoi Cotta répliquait à Velléius : « Sans doute, devant le peuple assemblé, mais dans un entretien familier comme celui-ci, il n'y a rien de plus simple (1). » « Nous sommes seuls, disait Cicéron, nous pouvons chercher la vérité sans crainte (2). » Tout augure qu'il était, il aimait à répéter le fameux mot de Caton qui s'étonnait que deux aruspices pussent se regarder sans rire (3).

Cependant, il demande qu'on respecte les croyances nationales dans l'intérêt de la république. Le philosophe n'est pas d'accord avec l'homme d'Etat, mais, cette inconséquence mise à part, il ne nous déplaît pas de voir Cicéron s'attaquer à des pratiques superstitieuses qu'il regardait à bon droit comme

(1) Cic., *de Nat. deor.* I, 22.
(2) *De Div.* II, 12.
(3) *De Div.* II,24. *De Nat. deor.* I, 26

ridicules. Comme il le disait lui-même, en détruisant la superstition on ne détruit pas la religion. Mais débarrassée de ces indignes superfétations qui la rendaient intolérable, à quoi se réduit pratiquement, pour Cicéron, cette religion naturelle dont il fait souvent un si magnifique éloge ?

Quand on parcourt sa correspodance, on est bien obligé de reconnaître avec M. Boissier que la religion n'a pas pénétré dans sa vie. « Dans ce millier de lettres, écrites à des personnages si divers et pour des occasions si variées, il ne lui arrive jamais d'aborder, même en passant, les questions qu'il avait proclamées les plus importantes de toutes et qui devaient être, selon lui, la principale occupation d'un esprit sensé... Ces nobles espérances d'immortalité dont il a rempli ses ouvrages ne lui reviennent jamais à la pensée dans ses malheurs ou dans ses périls. Il semble ne les avoir exprimées que pour le public, et n'en fait pas d'usage lui-même (1). » Il se décharge de ce soin sur sa femme ; à elle de servir les

(1) G. Boissier. *la Religion romaine*, t. I, p. 58.

dieux, à lui de cultiver les hommes, et il se gardera bien d'empiéter sur ses attributions. Ce n'est plus comme au temps de Caton, qui défendait à la femme de faire aucun sacrifice, réservant au maître le privilège de sacrifier pour toute la maison. Avec Cicéron, les rôles sont renversés. Térentia doit avoir de la religion pour elle et pour son mari, même lorsque c'est ce dernier qui a été l'objet de la faveur des dieux, comme le témoigne cette curieuse lettre qu'il adressait à sa femme au moment de partir pour le camp de Pompée. « Je suis enfin délivré de ce malaise et de ces souffrances que j'éprouvais et qui vous causaient beaucoup de chagrin...J'ai été soulagé, comme si quelque dieu m'avait servi de médecin. C'est évidemment Apollon ou Esculape. Je vous prie de leur en rendre grâce avec votre piété et votre zèle ordinaires (1). » C'était, comme vous le voyez, un mari accommodant, tolérant la superstition de sa femme, l'encourageant même au besoin pour lui faire plaisir ; ce n'était pas un adorateur de la divinité, et il est peu probable qu'il ait jamais paru dans les

(1) *Ad fam.* XIV, 17.

temples en dehors des cérémonies publiques et officielles.

Il avait eu la prétention de se suffire à lui-même, et, comme le sage du stoïcisme, de s'élever au-dessus de la condition humaine et de s'égaler à Dieu par ses propres forces. Mais l'homme a beau se raidir et essayer de gravir à lui seul l'âpre sentier de la perfection, il est toujours, quoi qu'il fasse, chancelant et imparfait, et il ne tarde pas à porter la peine de sa téméraire entreprise. Il arrive un moment où cette fierté plus qu'humaine vient se briser contre l'écueil du scepticisme et du désespoir, où de vraies larmes s'échappent du cœurde l'homme le plus aguerri et le plus fortement cuirassé contre les misères de la vie. Cicéron a passé par cette épreuve : il s'étonne de ne pas trouver dans la philosophie le secours qu'il en attendait, et regrette le temps qu'il y a consacré. Comme l'*Ecclésiaste*, après avoir fait le tour des opinions humaines, il déclare à sa manière que tout est vanité ; un peu plus il dirait, comme Brutus mourant : « Vertu, tu n'est qu'un mot. » Dans ses peines domestiques, il s'écrie que la science est

incapable de nous procurer aucun adoucissement. « Sans la science et la littérature, écrit à son ami Atticus, nous serions peut-être plus fermes contre la douleur ; si elles enrichissent notre esprit et le rendent plus mâle, elles augmentent aussi notre sensibilité aux souffrances humaines ; elles ne procurent pas de remède durable, mais seulement un oubli passager. » Il revient ainsi à la réalité, et reconquiert ses droits à notre estime et à notre sympathie. Il a reconnu l'insuffisance de la raison humaine, et témoigne par ses souffrances, en faveur de cette révélation divine dont Platon avait senti le besoin avant lui, et qu'il appelait de tous ses vœux lorsque dans *le Phédon* il disait, en parlant des preuves de l'immortalité de l'âme : « Je crois que sur de telles matières arriver à l'évidence en cette vie est impossible ou très difficile. Il faut pourtant tâcher de savoir ce qui en est, et, si on ne peut y parvenir, on prendra parmi les opinions humaines la meilleure et celle qui résiste le mieux, et on s'y établira comme sur un radeau pour traverser la vie, à moins qu'on ne puisse trouver à s'embarquer sur un vais-

seau plus solide ou sur une parole divine, qui nous conduise en toute sûreté au terme du voyage. »

Telle est la conclusion qui se dégage de ce premier aperçu sur la philosophie de Cicéron, la nécessité d'une lumière supérieure à celle de la raison, pour la fixer dans la vérité et constituer un code de morale complet et définitif. Cicéron a magnifiquement décrit l'origine de la loi naturelle et la ressemblance de l'âme avec Dieu ; il n'a pas su résoudre l'énigme de la destinée humaine ni composer un tout des données éparses qu'il avait recueillies dans les ouvrages de ses prédécesseurs.

En théorie il admirait la beauté de la loi morale; en pratique, il faisait d'étranges concessions et regardait comme une marque de sagesse de céder aux circonstances. Dans ses méditations philosophiques, tantôt il déclare que rien ne lui arrachera sa croyance à l'immortalité, et tantôt il regarde la mort comme un complet anéantissement. Il souffrait du mal dont ont souffert les plus nobles âmes de l'antiquité, de l'incertitude, du *que sais-je?* dur oreiller, quoi qu'en ait dit Montaigne,

pour reposer une tête bien faite. Sa pensée, nous l'avons vu, s'est élevée à de grandes hauteurs; son cœur, épris de la gloire et des vains applaudissements des hommes, ne s'est pas attaché au Dieu personnel et vivant, auteur de tout bien au ciel et sur la terre : il lui a manqué, comme à beaucoup de nos contemporains, de faire passer dans ses actes les belles conceptions dont il aimait à s'enchanter lui-même, en homme bien élevé, plutôt qu'en moraliste convaincu. Ebloui par le chimériqne idéal des stoïciens, il a eu l'orgueilleuse faiblesse de ne pas recourir à la bonté de l'Etre suprême, et de ne pas s'encourager au bien par la perspective d'une vie meilleure. Il n'a pas compris que la loi morale, pour agir sur les âmes, a besoin d'être confirmée parla conviction de l'immortalité et la certitude de la béatitude finale; que, pour pratiquer la vertu, il faut reconnaître Dieu comme notre principe et notre fin. Ces deux vérités, cependant, s'éclairent et se complètent l'une l'autre et se prêtent un mutuel appui. Les isoler, c'est bâtir sur le sable et s'exposer à une ruine lamentable. Privée de sa sanction, la loi mo-

rale n'a plus d'efficacité sur les âmes, et comme on ne croit guère ce qu'on n'a pas la force de pratiquer, l'intelligence embarrassée finit par ne plus discerner le bien du mal, le vrai du faux. Le dogme de l'immortalité de l'âme à son tour ne peut prendre racine dans les âmes qui n'ont pas confiance en la providence d'un Dieu souverainement juste et bon, qui se réserve de remettre les choses en leur place et de rendre à chacun selon ses œuvres. L'anarchie intellectuelle et morale à laquelle sont en proie aujourd'hui la plupart de ceux qui ne partagent pas nos croyances est une nouvelle preuve de la nécessité de cette alliance de la raison et de la foi pour maintenir le faisceau des vérités morales et conduire les hommes à la vertu.

Nous venons de voir les tristes fruits de la morale dénuée de sanction religieuse chez l'un des plus illustres représentants de la philosophie ancienne. L'effort que l'on fait en ce moment pour isoler Dieu de l'enseignement moral, aboutirait au même résultat, si l'Eglise, en s'opposant au progrès du fanatisme anti-religieux, ne continuait pas d'entretenir dans les âmes ces immortelles espérances qui nous

donnent la force de supporter les tristesses et les iniquités de la vie présente. Mais, et c'est là ce qui doit nous rassurer, elle ne trahira pas sa mission, car Dieu, qui l'a fondée, a promis d'être avec elle jusqu'à la fin. Plus heureux que les anciens, nous avons les paroles de la vie éternelle et la solution des problèmes que la sagesse païenne n'avait pu résoudre. Grâce aux enseignements du christianisme, le doute ne nous est plus permis sur des questions d'une si haute importance ; mais en présence des hésitations des plus nobles penseurs de l'antiquité, quelle ne doit pas être notre reconnaissance pour le Dieu fait homme qui a dissipé toutes les ombres, et, soulevant la pierre du tombeau, nous a fait entrevoir dans un monde meilleur, l'immortel embrassement de la justice et de la paix, de la vertu et du bonheur !

II

LES ÉPITRES D'HORACE

SOMMAIRE : I. *Education d'Horace.* — Leçons qu'il reçoit de son père. — Son séjour à Athènes. — Ses réflexions solitaires. — Sa conversion philosophique. — II. *Enseignement d'Horace.* — Maximes de ses prédécesseurs. — Son originalité, comme créateur de l'épitre morale. — Son enjouement. — Conclusion : lacunes et imperfection de sa morale.

MESSIEURS,

L'ANNÉE dernière, nous avons étudié la philosophie morale avec Cicéron : cette année, nous allons poursuivre la même étude, mais en prenant un autre guide. Nous avons fait de la philosophie contentieuse, pour ainsi dire, et opposé les systèmes aux systèmes en passant en revue les

Entretiens sur le souverain bien ; nous allons, cette fois, laisser de côté les discussions épineuses et recueillir avec Horace ce qu'il y a de meilleur dans chaque système. Nous ne mettrons plus aux prises les partisans d'Epicure et de Zénon ; nous passerons condamnation sur les exagérations des uns et des autres, et sans nous soucier de concilier des doctrines contradictoires, nous arrêterons seulement notre attention sur les éléments de cette *philosophia perennis* que le poète de Venouse a fixés dans des vers immortels.

Cicéron était avant tout un homme d'action, absorbé par les soucis de la politique et les exigences de ses clients ; les spéculations philosophiques n'étaient pour lui qu'un exerceice littéraire, une diversion aux agitations de la vie publique, une consolation dans ses ennuis. Le grand orateur porte dans ses dialogues philosophiques les habitudes qu'il a contractées au Forum : il se complaît dans le développement des doctrines qu'il expose ou réfute ; son *de Finibus*, si vous vous en souvenez, a souvent la forme et les allures d'un plaidoyer ; on y rencontre parfois des lon-

gueurs, des redites, des procédés oratoires qui retardent la marche de la discussion. Horace était tout autre : désabusé des ambitions poliques avant l'âge, il s'était de bonne heure retiré de la lutte des partis pour vivre avec lui-même dans ce temple intérieur que Lucrèce appelle la citadelle des sages. Ses épîtres sont le fruit des réflexions qu'il faisait à part soi pendant que les autres se disputaient la fortune et les honneurs ; ce sont, comme il le dit lui-même, de simples causeries, *sermones*, mais qui demandent à être méditées, si l'on veut en goûter toute la saveur. Horace ne cherche pas à captiver la foule par des paroles sonores et de luxuriantes amplifications, c'est un délicat qui se contente de plaire aux esprits d'élite, *contentus paucis lectoribus*, et ne dit souvent les choses qu'à demi, laissant au lecteur le plaisir de deviner le reste. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le constater dans le cours de cette étude ; mais je dois aujourd'hui, comme préparation à l'intelligence du sujet que j'ai choisi, renouveler connaissance avec Horace, vous expliquer comment il a été amené à composer ses épîtres et parcourir en

quelque sorte les différentes étapes de sa carrière philosophique.

Rassurez-vous, Messieurs, je ne vais pas pour cela me livrer à de stériles conjectures. Horace a bien voulu nous confier lui-même le secret de sa vocation, et nous raconter en détail la formation, le développement et le progrès de ses idées morales. Nous n'aurons donc qu'à le suivre pour assister à l'épanouissement d'un nouveau genre littéraire, l'épître morale ou philosophique, à laquelle Horace a donné sa forme définitive.

I

Et d'abord, un fait ressort de l'étude attentive de la vie et des œuvres d'Horace, c'est qu'il était admirablement doué pour l'observation morale, et pour ce que nous appelons aujourd'hui l'information psychologique. Esprit ouvert, pénétrant, judicieux, il était attentif à se consulter lui-même, à démêler ses propres impressions, à saisir les travers et les ridicules des autres. Il ne laissait rien échapper de ce

qui pouvait contribuer à son instruction. Il tenait cette habitude de son père, qui lui avait appris à fuir les excès compromettants, à se conformer à l'usage des ancêtres. Ce brave paysan de l'Apulie, qui sans doute, en dépit de son surnom de *Flaccus*, avait gagné, à force de travail et d'économie, le prix de son affranchissement, était un homme plein de sens et d'expérience : il n'avait pas approfondi les maximes des philosophes, mais il les mettait en pratique, et, bien que sans lettres, il avait une grande estime pour les biens supérieurs qui permettent à l'homme de s'élever au-dessus de sa condition. Aussi ne négligea-t-il rien pour l'éducation de son fils. Il y avait à Venouse un certain Flavius qui apprenait à lire et à écrire aux enfants des habitants les plus notables de la ville et des environs ; mais cette instruction de province était insuffisante, et le père d'Horace se transporta à Rome aussitôt que son fils eut atteint l'âge de douze ans. Malgré la modicité de sa fortune, il fit pour lui tous les frais d'une éducation patricienne, et le mit en relation avec les maîtres les plus célèbres, se réservant toutefois les fonctions de précep-

teur. Horace nous apprend tous ces détails dans le 6e satire du 1er livre.

Cette page fait trop d'honneur au père et au fils pour que je me refuse au plaisir de la citer : « Si ma vie est pure et innocente, mes jours chers à mes amis, le mérite en revient à mon père, qui, tout pauvre qu'il était, possesseur d'un maigre champ, ne voulut pas toutefois m'envoyer à l'école de Flavius, où allaient pour quelque argent, payé au retour des ides, avec leur bourse à jetons et leurs tablettes sous le bras gauche, les nobles fils de nos illustres centurions. Il osa me transporter à Rome encore enfant, pour y apprendre ce que tout chevalier, tout sénateur voudrait qu'on enseignât à son fils. Si dans la foule on eût pu remarquer mes habits et ma suite, on eût cru qu'un riche patrimoine fournissait à cette dépense. Mon père lui-même était mon gardien, gardien incorruptible et assidu qui m'accompagnait chez tous mes maîtres. Que dirai-je ? la pudeur, cette fleur de la vertu, il la préserva chez son fils de toute atteinte et même de tout soupçon offensant. Il ne craignit pas qu'on lui reprochât un jour de n'avoir

fait de moi qu'un crieur public, ou ce qu'il était lui-même, un collecteur d'impôts à faibles appointements. Moi-même je n'eusse pu m'en plaindre. Il n'en mérite que plus d'estime, je ne lui en dois que plus de reconnaissance. »

Vous voyez, Messieurs, de quels soins fut entourée la jeunesse de notre poète, combien fut attentive et désintéressée la sollicitude de cet affranchi modeste sur qui retombait, sans doute, l'entière responsabilité de son éducation. Il est regrettable que dans ces lignes consacrées par Horace à la piété filiale, il ne nous ait pas laissé le portrait de sa mère ; mais comme il n'en parle jamais, il est probable qu'il l'avait perdue de très bonne heure, et qu'il n'en avait pas gardé le souvenir. Il n'en est que plus attaché à celui qui dirigea ses premiers pas et lui montra si sagement le chemin de la vie. Bien loin de rougir de la basse extraction d'un pareil père, il en est fier, et, dût-il passer pour un insensé aux yeux de la foule, il déclare hautement qu'il est satisfait des parents qu'il doit à la bonté des dieux. « Je ne ferai pas comme tant d'autres qui disent que ce n'est pas leur faute s'ils n'ont pas

de parents mieux nés et plus illustres ; je pense, je parle bien différemment. Si la nature nous permettait de recommencer notre vie, de nous choisir des parents au gré de notre vanité, d'autres pourraient changer, moi je garderais les miens sans en vouloir d'honorés par les faisceaux et les chaises curules (1). »

Nous l'entendrons bientôt exposer lui-même les avantages de son humble condition et le profit qu'il en a tiré pour ses études ; mais je tiens à noter en passant ce trait caractéristique de notre poète, cette noble fierté de l'homme qui ne relève que de son talent et qui, dans un siècle où les distinctions sociales avaient tant d'importance, sut faire respecter dans son humble personne les droits sacrés de la nature. Il n'avait pas l'âme vulgaire, ce fils d'affranchi qui, tout naturellement, sans amertume comme sans emphase, s'élevait ainsi au-dessus des préjugés de la foule : il pouvait aller de pair avec les Pollion et les Mécène et tant d'autres grands personnages qu'il honorait de son amitié. Il témoi-

(1) *Sat.* I, VI, 65.

gnera plus tard la même indépendance lorsque, devenu l'ami d'Auguste, dont il favorisait la politique, il se fera gloire d'avoir su plaire aux premiers de l'Etat dans la paix et dans la guerre, rendant ainsi hommage au patriotisme de Brutus, dont le parti avait été défait dans les plaines de Philippes.

Mais nous avons promis de suivre pas à pas les progrès de notre futur moraliste, et nous devons l'accompagner un instant chez ses maîtres. Horace nous a spirituellement indiqué, dans un passage bien connu de l'*Art poétique*, ce que l'on apprenait dans les écoles fréquentées par les fils des centurions. « Dis-moi, fils d'Albinus, si de cinq onces on en retire une, combien reste-t-il? Un tiers d'as. Très bien, tu pourras conserver ton bien (1). » A côté de cet enseignement pratique et professionnel, il y avait place pour l'étude des vieux auteurs, pour les doctes maximes des sages. Soit que cet enseignement fût prématuré, soit qu'il fût donné avec trop de violence, Horace n'a pas conservé bon souvenir des premiers monuments de la poésie latine et en particulier de

(1) *Ad Pison.*, 327.

l'*Odyssée* de Livius Andronicus. Ce poème était sans doute trop rude, trop confus, trop hérissé de termes archaïques, mais aussi trop rapproché, dans l'esprit du jeune poète, de la férule d'Orbilius. Heureusement son père suppléait à l'insuffisance de ses maîtres, lui donnant des leçons plus accessibles à l'intelligence d'un enfant et plus faciles à retenir. « Ne vois-tu pas, lui disait-il, comme le fils d'Albius a de la peine à vivre, quelle est la détresse de Barrus ? Grande leçon pour ceux qui seraient tentés de dissiper leur patrimoine. » Pour le détourner de honteuses amours il lui disait : « Prends garde de ressembler à Sectanius. » Pour lui faire peur de l'adultère, le réduire aux plaisirs permis : « Vois Trébonius, pris sur le fait, les belles choses qu'on en raconte ! » « Un philosophe, ajoutait-il, te fera comprendre par quelles raisons telle chose est à éviter, telle chose à rechercher. Qu'il me suffise de me conformer aux traditions du temps passé, et, tandis qu'il te faut encore un gouverneur, de préserver, s'il m'est possible, tes mœurs et ta réputation (1). »

(1) *Sat.* I, IV, 108.

Ces leçons sont piquantes assurément; mais elles ne pouvaient faire d'Horace un homme bien austère. Si la fantaisie n'a pas autant de part que la mémoire dans ces souvenirs de son jeune âge, il faut reconnaître qu'il est resté fidèle aux enseignements de son père et qu'il a toujours gardé le pli de sa première éducation. On retrouve dans la plupart de ses œuvres la double empreinte de cet esprit satirique et de cette sagesse traditionnelle qui se soucie moins de la vertu elle-même que du décorum et de l'honneur. L'honneur et l'honnêteté sont chez les anciens, et même chez un bon nombre de modernes, deux mots qui ont à peu près la même signification. Pour être honnête homme aux yeux du monde, il n'est pas nécessaire de pratiquer le bien pour lui-même, ni même d'éviter tout ce que défend la loi morale, il suffit de garder les apparences de ne pas froisser l'opinion, de fuir les excès, de garder une certaine mesure dans les plaisirs que le monde permet et que son exemple autorise. A Rome, il en était de même; le père d'Horace n'interdisait pas à son fils toute espèce de jouissance même illicite, *concessa ve-*

nere uti possem; il lui recommandait seulement d'éviter l'esclandre et tout ce qui pouvait nuire à sa fortune et à sa réputation. A la même époque, Cicéron, pour disculper un de ses clients accusé de libertinage, Célius, ne lui faisait-il pas un mérite de ses bonnes fortunes et ne proclamait-il pas en plein forum ce que beaucoup de modernes pensent tout bas : pourvu que les passions dans leurs écarts n'attaquent ni la vie ni la fortune des citoyens, pourvu qu'elles ne dissipent pas le patrimoine et ne le mettent pas à la merci des usuriers, elles sont excusables et dignes d'indulgence?

Telles étaient les mœurs des ancêtres que l'on proposait comme modèle aux jeunes Romains. Cela doit nous faire comprendre, dit à ce propos l'un des plus savants interprètes de notre poète, comment Horace, dont la conduite et les vers n'ont pas toujours été chastes, mais qui de bonne heure avait contracté l'habitude de se renfermer dans les limites faciles prescrites par la morale antique, peut, avec un accent de sincérité qu'on ne saurait contester, rendre hommage à la pureté de ses jeunes années.

Un autre inconvénient de cette formation par le dehors, de cette morale toute en exemples, c'est qu'Horace, tourné vers l'observation des travers et des ridicules, des mille accidents de la vie extérieure, n'aura qu'une médiocre estime pour les considérations générales sur la nature de l'homme et le mystérieux problème de sa destinée. Ces habitudes d'esprit l'empêchent de remonter à la source du droit, et lui interdisent tout élan vers les hauteurs ; elles nous expliquent comment Horace sera souvent un peintre de mœurs, plutôt qu'un moraliste proprement dit.

Il eut cependant l'occasion de compléter le cours de morale que son père n'avait fait qu'ébaucher. Se reconnaissant incapable de lui expliquer les raisons du juste et de l'injuste, celui-ci l'envoya à Athènes suivre les leçons des maîtres les plus célèbres. Cette fois, avec la meilleure volonté du monde, il ne put le mettre au niveau des fils de famille qui se rendaient dans la métropole des arts et des plaisirs, sans doute pour compléter leurs études de philosophie, mais surtout pour se donner de beaux airs et mener joyeuse vie, comme

nous le savons du fils de Cicéron, de ce Marcus auquel le grand orateur dédia son *Traité des devoirs*, au moment même où ce fils dégénéré recourait à Tiron pour obtenir de l'argent et faire taire ses dettes les plus criardes. Si Horace avait eu les mêmes ressources, il est à croire que, privé de la tutelle de son père, il eût, comme tant d'autres, cédé aux entraînements de son âge et aux ardeurs de son tempérament, et l'on peut dire que la médiocrité, qui faisait le charme et la sécurité de son âge mûr, fut la sauvegarde de sa jeunesse. Quoi qu'il en soit, Horace a conservé un bon souvenir de son séjour à Athènes. Il a rappelé dans un vers célèbre qu'il aimait à chercher la vérité sous les ombrages d'Académus : *Atque inter silvas Academi quærere verum* (1). On s'attendrait plutôt à le trouver dans le jardin d'Epicure; mais, quoiqu'il n'entre pas dans ces détails, il est probable qu'il fréquenta toutes les écoles et qu'il s'initia à toutes les doctrines. La curiosité naturelle et l'indépendance de son esprit, qui ne s'enchaîna jamais à la

(1) *Epist.* II, II, 45.

parole d'aucun maître, suffiraient pour autoriser cette conjecture, si l'on ne trouvait pas dans ses ouvrages la trace des divers systèmes philosophiques. On peut donc se le représenter allant d'une école à l'autre, alternativement entraîné vers les différentes sectes qui se partageaient le domaine de la philosophie. Il s'habituait ainsi à considérer les maximes de la sagesse et les préceptes de la vertu sous des aspects divers, à déduire pour la morale les mêmes conséquences de principes différents, à tirer le meilleur parti du conflit des doctrines et des contradictions des philosophes, corrigeant les excès des uns par les exagérations en sens contraire des autres, et ramenant toutes les vertus à ce juste milieu qu'il regardait comme la marque du vrai et la limite du bien.

Ces études furent interrompues par l'arrivée de Brutus à Athènes. Le meurtrier de César se mit en relation avec les jeunes Romains, la plupart fils de sénateurs, qui fréquentaient les écoles. Horace, dont il avait attiré l'attention, s'enrôla sous ses drapeaux et fut mis à la tête d'une légion en qualité de tribun. Uniquement

préoccupé de sa formation morale, nous n'avons pas à le suivre en Macédoine, en Asie, et, en dernier lieu, dans les plaines de Philippes, d'où il revint dépouillé de ses ailes, c'est-à-dire sans doute de son grade de tribun et aussi des pénates et du petit domaine que lui avait laissé son père : *Me demisere Philippi Decisis humilem pennis, inopemque paterni, Et laris et fundi* (1)... Nous le retrouvons à Rome, après la défaite de son parti, faisant des vers pour échapper à la pauvreté, et désabusé pour toujours et de la gloire militaire et de l'éclat des fonctions publiques. Il était ramené par la force des événements à la pratique des conseils d'Epicure, qui recommandait à ses disciples de se tenir éloignés des affaires, de s'élever au-dessus des agitations politiques et d'habiter par la pensée les hauteurs sereines du temple de la sagesse : *Edita doctrina sapientum templa serena.* Revenu à lui-même, Horace reprend ses habitudes d'indépendance et de studieux loisir, dont il est bien décidé à ne plus jamais se départir. Il nous a raconté

(1) *Epist.* II, II, 49.

lui-même l'emploi de sa journée et les mille agréments que lui procure sa condition privée, sa vie libre et modeste. « Ne t'en déplaise, illustre sénateur, dit-il à Mécène dans la sixième satire, ma vie est mille fois plus agréable que la tienne et que celle de beaucoup d'autres. Je vais où je veux, et j'y vais seul. Je veux savoir le prix du blé, des légumes, je le demande; j'erre jusqu'à la nuit close dans la foule du cirque et du Forum, j'écoute les devins, je rentre chez moi où m'attend mon plat de légumes, de pois chiches et de petits gâteaux. Je me couche ensuite, libre du souci d'avoir à me lever de bonne heure le lendemain. Je reste au lit jusqu'à la quatrième heure du jour; après quoi, je sors, je lis ou j'écris, je fais enfin ce qui me passe par la tête. Je me fais frotter d'huile, mais non comme le sale Natta, aux dépens de ma lampe. Quand la fatigue et l'ardeur du soleil m'avertissent qu'il est temps d'aller aux bains, je quitte le Champ de Mars et ses jeux, puis je mange ce qu'il faut seulement pour empêcher mon estomac de trouver trop long le reste de la journée, et je jouis à la maison, comme je l'entends, de mon

loisir. Voilà la vie de ceux qui ont su s'affranchir des tourments de l'ambition; voilà ce qui m'assure les douceurs d'une vie plus heureuse que si mon aïeul, mon père et mon oncle eussent été questeurs du peuple romain (1). »

Quoi de plus charmant, de plus instructif que ces confidences de l'aimable poète, se montrant à nous dans l'intimité et, pour ainsi dire, dans le déshabillé de sa vie de chaque jour! Il dispose de son temps en épicurien consciencieux, délicat et avisé, n'ayant rien tant à cœur que de conserver son indépendance, et de se tenir à l'abri de tout ce qui pourrait troubler la paix de son âme. Il est heureux à sa manière, et non seulement parce qu'il a le bon esprit de jouir des biens que la fortune lui envoie et de se résigner aux maux qu'il ne peut empêcher, mais il est heureux par conviction en quelque sorte et par système. Il a compris que le bonheur ne se trouve pas dans la poursuite des honneurs, ni dans la magnificence du luxe, et, fidèle aux recommandations du maître, il goûte les douceurs

(1) *Sat.* I, VI, 110.

de la médiocrité et de la liberté qui en découle.

Il ne dit pas tout dans le passage que je viens de vous rappeler : nous savons par plusieurs de ses odes et même par quelques-unes de ses satires que ses promenades au Champ de Mars et sur le Forum n'étaient pas sa seule distraction, qu'il ne se contentait pas d'aller entendre les charlatans et les diseurs de bonne aventure, mais qu'il s'est fourvoyé plus d'une fois en mauvaise compagnie. Cependant, malgré ces désordres qu'il essaye vainement de justifier, mais qu'autorisaient les mœurs de son temps, Horace ne perdait pas de vue le but qu'il s'était proposé; les plaisirs n'ont été dans sa vie qu'un passe-temps, une diversion, et s'il n'a pas complètement échappé à la dépravation de son siècle, il a su garder une certaine mesure jusque dans ses dérèglements.

Il a fait plus d'une fois l'aveu de ses fautes, et si son repentir n'avait pas toutes les qualités d'une bonne contrition, on ne peut méconnaître qu'il a fait souvent acte de bon propos et qu'il a sérieusement travaillé au perfection-

nement de son âme : « J'ai mes défauts, dit-il dans une satire que j'ai déjà citée, mais médiocres, pardonnables, et peut-être en perdrai-je une bonne part grâce au progrès de l'âge, aux libres conseils de mes amis et à mes propres réflexions, car lorsque je suis seul, au lit ou sous le portique, ce temps n'est pas perdu pour moi. Cela serait plus sage; en vivant ainsi, je vivrais mieux, je me rendrais plus cher à mes amis. Cet homme n'a pas bien agi; me laisserais-je jamais aller à rien de semblable? Voilà ce que je roule en mon esprit, ce que je murmure entre mes dents, et quand je suis de loisir, je m'amuse à le mettre par écrit (1). »

Horace nous apparaît ici dans son vrai jour. Entre les deux chemins qui se présentent à l'homme au début de sa carrière, la voie large et tumultueuse des affaires et des honneurs et le sentier étroit et peu fréquenté de la solitude et de l'isolement volontaire, il n'avait pas hésité. Il ne renonça pas à tout commerce avec le monde, mais il vivait avant tout pour lui-

(1) *Sat.* I, IV, 130.

même, tout occupé de sa culture morale et intellectuelle, n'accordant qu'une oreille distraite aux importuns, et rêvant à ses études au milieu de la foule : *Nescio quid meditans nugarum, totus in illis* (1). Quand on parcourt ses ouvrages, on est étonné de la perfection qu'il a su donner à chacune de ses compositions, on voudrait connaître le secret de son art. Il nous l'indique lui-même, et, comme Newton, à qui l'on demandait comment il avait découvert les lois de la gravitation universelle, il pourrait répondre à celui qui lui demanderait comment il a pu donner une forme aussi achevée à ses écrits et renfermer tant de sens en si peu de mots : En y pensant toujours, *sicut meus est mos*. Le recueil de ses œuvres n'est pas volumineux, mais il représente le travail de toute sa vie : c'est l'extrait le plus pur de ses pensées les plus lumineuses, de ses traits les plus vifs, de ses sentiments les plus exquis, de ses réflexions les plus justes et les plus profondes. Nous n'avons pas le brouillon des notes qu'il inscrivait sur

(1) *Sat.* I, IX, 2.

ses tablettes au hasard de l'inspiration, mais nul doute qu'il a pratiqué lui-même ce qu'il conseillait aux autres, qu'il a souvent retourné son style, et vingt fois sur le métier remis son ouvrage. Epris de la perfection littéraire, il ne négligeait rien pour amener sa pensée au point de maturité et de perfection que nous admirons dans ses écrits. Comme tel de ses imitateurs, il cherchait au coin du bois le mot qui l'avait fui, ou plutôt, comme notre La Fontaine, avec lequel il a plus d'un trait de ressemblance, il songeait, en parcourant les rues de la grande ville, à son poème du lendemain. Il n'avait pas la fausse honte qu'il a tant reprochée à ses prédécesseurs; il ne craignait pas les ratures, et ne reculait pas devant les difficultés et les lenteurs de la lime: *limæ labor et mora.*

C'est là, direz-vous, une occupation bien pénible et peu digne d'un Romain. Ce n'est pas évidemment le programme que Virgile proposait à ses concitoyens à la fin du VIe livre de l'*Enéide*, lorsqu'il abandonnait à d'autres la gloire des arts et de l'éloquence, réservant au peuple romain le privilège du commande-

ment et l'empire du monde. Mais l'héroïsme n'est pas à la disposition de toutes les destinées; le temps des grandes actions était passé, Auguste avait pacifié l'empire et dompté les courages, et il faut bien le reconnaître : « si d'autres l'accusaient d'avoir enlevé la liberté aux Romains, Horace trouvait qu'en les délivrant du tracas des affaires, il la leur avait rendue. » Les loisirs de la paix convenaient mieux à son génie, et s'il a préféré le silence de la vie intérieure et le suffrage de quelques esprits d'élite aux acclamations de la foule et aux honneurs de la vie publique, il ne faut pas l'en plaindre : sa gloire n'y a pas perdu, et encore moins la noblesse de son caractère et la sécurité de sa vie. Les hauts faits, les actions d'éclat ne sont pas le seul moyen d'échapper à la tyrannie des petites choses et des petites gens. S'étudier, se connaître soi-même, se dominer, est le refuge le plus assuré, et puisque Horace est poète autant que moraliste, captiver son esprit, réprimer les écarts de son imagination, corriger l'incohérence de ses pensées et les défaillances de son style n'est pas seulement une œuvre d'art, c'est, pour celui qui

n'est pas obligé de se mêler au tourbillon de la vie active, le plus sûr et le plus noble emploi de la vie. Celui dont la pensée est habituellement tournée vers le dedans, ne se laisse pas facilement effrayer par les bruits du dehors, et quand on a le courage de vaincre les agitations de son propre cœur, on peut affronter les attaques de ses adversaires et de ses envieux.

Ce n'est pas sans dessein, Messieurs, que pour vous expliquer le progrès moral d'Horace, je vous ai parlé de son amour pour l'étude, de son estime pour le travail de la pensée. C'est qu'à ses yeux l'art et la morale sont unis par des liens très étroits. Si bien penser est le principe de l'art de bien dire, ces deux opérations ne vont pas sans effort : il faut leur sacrifier ses passions et ses plaisirs ; celui qui veut remporter le prix du stade, dit Horace aux Pisons, doit renoncer au vin et à l'amour. Tout se tient, en effet, dans l'ordre intellectuel, et il y a une relation plus intime qu'on ne pense entre l'art de penser et l'art de vivre, entre l'art de bien faire et celui de bien dire. Un esprit sain, ami de l'ordre et de la vérité,

ennemi de l'emphase et de la déclamation, est bien près d'aimer le bien et d'y conformer sa conduite. Le vrai, le bien et le beau ne sont que les aspects divers du même idéal, et rechercher l'un, c'est déjà s'acheminer vers l'autre. Vous connaissez la définition que Caton donne de l'orateur : *vir bonus dicendi peritus;* on peut retourner sa maxime, et dire que celui qui se dévoue au labeur de bien penser et de bien dire, fait œuvre d'honnête homme. Il commande à ses impressions; il force son esprit à rester dans la mesure, à ne pas éclater, à suivre cet ordre vivant et lumineux qui est la marque d'une âme forte et maîtresse d'elle-même.

Nous sommes arrivés à cette époque de la vie d'Horace où le travail que je viens de signaler s'accuse davantage. Quand les ombres du soir commencent à se dessiner à l'horizon, les pensées deviennent plus sérieuses. Horace n'attendit pas que la nuit fût venue pour renoncer aux plaisirs qui allaient le quitter ; c'est en pleine maturité, dans tout l'éclat de ses succès lyriques, qu'il revient à la philosophie dont il ne s'était jamais entièrement

détaché. C'est en vain que ses amis veulent l'en détourner et lui demandent de nouvelles odes ; il répond, en se comparant au gladiateur qui a reçu son congé et qui dépose ses armes à la porte du temple d'Hercule : « Je dis adieu aux vers et aux autres frivolités ; je ne veux plus m'occuper que de l'honnête et du vrai, et me mettre tout entier dans cette étude (1). » Ce n'est pas seulement une curiosité d'esprit qu'il veut satisfaire, c'est un besoin de perfection morale qui le tourmente. Ce retour à la philosophie sérieuse n'est pas chose rare dans l'histoire littéraire. Au moment où Horace revenait à de meilleurs sentiments, Properce, au milieu de sa vie dissipée, annonçait que « quand l'âge des amours serait passé et que la vieillesse aurait semé sa tête de cheveux blancs », il chanterait la nature comme Lucrèce, et chercherait à savoir s'il faut croire aux fables qu'on raconte sur les enfers, ou si nous n'avons plus rien à craindre au delà du bûcher. Voilà, disait-il, quelle fin je réserve à ma vie. Quand Virgile partit pour

(1) *Epist.*, I, 1, 10.

ce voyage en Grèce qu'il ne put achever, il disait, s'il faut en croire Donat, son biographe, qu'à son retour il donnerait trois ans encore à son *Enéide,* et qu'ensuite il se livrerait tout entier à la philosophie. Un peu plus tard, Ovide lui-même, le frivole et voluptueux Ovide, dans son lointain exil au delà du Pont-Euxin, fera de tristes réflexions sur l'inconstance de la fortune et la fragilité des affections humaines. Il enviera la sagesse et la médiocrité d'Horace, et chantera après lui les avantages de la vie silencieuse et retirée : *Crede mihi : bene qui latuit, bene vixit.* Il serait facile de prolonger cette liste, sans sortir de la littérature romaine; laissez-moi plutôt vous rappeler qu'au dix-septième siècle on voit le même fait se reproduire. Corneille, après ses chefs-d'œuvre, traduit l'*Imitation,* Racine compose dans ses dernières années des cantiques spirituels, La Fontaine, après une grave maladie, versifie le *Dies iræ* pour faire pénitence.

La conversion d'Horace fut moins profonde et moins radicale ; elle fut cependant sincère et féconde en réflexions salutaires. Il ne se contente pas de s'appliquer à lui-même les leçons

de la sagesse et de les méditer en secret. Il veut en faire part à ses amis, leur enseigner l'art de vivre en paix avec eux-mêmes. Il renonce à l'ataraxie d'Epicure et fait œuvre de prosélytisme : il ne recule pas devant les soucis d'une sorte d'enseignement philosophique. Tantôt il s'adresse à Mécène pour lui expliquer sa conduite et justifier son dessein bien arrêté de se consacrer exclusivement à l'étude de la sagesse; tantôt il écrit à de jeunes amis pour les engager à faire comme lui, à demander à la philosophie la guérison de leurs inquiétudes et de leurs maladies morales. C'est ainsi, Messieurs, que s'est formé le recueil des épîtres d'Horace, que l'on regarde, à bon droit, comme son testament philosophique et littéraire, comme le chef-d'œuvre de son art et le dernier mot de sa sagesse. Je voudrais, dès aujourd'hui, vous en présenter quelques maximes ; mais ces épîtres occupent une place à part dans l'histoire littéraire, et nous devons avant de les aborder directement, nous demander en quoi consiste l'originalité d'Horace, et comment on a pu dire qu'il est le véritable créateur de l'épître morale.

II

Pour assigner à Horace la place qui lui convient dans l'histoire de la poésie didactique, il est nécessaire de remonter aux origines de la littérature latine. Les Romains, peuple actif et laborieux, avaient peu de goût pour les spéculations philosophiques où se complaisait le génie grec : ils avaient, en revanche, une prédilection marquée pour les maximes pratiques, au sens précis et énergique, dans lesquelles ils aimaient à découvrir, sous une forme brève et impérative, des leçons utiles et d'une application immédiate à la conduite de la vie. La poésie gnomique et sentencieuse naquit d'elle-même sur le territoire romain, et bien longtemps avant la conquête du Latium par les arts de la civilisation grecque, le devin Marcius avait composé un recueil de préceptes sous forme métrique. A une date moins incertaine et plus rapprochée, Appius Claudius, celui-là même qui, par ses travaux, mérita de donner son nom à la pre-

mière des voies romaines et qui fit rejeter par le Sénat les propositions de paix de Pyrrhus, le vieil Appius avait aussi laissé un monument de sa longue expérience et de la sagesse de son temps. Type accompli du Romain de l'ancienne Rome, il fut à la fois le premier de ses orateurs, — Cicéron l'a placé en tête de sa longue liste, — et le premier de ses poètes. De son poème, que Cicéron appelle pythagorique, parce qu'il lui trouvait sans doute quelque ressemblance avec les vers dorés de Pythagore, une seule sentence nous est parvenue, encadrée dans l'une des trois lettres à César que l'on a longtemps mais faussement attribuées à Salluste. Appius avait dit que chacun est l'artisan de sa propre fortune, *fabrum esse quemque fortunæ ;* l'auteur, quel qu'il soit, des épîtres que je viens de signaler, applique cette maxime à César, et s'en sert très habilement pour justifier l'usurpation et flatter l'orgueil du dictateur.

Un peu plus tard, le principal fondateur de la poésie latine, Ennius, devait payer son tribut à la poésie gnomique. On cite de lui un poème didactique, dont le titre n'est pas cer-

tain, mais qui renfermait des préceptes ou des exhortations. Il nous reste de ce poème un fragment qui semble avoir inspiré Horace, lorsqu'il dit à l'esclave régisseur de son domaine : « Voyons, qui de nous deux arrachera plus bravement les épines, moi de mon âme, toi de mon champ (1) ? »

La poésie gnomique, comme genre distinct, semble disparaître avec Ennius, mais elle trouvera moyen de se survivre à elle-même et de se maintenir sous une autre forme. L'esprit pratique des Romains se retrouve dans les œuvres les plus éloignées de la vie réelle, dans les fictions de la fable et les jeux de la scène. Ce n'est pas eux qui auraient inventé la creuse formule de l'art pour l'art. Leur goût pour les maximes morales se manifeste jusque dans leurs préférences dramatiques. « Lorsque la Grèce eut conquis son farouche vainqueur », les poètes, qui essayaient de faire revivre les personnages de la tragédie grecque sur le théâtre de Rome, s'attachèrent de préférence à Euripide : sans doute, comme on l'a remarqué,

(1) *Epist.* I, XIV, 4.

parce que des trois grands maîtres de la scène grecque il était le plus voisin par la date et le plus accessible par ses défauts mêmes, mais surtout parce que son esprit raisonneur et sentencieux répondait le mieux aux dispositions des Romains. Ils ne se contentaient pas de traduire, ils enchérissaient sur les hardiesses de leurs modèles : transformant en traits de satire et d'épigramme les éclats passionnés des tragiques grecs, ils faisaient applaudir par le peuple romain les quolibets dont ils se plaisaient à accabler les devins. « Ils vous promettent des trésors, faisait dire Ennius à l'un de ses personnages, et vous demandent une drachme. Eh ! que sur ces trésors ils retiennent leur drachme, et vous donnent le reste. » — « Les augures, dit à son tour un personnage de l'*Astyanax* d'Accius, les augures enrichissent nos oreilles de leurs paroles, et leur maison de notre or. » D'autres fois, chose plus grave, ils ne craignaient pas de nier l'action de la Providence. « Non, dit l'Antigone du même Accius, non, les dieux ne règlent point l'ordre du monde, et leur roi ne s'embarrasse point de ce qui s'y passe. » Le Télamon

d'Ennius avait exprimé la même idée d'une façon très énergique. Ce père infortuné s'écriait dans son désespoir, devançant de bien loin la doctrine irréligieuse d'Epicure et de Lucrèce : « Il y a des dieux, habitants du ciel, je l'ai toujours dit et le dirai toujours, mais ils n'ont pas souci, je pense, du genre humain ; s'ils s'en souciaient, le bonheur serait pour les bons, le malheur pour les méchants, ce qui n'est pas. »

Nous prenons ici sur le fait ce génie observateur et sceptique qui devait se donner libre carrière dans l'*Epicharme* et l'*Evhémère* du même poète. Mais Ennius est allé plus loin dans cette voie de l'enseignement moral; on peut encore le regarder comme le premier auteur du genre satirique. Ses satires, autant que nous pouvons en juger par les rares fragments qui nous en restent, n'étaient qu'une ébauche de cet enseignement qui conduit à la vertu par la crainte du ridicule. Lucilius, qui l'a définitivement constitué et qui, suivant l'expression d'Horace, fut le véritable créateur de ce poème inconnu aux Grecs, *Graiis intacti carminis auctor* (1), n'enseigna pas seu-

(1) *Sat.* I, x, 66.

lement la vertu d'une manière toute négative par la peinture des vices et des ridicules ; il se fit précepteur en même temps que justicier, et la célèbre définition de la vertu que Lactance nous a conservée ne peut appartenir qu'au genre didactique. Le moraliste se trouve également dans les *Ménippées* de Varron. Mais un poète qui exerça une influence plus directe sur Horace, bien qu'il ne le cite jamais, ce fut Lucrèce. Il a trouvé admirablement exposée, dans le poème de la *Nature*, cette philosophie du bonheur qui recommande avant tout l'amour de la médiocrité, de la sagesse et de la paix. Mais, comme l'a justement remarqué l'un des interprètes les plus érudits de la littérature latine, l'originalité d'Horace reste entière, malgré les rencontres si fréquentes avec les idées déjà si bien rendues par son prédécesseur. Ces idées, il a su se les approprier par un tour qui est à lui, et il a de plus le mérite d'avoir fait de ce qui n'était qu'épisodique dans le poème de la *Nature* un genre à part, un genre nouveau.

En quoi consiste cette nouveauté? quels sont les caractères de cette épître didactique dont

Horace est le véritable inventeur ? En quoi diffère-t-elle de la satire, qu'il a également renouvelée et perfectionnée ?

Il y a bien longtemps que Salomon a dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Cette réflexion, qui lui était suggérée par le retour périodique des révolutions célestes, peut s'appliquer aux productions de l'esprit. Les genres littéraires, qui ne sont autre chose que les diverses manifestations de l'esprit humain à ses différents âges, apparaissent à peu près dans le même ordre chez les peuples policés, à mesure qu'ils sont appelés à jouir des arts de la civilisation. L'enseignement moral trouva de bonne heure son expression dans la poésie gnomique. Cette poésie des sociétés naissantes fut connue à Rome comme en Grèce avant les poèmes philosophiques et les poèmes descriptifs. Mais de même qu'il y a deux sortes d'épopées, l'une primitive et spontanée, l'autre savante et artificielle, de même on peut distinguer deux sortes de poésie didactique : l'une qui enseigne pour enseigner et transmettre à la postérité les connaissances acquises, l'autre qui enseigne autant pour plaire que pour être

utile, et qui relève, par les agréments du style et l'harmonie des vers, la sécheresse du ton didactique. De même qu'à la merveilleuse épopée d'Homère, naïve peinture des âges primitifs, a succédé l'épopée savante de Virgile, expression châtiée et polie d'un siècle raffiné ; de même on vit Horace renouveler la poésie didactique, et embellir de toutes les délicatesses de son art les maximes de ses prédécesseurs. Il fit plus, il donna à son enseignement moral une forme particulière, un cadre nouveau, qui lui a valu de nos jours le titre d'inventeur.

Avec lui l'épître didactique prend un caractère spécial, qui ne permet de la confondre ni avec le poème philosophique, ni avec l'épître familière. C'est une espèce de compromis entre la forme didactique et le désordre d'une causerie improvisée, une œuvre à part, dans laquelle Horace est resté complètement original. Il est tout à fait maître de sa pensée, il en dispose à son gré et passe sans effort, comme Platon dans ses admirables dialogues, du grave au doux, du plaisant au sévère, cachant avec une admirable aisance, sous le

désordre apparent d'une conversation irrégulière, l'ordre toujours logique de ses pensées. Il met en pratique le conseil qu'il donne aux autres dans la dixième satire du premier livre, et, avec le tact et l'urbanité d'un homme du monde, il n'use pas de toutes ses forces et s'efface à dessein. Tantôt il surprend le lecteur par l'introduction d'un nom propre jeté à l'improviste, tantôt par une contre-vérité piquante où le blâme se tourne en louange, et la louange en blâme. Il se joue avec grâce et de son lecteur et de lui-même ; il se met en scène avec tant de naturel que, tout en nous disant de bonnes vérités, il a l'air de n'être occupé que du besoin d'épancher ses sentiments et de peindre les défauts de son caractère. Sa main est si légère qu'on ne lui en veut pas de l'appliquer sur la plaie ; on n'aurait pas le courage de se fâcher avec un censeur si aimable. On lui sait gré, au contraire, de dissimuler l'austérité de ses leçons sous des digressions, des parenthèses, des allégories, des fables, des allusions historiques et littéraires, des anecdotes et traits de mœurs qui égayent chaque page de ses épîtres.

C'est ainsi que, sous la forme adoucie de la satire, l'épître morale est devenue une variété du genre didactique. Il en est, cependant, qui ne veulent reconnaître aucune différence entre les satires et les épîtres d'Horace, sous prétexte qu'il leur a donné le titre commun de *Sermones*. Il est certain qu'il y a plusieurs points de contact entre la satire et l'épître ; le fonds moral est à peu près le même, et il est bien difficile, dans une même composition, de ne pas passer de l'une à l'autre. Il est difficile, par exemple, de fustiger le vice, d'en démasquer la laideur, sans lui opposer les règles du bien et la beauté de la vertu, pour faire pâlir ceux qui l'ont abandonnée, *virtutem videant, intabescantque relicta*. D'un autre côté, il est bien difficile d'exposer des leçons de morale sans en venir aux exemples, aux mauvais comme aux bons, et de ne pas retomber de l'épître dans la satire. Cependant, c'est le blâme amer et énergique qui domine dans celle-ci, dans celle-là le conseil bienveillant et persuasif, et si l'épître est accidentellement satirique, elle se distingue de la satire par bien des côtés, et surtout en ce qu'elle s'adresse à une personne

déterminée, ce qui n'a lieu que pour la 1re et la 6e satire du Ier livre d'Horace, adressées à Mécène. Or, la principale règle de l'épître est d'intéresser la personne à qui elle est adressée, et le choix des idées qu'elle renferme est en grande partie déterminé par le caractère du correspondant, qui exerce une grande influence sur le contenu même de l'épître et lui donne une couleur particulière. De là une grande variété dans la correspondance d'Horace. De plus, il y a entre les épîtres et les satires une différence de forme. « Dans celles-ci, suivant la juste observation de l'un des plus ingénieux biographes de notre poète (1), soit à cause du genre plus familier et plus libre, soit parce qu'Horace était plus jeune quand il les a composées, les idées sont moins bien enchaînées, le plan est moins net, la composition moins régulière : il semble que, dans les épîtres, la perfection plus grande du talent poétique s'ajoute à la maturité plus complète de la raison, et que le progrès de la versification plus pure, plus élégante, plus soignée, s'accorde

(1) H. Rigault, *Etude sur Horace.*

avec celui des idées, encore plus justes et plus profondes. »

Mais ce qui fait le principal charme des épîtres d'Horace, c'est moins encore la parfaite harmonie de la pensée et du style, que la pleine sincérité avec laquelle le poète se révèle à nous. On est séduit par cet accent de conviction qui manque quelquefois à ses odes officielles, quand il nous vante sa piété ou qu'il célèbre les vertus des temps antiques. Non qu'il y ait au fond désaccord entre la morale des odes et celle des épîtres; mais dans les unes, pour favoriser les desseins d'Auguste, restaurateur des temples, il fait appel à la sanction des dieux auxquels il ne croyait guère, tandis que dans les autres il se laisse aller au libre caprice de son esprit indiscipliné. Tantôt rigide observateur du juste et du vrai, il veut que l'on pratique la vertu pour elle-même; tantôt retombant sous l'influence d'Aristippe, il recommande d'éviter les grandes passions à cause des inconvénients qui y sont attachés, et de fuir les grandes fortunes parce qu'elles donnent trop de tracas et qu'elles exposent à trop d'acci-

dents. Horace n'obéit plus qu'à lui-même, et l'on saisit dans ses épîtres la marche et le progrès de ce que j'appelais tout à l'heure sa conversion philosophique, qui ne fut pas amenée comme l'autre par un coup de tonnerre inattendu, au milieu d'un ciel serein, mais d'une manière insensible, par les réflexions solitaires et l'expérience de la vie.

Il nous apparaît là tout entier, tel qu'il fut durant ses dernières années : aimable, indulgent, un peu sceptique, « ami de la vertu plutôt que vertueux », d'un bon sens profond, d'un goût exquis, d'un entrain et d'une égalité d'humeur incomparables. Ses causeries sont avant tout philosophiques ; il se proposait de n'avoir plus d'autre étude que la sagesse. Mais dans ces épîtres variées et appropriées au caractère de chaque correspondant, tout n'est pas également grave et didactique. Le moraliste s'efface parfois devant l'homme, ou plutôt, et c'est ce qui fait le charme de ces inimitables causeries, on est toujours en présence d'un homme et non d'un auteur, et l'on voit comment Horace en usait avec ses amis, encourageant l'un, félicitant l'autre, les invitant à

venir le voir et quelquefois même à partager son frugal repas. Il n'avait pas attendu la composition de ses épîtres pour se livrer aux réflexions morales; nous avons vu qu'il en fut toujours préoccupé; de même, lorsqu'il fit de la vertu sa principale étude, il ne cessa pas d'être aimable et indulgent avec ses amis, comme aux jours de sa jeunesse; il conserva jusqu'à la fin sa malice et son enjouement.

On a beau faire, les mieux intentionnés retombent dans leurs mauvaises habitudes; les promesses de poète surtout sont sujettes à caution, et Horace reconnaît lui-même qu'il a menti plus qu'un Parthe, quand il a juré de ne plus écrire de vers. Nous ne devons pas nous en plaindre, puisque c'est à ce parjure que nous devons plusieurs de ses épîtres et quelques-unes de ses odes. Il est vrai que, d'après son aveu, le style simple et familier de ses causeries n'a rien de commun avec les allures de la grande poésie. Mais comment expliquer son retour à la critique et à l'histoire littéraire? Il pourrait encore se disculper en disant qu'il est resté au service de la même cause; qu'en abandon-

nant les questions de pure morale pour les questions d'art et de littérature, il n'a pas cessé de défendre la cause du bon sens et du bon goût. Quoi qu'il en soit, on peut regarder les trois épîtres qui forment le second livre de son recueil comme l'expression la plus achevée de sa raison et de son art. Soit qu'il insinue une leçon de morale, soit qu'il retrace l'histoire des lettres latines ou explique les difficultés de l'art d'écrire, c'est toujours la même souplesse et la même dextérité. Il est aussi éloigné de la sécheresse pédantesque que de la déclamation oratoire, et rien ne ressemble moins que ses épîtres à un exposé méthodique et régulier, à un traité quelconque. Il aurait été fort étonné s'il avait prévu qu'un jour on y trouverait un code de morale et un art poétique. Vous croyiez lire un poème : vous entendez la conversation d'un homme enjoué et spirituel, qui gagne votre confiance par l'aveu de ses défauts et de ses faiblesses, qui vous donne de sages conseils, qui vous persuade et vous entraîne par sa franchise et sa gaieté de bon aloi. C'est là ce qui fait des épîtres d'Horace non seulement un

genre à part, mais un genre inimitable : il y a mis son empreinte, et, pour reproduire une œuvre aussi personnelle, il faudrait être un autre Horace.

Pour s'en convaincre et faire la contre-épreuve de son originalité, il suffit, en terminant, de confronter sa correspondance avec les lettres des anciens qui sont venues jusqu'à nous. Les trois principaux recueils de lettres que nous a légués la littérature latine n'ont aucune ressemblance avec les épîtres d'Horace. Les lettres de Cicéron sont des lettres politiques ou des lettres familières, même les recueils qui portent des titres particuliers. Sans doute, l'homme de lettres apparaît dans la correspondance du grand orateur. Celui qui fit de l'art de parler et d'écrire une des principales occupations de sa vie, n'avait, pour être un charmant causeur, qu'à laisser aller sa plume, qu'à lui laisser la bride sur le cou, comme dira Mme de Sévigné. Mais si l'on trouve dans ses lettres la trace de ses préoccupations philosophiques et littéraires, nulle part il ne fait profession d'enseigner. Les lettres de Sénèque à Lucilius ont, comme les

épîtres d'Horace, un but moral ; mais, outre qu'elles sont écrites en prose, ce sont des dissertations morales un peu solennelles qui n'ont rien de commun avec les mille agréments d'une causerie familière. Quant aux lettres de Pline le Jeune, ce sont des compositions d'apparat, des récits, des discussions de Droit civil, des consultations élégantes, des résumés coquettement écrits : le soin minutieux de la phrase fait entrevoir le rhéteur qui « laisse envie de soi », dit Montaigne, non des choses mêmes, l'écrivain raffiné qui ne songe qu'à faire parade de son talent. C'était chez cet honnête homme une manie innocente, mais un peu puérile. Il n'avait pas la solide raison, ni le naturel, ni le charmant esprit d'Horace, qui reste parmi les Romains le maître incontesté de la bonne et saine plaisanterie.

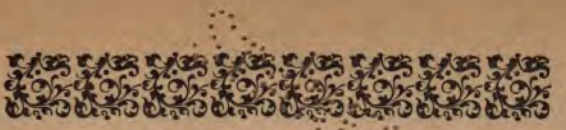
Nous voici arrivés, Messieurs, au terme de cette étude préliminaire que j'aurais voulu faire moins longue. J'aurais voulu vous épargner la fatigue de cette double excursion à travers la vie d'Horace et les essais de ses prédécesseurs ; mais je me suis cru obligé de

rassembler tous ces faits et tous ces renseignements, afin de mettre les *Epîtres* dans leur vrai cadre et à leur vraie place dans l'histoire de la littérature latine. Les entretiens qui suivront auront un caractère plus intime et plus familier : Horace sera de la partie; nous écouterons sa parole et nous essayerons d'entrer dans son esprit. Nous nous transporterons, pour quelques heures, dans cette Rome qu'il a si bien décrite, nous le suivrons dans sa campagne de la Sabine; admis dans son intimité, nous recueillerons, pour en tirer profit, ses conseils et ses confidences. Nous exposerons loyalement sa pensée, en toute franchise et sans parti pris; nous aurons beaucoup à louer et quelquefois aussi à critiquer; car, malgré notre sympathie pour un poète si aimable, nous serons obligés de nous séparer de lui sur quelques points. Non seulement sa morale est défectueuse et incomplète, mais, dans ce qu'elle a de meilleur, elle est entachée d'égoïsme : c'est une morale aristocratique en quelque sorte, à l'usage des raffinés et des délicats; elle n'a pas, comme la morale de l'Evangile, des tendresses toutes particulières

pour les déshérités de la fortune et du bonheur. Nous reviendrons sur ces idées dans notre prochaine conférence; mais, dès aujourd'hui, pour enlever toute apparence de panégyrique à ce qui précède, je tenais à vous dire que mon admiration n'est pas sans réserve, et qu'il y a des lacunes dans l'âme d'Horace et dans ses œuvres.

Certes, il a beaucoup d'esprit, il ne manque pas de cœur; mais, comme s'il avait peur d'être la dupe de ses sentiments, il n'a pas exprimé les grandes douleurs ni fait jaillir de vraies larmes; il n'est pas descendu dans les profondeurs de l'âme humaine pour en tirer ce qu'elle renferme de pitoyable. Perse a dit qu'il se joue autour du cœur, *circum præcordia ludit:* cette parole, qu'on applique d'ordinaire à ses satires, peut s'appliquer à toutes ses œuvres. C'est un délicat, un homme du monde, qui craindrait de se compromettre en donnant libre carrière à son émotion. Il est à son aise dans cette région moyenne qu'il regarde comme le domaine propre de la sagesse et de la vertu; mais dans ses œuvres les plus personnelles, quand il n'est plus soutenu par

celui qu'il appelle le cygne de Dircé, il n'atteint pas les hauteurs de la grande poésie. Il en fut de même dans sa vie. Il a su faire respecter la dignité de son caractère dans l'humilité de sa condition ; il a noblement gardé son indépendance en face de Mécène et d'Auguste : mais cela ne suffit pas : pour être vraiment grand, l'homme doit s'élever au-dessus de lui-même. Il n'est pas seulement en relation avec ses semblables : qu'il le veuille ou non, il est constamment en rapport avec Dieu ; c'est là sa marque distinctive et sa vraie noblesse. Ceux qui, comme Horace, négligent de cultiver ces relations supérieures et ne veulent relever que d'eux-mêmes, peuvent avoir de brillantes et d'aimables qualités ; ils ne représentent pas l'humanité dans ce qu'elle a de plus intime et de plus élevé, ils ne méritent pas toute notre admiration.



III

LES GÉORGIQUES DE VIRGILE

SOMMAIRE : Amitié d'Horace et de Virgile. — I. *Formation poétique de Virgile*. — Son enfance. — Ses goûts champêtres. — Son attitude au milieu des poètes de son temps. — Ses études. — Son amour de la poésie et de la gloire. — Son patriotisme. — Influence de Mécène. — II. *Modèles dont on retrouve la trace dans les Géorgiques*. — Les *Travaux et les Jours* d'Hésiode. — L'*Economique* de Xénophon. — Les *Phénomènes* d'Aratus. — Le *De re rustica* de Caton. — Le *De re rustica* de Varron. — III. *Perfection des Géorgiques*. — L'art de Virgile. — Son originalité. — Sa sensibilité.

MESSIEURS,

Ce n'est pas sans raison que j'ai choisi les *Géorgiques* de Virgile, pour en faire l'objet de ce cours. Virgile et Horace, unis pendant leur vie, sont inséparables après leur mort. Le souvenir de l'un évoque le souvenir de l'autre chez tout ami des lettres latines, et il m'a sem-

blé que je devais les associer dans mes études. Après vous avoir entretenu d'Horace et de ses *Epîtres*, après vous l'avoir montré sous son meilleur jour, il m'a semblé que je ne serais pas équitable et que je ne répondrais pas à votre attente, si je ne vous parlais pas de Virgile, si je ne vous proposais pas d'étudier avec moi son œuvre la plus achevée, les *Géorgiques*. Virgile, qui n'aimait pas à être regardé en face et se réfugiait dans les maisons de Rome pour éviter les regards indiscrets de la foule, ne réclamerait pas; mais les amis de Virgile, Horace tout le premier, auraient le droit de se plaindre si je n'attirais pas votre attention sur le modeste et rougissant poète de Mantoue, si je ne le replaçais pas dans votre souvenir à côté de son ami, le poète de Venouse.

On a dit que l'amitié vivait de contrastes autant que d'harmonies : la liaison de Virgile et d'Horace en est une preuve. Il est vrai qu'ils avaient en commun le don de la poésie, la faveur de Mécène et d'Auguste et l'amour des lettres ; mais, à côté de ces points de contact, combien de traits disparates et opposés

dans la physionomie morale et intellectuelle de nos deux poètes ! L'un est grave, religieux, mélancolique, plein de respect et d'attendrissement pour les vertus et les traditions des ancêtres ; l'autre, léger, sceptique et railleur, n'eut pendant longtemps que des égards officiels et de commande pour la religion et les mœurs de la vieille Rome. Celui-ci, quoi qu'il en dise, ne peut vivre loin de Rome : le dégoût de la ville lui inspire parfois le désir de la campagne ; mais à peine y est-il installé, que la nostalgie de cette vie tumultueuse et agitée le reprend ; sa promenade habituelle au Forum, au milieu des marchands de légumes et des diseurs de bonne aventure, lui fait défaut ; il lui tarde de revoir la Voie sacrée, au risque d'y retrouver des importuns, et d'y reprendre ses habitudes de flânerie insouciante et d'observation pittoresque. Plus tard, lorsqu'il aura fait l'expérience des joies et des tristesses de la vie, lorsque la mort aura fait de nombreux vides autour de lui, il reviendra à des pensées plus sérieuses et demandera à la solitude le silence et l'apaisement dont son âme aura besoin. En atten-

dant, il mène joyeuse vie et ne se refuse aucune des satisfactions que procure le luxe d'une grande ville, et si, comme nous l'avons remarqué l'année dernière, il garde une certaine mesure dans ses écarts, un certain décorum au milieu des turpitudes de son temps, il n'en mérite pas moins le nom d'épicurien, qu'il se donne en plaisantant avec son ami Tibulle. Il appartient à la classe des heureux du monde, des élégants et des viveurs, et se soucie assez peu des souffrances de la foule et de son ignorance. Il a horreur du profane vulgaire, du monstre à cent têtes, comme il l'appelle quelque part; il ne s'adresse qu'à un petit nombre de délicats : c'est le poète de l'élégance et de l'esprit.

Virgile, au contraire, est le poète de la nature et du sentiment. Il a longtemps vécu à la campagne, et lui a voué un amour qui ne fera que grandir avec l'âge. Il préfère la fraîcheur de l'ombrage et les sources d'eau vive, la douceur et la sécurité d'un loisir obscur à l'éclat et au tumulte des villes, aux agitations du Forum et aux applaudissements de la foule. Lorsque la reconnaissance le rap-

prochera de ses bienfaiteurs, il sera d'abord ébloui à la vue des splendeurs de la capitale, « qui élève autant la tête au-dessus des autres villes que les cyprès au-dessus des viornes flexibles ». Mais cette illusion ne sera pas de longue durée : retenu plus longtemps qu'il ne l'aurait voulu par les protecteurs de son génie naissant, il aura hâte de reprendre son rêve interrompu, et de se replonger dans l'amour et la contemplation de la nature. Ame tendre et ingénue, il aura des sympathies pour toutes les douleurs et de la commisération pour toutes les ignorances. Il ne se renferme pas, comme son ami, dans le cercle étroit d'une coterie égoïste et dédaigneuse, et ne consacre pas ses veilles à l'amusement d'une société élégante et lettrée ; il aime les faibles et plaint les misérables ; il a pitié de l'ignorance et de l'abandon du laboureur, et invite Auguste à le secourir : *Ignarosque viæ mecum miseratus agrestes* (1). Rendre à l'agriculture quelque chose de son ancienne gloire, ramener autant que possible les Ro-

(1) Georg., I, 41.

mains à la pratique des vertus antiques et raviver ainsi la flamme du patriotisme, tel est le but qu'il se propose en composant les *Géorgiques*.

D'où lui est venu ce dessein ? L'a-t-il formé de lui-même, ou, comme il semble le faire entendre, faut-il attribuer à Mécène la première idée de ce poème ? Quels ont été les précurseurs de Virgile en ce genre de composition, dans quelle mesure les a-t-il imités, et quelle est la part d'originalité qui lui revient dans l'imitation de ses modèles ? Autant de questions qui demandent à être étudiées, sinon résolues, avant que nous abordions l'étude des *Géorgiques*.

I

Les poètes n'ont pas toujours une vue nette des sentiments qui les animent ni des raisons qui les font agir ; mais, en y regardant de près, on découvre le plus souvent dans leurs ouvrages le germe qui leur a donné naissance. Il est bien rare, quelque habileté

qu'il mette à dissimuler son art, que le poète ne se trahisse pas lui-même et ne mette pas le lecteur sur la trace des principes qui ont guidé et soutenu son génie. Les œuvres les plus impersonnelles n'échappent pas à cette loi, surtout s'il s'agit d'un travail considérable, qui demande des efforts soutenus et persévérants. Or, une œuvre d'art et de science comme les *Géorgiques* ne s'est pas produite d'elle-même; c'est le fruit de longues et patientes études, d'un travail réfléchi et souvent recommencé. Aussi Virgile interrompt-il parfois son œuvre, pour s'encourager lui-même autant que pour plaire à son bienfaiteur, pour rappeler l'importance de son entreprise autant que pour en rapporter l'honneur au ministre bienveillant qui lui prêtait son appui. Mais avant de recourir à ces témoignages formels dans lesquels s'affirme la volonté du poète, nous devons remonter plus haut et prendre les *Géorgiques* à leur vraie source, dans l'âme de Virgile, dans ses premières habitudes de cœur et d'esprit.

Né sur les bords du Mincio, Virgile passa

ses premières années dans les riantes campagnes qu'il arrose, dans le petit domaine de son père, à Andes (aujourd'hui Pietola), qui s'étendait, comme il nous l'apprend lui-même dans sa neuvième églogue, « depuis l'endroit où les collines commencent à s'incliner en douce pente, jusqu'à la rivière et jusqu'au vieux hêtre dont le faîte est rompu (1) ». Il s'attacha de bonne heure au spectacle qu'il avait sous les yeux. L'ombre des grands arbres, les claires fontaines, les coteaux buissonneux firent sur sa jeune âme une impression qui ne s'effacera plus. Le souvenir du paysage qui avait charmé son jeune âge le poursuit à Crémone, à Milan, à Naples, au milieu des études les plus arides de grammaire, de philosophie, de mathématiques et de science naturelle. Lorsque plus tard, en possession de lui-même, il donnera libre carrière à son inspiration, c'est à des scènes champêtres qu'il consacrera les premiers essais de sa muse et ses premiers tableaux, dans le *Moretum* et dans le *Mouche-*

(1) Eclog., ix, 7.

ron. N'osant pas créer de toutes pièces le poème pastoral qu'il veut cependant faire connaître aux Romains, il se met à l'école de Théocrite. Il n'a pas encore trouvé sa voie; les *Bucoliques* sont une tentative sous la tutelle d'un maître, en attendant qu'il puisse se fier à ses propres ailes; mais on y trouve déjà quelque chose de cette émotion pénétrante, de cette douceur, de cette harmonie enchanteresse qui n'appartient qu'à Virgile. Pour n'en citer qu'un exemple, rappelez-vous l'églogue qui est en tête de son recueil, la plus personnelle, sinon la plus belle de toutes les *Bucoliques*. Pour peu qu'on se prête à l'illusion, on se trouve transporté avec le poète auprès des sources sacrées et de la haie de saule en fleurs qui bordait son domaine, on entend le murmure des abeilles, le roucoulement de la colombe et la chanson du vigneron au pied de la colline, on voit au loin la fumée qui s'élève au-dessus des toits et l'ombre qui tombe en grandissant du haut des montagnes. C'est, d'une part, le poète animant tout ce qu'il touche, mettant la nature en harmonie avec les sentiments de

l'âme humaine : « les arbres, les fontaines réclamaient leur maître et attendaient sa venue (1) » ; de l'autre, c'est l'homme sympathisant avec tout ce qui l'entoure, se mettant à l'unisson des joies et des douleurs de la nature entière ; une plainte s'échappe de son cœur à la vue de deux chevreaux abandonnés sur la pierre nue, *ah! silice in nuda connixa reliquit* (2) ; il s'indigne à la pensée que son petit domaine, ses moissons, ses terres cultivées avec tant d'amour deviendront la proie d'un soldat impie :

> Impius hæc tam culta novalia miles habebit,
> Barbarus has segetes (3) !

Virgile nous apparaît ici dans son vrai cadre, au milieu des champs qu'il a parcourus dans son enfance, auprès du village et du toit de chaume qui abrita son berceau. Son rêve est de vivre inconnu dans une vallée ombreuse, auprès d'une onde pure. *Flumina amem sylvasque inglorius* (4)! Lorsque ses

(1) Eclog., I, 39.
(2) Ibid., 15.
(3) Ibid., 71.
(4) Georg., II, 485.

bienfaiteurs voudront le retenir à Rome, il portera envie aux habitants de la campagne, et dira par la bouche de Gallus : « Puissé-je être l'un de vous, ou gardien de vos troupeaux ou vendangeur de vos raisins mûrs (1) ! »

Ce sentiment ne se manifeste nulle part avec plus d'énergie que dans le célèbre passage du IIe livre des *Géorgiques*, où le poète décrit avec tant de complaisance le bonheur de la vie champêtre. Il parle avec dédain des biens et des honneurs qui ont coutume de passionner les hommes, des faisceaux du peuple et de la pourpre des rois, de l'or et des pierres précieuses, des applaudissements de la foule au théâtre ou sur le Forum. Il ne regrette qu'une chose, c'est de ne pouvoir pénétrer les secrets de la nature et, comme Lucrèce, s'élever par la science au-dessus des préjugés et des terreurs superstitieuses (2).

Son bonheur était de se confondre et de s'identifier en quelque sorte avec la nature. On comprend qu'avec de pareilles dispositions il eût peu de goût et d'aptitude pour les

(1) Eclog., x, 35.
(2) Georg., ii, 489.

élégances de la vie sociale, et qu'il se trouvât un peu dépaysé au milieu du luxe et des splendeurs de la grande ville. C'était un paysan, dit Macrobe, élevé parmi les broussailles et les forêts. A ces dehors rustiques ajoutez un certain air de gaucherie qui ne le quitta jamais, et vous aurez cet excellent homme qui, au dire d'Horace, cachait un vaste génie sous un extérieur inculte. Or, vous savez qu'il n'était pas prudent de s'aventurer avec une mise négligée en présence de Mécène. Horace savait à quoi s'en tenir ; bien qu'il eût rédigé un code de bienséance et enseigné l'art de vivre avec les grands, il lui est arrivé plus d'une fois de manquer à l'étiquette et de provoquer les moqueries de son protecteur pour un ongle mal taillé ou le désordre de son accoutrement. Le costume de Virgile, sa chevelure inculte, sa toge tombante, son soulier trop large et mal attaché ne pouvaient passer inaperçus : si le respect qu'on avait pour son génie réprimait les plaisanteries déplacées, il n'en souffrait pas moins de se voir l'objet d'une attention désobligeante. Habitué à vivre avec lui-même, à poursuivre en secret son rêve

solitaire, il était donc embarrassé lorsque, dans une réunion de lettrés, il lui fallait subir les éloges de ses admirateurs et les critiques insolentes de ses envieux. Il ne répondait pas ; mais, pour être concentré, son dépit n'en était que plus vif. Il lui tardait d'échapper à ces débats littéraires qui s'agitaient autour de son nom, de revoir les bords du Mincio ou les larges horizons de Naples, de rentrer dans sa solitude et de se venger à loisir en composant des chefs-d'œuvre qui forceraient l'admiration de ses détracteurs.

La campagne lui est ainsi doublement chère. Il aime la retraite pour elle-même et pour les avantages qu'il en retire, pour les dédommagements qu'elle lui procure. C'est là qu'il se livre à ses chères études, loin de la foule et loin du bruit. C'est là qu'il recueille avec un religieux respect les impressions de la nature et qu'il savoure le nectar et l'ambroisie de l'émotion poétique. Il avait besoin de silence et de recueillement pour écouter la voix secrète qui murmurait au fond de son âme, pour transformer ces mystérieux accords en langage intelligible, et donner une expression

sensible aux accents de l'harmonie intérieure. Vivre avec lui-même, jouir de sa pensée et de son émotion, les fixer par la méditation, les revêtir des formes de la poésie ; élaborer ses conceptions, les tirer du fonds obscur où elles prennent naissance, les animer, les embellir, leur donner « un corps, une âme, un esprit, un visage », telle était son ambition et le but de ses constants efforts. Volontairement confiné dans le sanctuaire des Muses, les bruits du dehors ne l'atteignaient pas. Il était, par son génie et par l'éclat de sa renommée, à la tête du chœur des jeunes poètes dont Horace était le champion, mais il ne prenait pas part aux luttes que se livraient les écoles rivales, et si parfois il se sentait ému par les injures et les calomnies de ses adversaires, il demandait à la poésie la guérison de ses blessures et trouvait dans l'étude l'oubli de tous ses maux. S'il ne lui était pas donné d'habiter les sereines hauteurs du temple de la sagesse, il se tenait à l'abri dans une grotte retirée, en compagnie des nymphes et des autres divinités champêtres.

Voilà ce qu'il nous dit dans son poétique langage. Cependant, Messieurs, on se ferait

une fausse idée du génie de Virgile, si on se le représentait comme un rêveur abîmé dans la contemplation de la nature, comme un monomane absorbé dans l'égoïsme de ses sensations. Virgile alliait dans une harmonie parfaite deux qualités qui se font rarement équilibre : une grande facilité d'assimilation et la faculté de se replier sur lui-même, l'étude approfondie de ses devanciers jointe au travail personnel et réfléchi. Il était aussi curieux de science et d'érudition qu'épris de beauté idéale et de perfection littéraire. Il avait de bonne heure étudié toutes les sciences et ouvert son âme à toutes les émotions ; mais, en fidèle ami de la campagne, ce qui l'avait surtout attiré, c'étaient les poèmes sur la nature ; les *Idylles* de Théocrite, d'abord, puis les *Travaux et les Jours* d'Hésiode, l'*Economique* de Xénophon, les *Phénomènes* d'Aratus, pour ne parler que des Grecs.

Chacun de ses poèmes est une œuvre composite, où la science et l'art ont, pour le moins, autant de part que l'inspiration : il n'y a pas une page de ses ouvrages qui ne porte la double empreinte de sa profonde culture littéraire et

de sa prodigieuse érudition. Ce n'est pas seulement parce que les Romains se faisaient une loi de tout emprunter aux Grecs, que Virgile s'est mis à leur école. Comme toutes les natures moins fortes que délicates, il avait peu de confiance en lui-même ; il éprouvait le besoin de s'appuyer sur autrui. D'ailleurs, il s'était fait de l'art et de la poésie une idée tellement élevée, qu'il ne négligeait aucun moyen de donner à ses vers la perfection qu'il avait entrevue ; comme l'abeille à laquelle Horace se compare, il faisait son miel des fleurs les plus exquises.

Bien loin de refroidir son zèle, son commerce habituel avec les anciens était un nouveau stimulant pour son activité; il désirait entrer en lutte avec le génie grec et doter sa patrie de quelque nouveau poème. On l'a souvent remarqué, il est rare que les Romains écrivent pour le simple plaisir d'écrire, pour la seule beauté de l'art; il faut à leurs efforts un but pratique et déterminé. Poètes et prosateurs obéissent à cette loi; ils ont tous un but commun : ils cherchent avant tout à établir l'utilité de leurs écrits, à montrer qu'ils

font faire un nouveau progrès à la civilisation, qu'ils traitent un sujet qui n'a été touché par aucun de leurs prédécesseurs, et qu'ils ont droit à une reconnaissance toute particulière, à une couronne d'un nouveau feuillage. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur l'histoire de la poésie latine. Livius Andronicus, le premier en date, se propose seulement d'initier les Romains aux arts de la Grèce et traduit l'*Odyssée;* Ennius et Névius, sans perdre de vue les modèles grecs, essayeront d'adapter le mètre héroïque aux exploits de la race romaine, le premier dans les *Annales,* le second dans le *Poème de la guerre punique.* Ils essayeront, en même temps, de transporter les héros grecs sur le théâtre de Rome, en attendant que Pacuvius et Accius apportent à la tragédie romaine, l'un le prestige de son art et de sa science, l'autre l'éclat de sa véhémente et profonde éloquence. Pendant ce temps, Plaute et Térence demandent au répertoire de Ménandre et des autres poètes de la comédie nouvelle le secret de divertir leurs concitoyens sans leur porter ombrage. De temps en temps,

quelques essais de tragédie nationale ou de comédie à toge; mais ces pièces sont peu nombreuses, et l'on peut dire que le théâtre romain n'a jamais été émancipé. La littérature dramatique n'avait pas encore porté tous ses fruits, que déjà de nouveaux genres se disputaient sa succession.

La comédie, trop à l'étroit sur la scène, se réfugie dans la satire. Lucilius inaugure cette nouvelle forme, non sans emprunter encore quelque chose aux Grecs; mais on peut dire de lui qu'il est créateur, et que la satire est vraiment romaine. Avec Catulle, la poésie devient plus personnelle : il chante ses joies et ses tristesses, et demeure pour nous le premier représentant de l'ode et de l'élégie à Rome. Lucrèce, à son tour, veut se frayer une voie nouvelle, et reprend la tradition des poèmes philosophiques : il fera connaître aux Romains les doctrines d'Epicure avec un enthousiasme qui rappelle celui d'Empédocle. Quand Virgile parut, non seulement tout avait été dit, comme il s'en plaint lui-même, mais chaque genre de poésie avait son représentant. Fundanius, nous dit Horace, égayait

ses concitoyens, et continuait, à lui seul, la tradition de Plaute et de Térence ; Pollion s'essayait dans la tragédie et faisait revivre les anciens héros ; Varius racontait leurs exploits et conduisait mieux que personne le fil de l'épopée. La carrière poétique était vraiment encombrée ; il ne restait plus qu'un petit coin de terre à explorer. Les muses amies des champs accordèrent à Virgile le don des grâces touchantes et de l'agrément : *Molle atque facetum Vergilio annuerunt gaudentes rure Camenæ* (1).

Mais Virgile n'était pas seulement touché de l'amour des Muses, *ingenti perculsus amore;* il ressentait un attrait non moins vif pour la glorieuse auréole qui lui semblait entourer le front des grands poètes. Il voulait, lui aussi, ceindre la couronne du vainqueur; mais il la voulait belle et resplendissante. Il ne dédaignait les hommages empressés de ses contemporains que pour s'assurer les suffrages de la postérité. S'il avait peu de goût pour ces manifestations extérieures et bruyantes où la

(1) Hor., Sat., I, x, 44.

vogue et l'entraînement ont plus de part que l'intelligence et l'estime du vrai mérite, c'est qu'il ambitionnait l'estime et l'approbation de toutes les nobles âmes qui se succéderont dans la suite des siècles. Il voulait essayer, lui aussi, de se frayer une voie, s'élever de terre, et voltiger vainqueur sur les lèvres des hommes : *Tollere humo victorque virum volitare per ora* (1). Or, sa gloire était intéressée à ce qu'il entrât résolument dans la seule voie qui lui fût offerte, dans ces bois inexplorés, *saltus intactos*, où personne n'avait pénétré avant lui. Plus tard, quand il aura fait ses preuves et enrichi la littérature romaine d'un poème sur l'agriculture, il élèvera un temple de marbre auprès du Mincio, « qui voile ses rives d'une molle ceinture de roseaux »; il chantera les gloires de César. Mais le moment n'est pas encore venu; son génie a besoin de se fortifier, il doit s'exercer sur un sujet plus modeste; mais grande en sera la gloire : *In tenui labor, at tenuis non gloria.* Il entrera bientôt en lutte avec Homère; en attendant, il

(1) GEORG., III, 9.

rivalise avec l'auteur des *Travaux* et des *Jours*, et fait entendre aux campagnes romaines des accents dignes du poète d'Ascra : *Ascræumque cano romana per oppida carmen* (1).

Il faut donc, après l'amour de la nature, ranger l'émulation et l'amour de la gloire parmi les motifs qui ont décidé Virgile à entreprendre les *Géorgiques*. Le sourire des Muses ne suffit pas au poète; il a besoin de jeter les yeux sur l'avenir et de lui demander un encouragement pour le présent. Il dédaigne les succès faciles qu'on obtient en flattant les passions du jour, et veut faire une œuvre qui dure éternellement. Le *Non omnis moriar* d'Horace, l'espoir d'une gloire immortelle, voilà ce qui soutient le poète dans ses veilles laborieuses, voilà ce qui le ramène à l'œuvre tant de fois recommencée. Aux écrivains vulgaires les applaudissements d'un jour et les ovations tumultueuses qui expirent avec les circonstances qui les ont fait naître; aux grands poètes épris de la perfection idéale, le jugement de l'incorruptible avenir!

(1) Georg., II, 175.

A le bien prendre, cette immortalité du nom consacré par de grandes œuvres n'est qu'un degré plus élevé de la popularité éphémère dont se contentent les écrivains de second ordre, qui disparaissent avec leurs écrits; cette gloire humaine, à qui regarde les choses du point de vue de l'éternité, paraît bien futile : c'est de l'or, si vous voulez; mais si cet or-là est plus brillant, il ne vaut pas mieux que le cuivre. Qu'est-ce, en effet, que ce vain bruit qu'on appelle la *renommée,* je ne dis pas pour ceux qui ne sont plus, mais pour ceux qui vivent entourés des hommages de tout un siècle ? A part un petit nombre dont l'estime a quelque valeur, que signifient les suffrages de cette foule qui ne juge que par ouï-dire, et dont les éloges sont peut-être sincères, mais le plus souvent dépourvus de sens ? Cependant, Messieurs, cette passion de la gloire, il ne faut pas trop en médire : c'est la plus noble que l'homme, laissé à lui-même, puisse se proposer. C'est elle qui a soutenu les héros et les sages de l'antiquité; sans elle, nous dit Cicéron, personne n'affronterait les dangers pour le bien public : c'est elle qui a

inspiré les poètes, c'est pour elle qu'ils ont cultivé leur âme et discipliné leur esprit, et l'on n'a pas encore trouvé le moyen de la remplacer pratiquement dans le domaine de l'art et dans l'administration des affaires humaines.

Je sais bien que le christianisme nous présente un idéal plus noble, qu'il nous engage à regarder comme de misérables hochets les insignes de la gloire humaine et à n'avoir d'estime que pour ce qui est divin et éternel. Mais, suivant la remarque d'un ingénieux penseur, il paraît que la société moderne « n'a pas encore digéré ce levain puissant d'où devait sortir une humanité nouvelle »; et, par une loi de cruelle ironie, il n'est pas rare de voir ceux qui ont le plus souvent à la bouche les mots d'humilité, d'abnégation, de désintéressement, mettre tout en œuvre pour obtenir un peu de cette gloire humaine qu'ils déclarent n'être que cendre et poussière.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas besoin de remonter si haut pour justifier Virgile. Son amour de la gloire avait une excuse; il était rehaussé par un sentiment plus large et plus

désintéressé, il se confondait avec l'amour de la patrie. L'amour de l'Italie, de la terre des ancêtres, fait partie de l'âme de Virgile; il se manifeste dans toutes ses œuvres, et nous pouvons affirmer sans crainte qu'il est entré pour une bonne part dans la résolution de composer les *Géorgiques*. Ce n'est pas une simple conjecture. Après avoir fait ce magnifique éloge de l'Italie qui est dans toutes les mémoires, le poète nous déclare que c'est pour chanter les travaux honorés par les ancêtres qu'il a ouvert les sources sacrées. Son entreprise est avant tout morale et patriotique. Il veut rendre à l'Italie son ancienne prospérité, faire refleurir la gloire de l'agriculture, et renouveler dans la pratique des antiques vertus cette vaillante race qui a produit les Décius, les Marius, les Camille et les Scipion. C'est en l'honneur de l'Italie, de cette terre de Saturne, non moins féconde en héros que fertile en moissons, qu'il se propose de faire la conquête de l'Hélicon, et de ramener dans sa patrie les Muses prisonnières. Pour le moment, douloureusement ému au souvenir des guerres civiles dont il a failli être victime, il

veut ramener ses concitoyens aux arts de la paix, à ces travaux champêtres qui ont été l'origine et le fondement de la fortune romaine. Il entrait ainsi dans les desseins d'Auguste, qui n'avait rien tant à cœur que de cicatriser les plaies encore saignantes, et de réparer par des réformes pacifiques les désastres accumulés par les luttes fratricides qui avaient précédé et suivi le meurtre de César. Il fut, de plus, encouragé et soutenu par le zèle de ce ministre intelligent qui fut à la fois le conseiller d'Auguste et le protecteur des lettres et des arts.

Virgile, reconnaissant, dédia son poème à Mécène : au commencement de chaque livre, il l'associe à son travail et lui en expose le plan; il le prend pour guide et lui demande son appui. Une fois même, effrayé sans doute par les difficultés de son entreprise, il déclare à son bienfaiteur que ses ordres sont difficiles à exécuter : *Tua, Mæcenas, haud mollia jussa* (1). On a souvent abusé de cet aveu pour rapporter à Mécène l'honneur d'avoir eu le

(1) GEORG., III, 41.

premier l'idée des *Géorgiques*. Je crois, avec un bon nombre de critiques, qu'il ne faut pas prendre ces mots à la lettre; en tout cas, rien ne nous autorise à les regarder comme l'injonction d'entreprendre un poème déterminé. *Haud mollia jussa* peut aussi bien s'entendre d'une invitation à continuer une œuvre déjà commencée, et même il est plus naturel d'y voir une de ces plaintes familières aux poètes et aux écrivains soucieux de leur renommée. A les entendre, jamais ils ne mettraient la main à la plume si on ne les y forçait; ils se plaisent à grossir les difficultés de leur entreprise, afin, sans doute, que leur mérite croisse en proportion des obstacles qu'ils auront surmontés. C'est une consolation qu'il ne faut pas leur refuser; mais on aurait tort de les croire sur parole. Pour en revenir au sujet qui nous occupe, que Mécène ait relevé Virgile dans un moment de défaillance, qu'il l'ait préservé du découragement par des conseils et de bonnes paroles que celui-ci regardait comme des ordres, la chose n'a rien que de vraisemblable; mais qu'il lui ait imposé comme une tâche de chanter la campagne, que les *Géor-*

giques soient une œuvre de commande, ni le génie du poète qui s'y attache comme à une œuvre de son choix, ni les raisons que nous avons fait valoir précédemment ne permettent de le supposer. Voici plutôt comment les choses ont dû se passer. Virgile aura communiqué son dessein à Mécène, qui n'aura pas manqué de l'approuver et de vanter l'opportunité d'un pareil ouvrage, pour l'encourager, mais sans se faire illusion sur l'efficacité d'une œuvre littéraire pour inspirer aux vétérans l'amour de la campagne. Tout ce que l'on peut accorder, c'est que Virgile, qui de lui-même était peu entreprenant, aurait, à l'instigation de Mécène, hâté l'exécution d'un poème qui le tentait depuis longtemps, mais il est plus probable qu'il a commencé de lui-même une œuvre pour laquelle il se sentait mûr.

Les Muses en effet, nous l'avons vu, l'avaient réservé pour chanter la campagne. Sa première éducation, ses goûts, ses préférences, ses études l'avaient préparé à ce rôle : ses premiers essais faisaient pressentir quelque chose de supérieur aux pastorales imitées des

Grecs. Les *Bucoliques* étaient un acheminement vers les *Géorgiques*. Il ne suffisait pas au pasteur de Mantoue d'avoir essayé des airs champêtres sur un léger chalumeau; il devait compléter son œuvre en donnant à ses chants une forme plus rigoureuse et plus didactique, plus franchement romaine et nationale que ne pouvait l'être une imitation des idylles de Théocrite.

II

On n'a pas seulement contesté à Virgile l'initiative de son poème, on a souvent exagéré les services qu'il a reçus de ses devanciers. Certes, il leur doit beaucoup, il le reconnaît lui-même (1), mais on se ferait une fausse idée des *Géorgiques*, si l'on refusait toute originalité à leur auteur, sous prétexte qu'il a puisé à toutes les sources connues et répété les préceptes des anciens. Pour dissiper tout malentendu à cet égard et mettre le génie

(1) Possum multa tibi veterum præcepta referre. (*Georg.*, I, 174.)

de Virgile en pleine lumière, nous allons compléter cette étude, en le rapprochant des modèles qu'il a imités, et de la recherche des motifs qui l'ont amené à célébrer la vie rustique passer à l'examen des matériaux qu'il a mis en œuvre. Nous verrons qu'à la gloire de l'entreprise il a su joindre le mérite de l'exécution.

Virgile appartient à une époque relativement récente : nous pouvons faire le tour de son esprit, le mesurer, suivant l'expression de Sainte-Beuve, c'est-à-dire faire la part de son talent individuel et des sources où il a puisé. Disséquer un ouvrage, l'analyser dans ses éléments, démêler ce qui est confondu dans l'unité de la composition, dégager ce qui est emprunté de ce qui est original, restituer à chacun son bien, telle est aujourd'hui en grande partie la tâche du professeur de littérature. Quand un auteur ne se prête pas à ce travail de décomposition, quand il est impossible de lui trouver des ancêtres et de reconstituer sa physionomie, on est tenté de nier son existence. Voyez plutôt ce qui est arrivé à Homère. Comme Prométhée, qui avait dé-

robé le feu du ciel, il avait excité la jalousie des dieux ; il s'était tellement élevé au-dessus de l'humanité par son génie, qu'en punition de sa grandeur la Némésis antique l'avait rendu aveugle. Ce n'était pas assez : faute de documents assez précis pour établir son identité, des critiques impitoyables n'ont pas craint de le reléguer dans le domaine de la Fable, en compagnie des dieux et des héros qu'il a si merveilleusement célébrés. C'est aller trop loin : il est permis d'attribuer à divers aèdes une partie des chants qui sont entrés dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*, mais il n'y a pas d'effet sans cause, et il faudra toujours recourir à l'intervention d'un Homère au puissant génie pour expliquer l'ordre et l'unité qui règnent dans ces deux poèmes (1).

Mais s'il est impossible, à cause de l'éloignement, de voir clair autour d'Homère, il n'en est pas de même pour Virgile. Quand on

(1) On ne veut pas dire que l'*Iliade* et l'*Odyssée* soient l'œuvre d'un même poète ; mais chacun de ces poèmes porte la marque d'une intelligence organisatrice. Qu'on réduise, tant qu'on voudra, la part de cet auteur principal : elle sera toujours considérable.

étudie de près ses ouvrages, au lieu d'être empêché par le manque de documents, on est plutôt effrayé du travail auquel doivent se résigner les interprètes qui veulent l'apprécier à sa juste valeur, et contrôler l'exactitude de sa science et la délicatesse de son art. C'était à la fois un amateur et un érudit qui ne laissait rien échapper de ce qui pouvait contribuer à son instruction et à sa culture littéraire. Des commentateurs ont eu la patience de relever dans le texte de notre poète les pensées et les expressions qui leur paraissent imitées de quelque poète grec ou latin ; il n'y a guère de vers qui ne soient accompagnés dans leurs éditions de pièces justificatives. Parmi ces prétendus emprunts il en est un bon nombre, il est vrai, auxquels Virgile n'a jamais songé, mais on est bien obligé de convenir que souvent la ressemblance est telle qu'il est impossible de ne pas reconnaître une imitation. Eichhoff a essayé, il a une cinquantaine d'années, de recueillir tous les passages des poètes grecs imités par Virgile ; mais, sans parler des ouvrages qui existaient au siècle d'Auguste et qui ne nous sont pas par-

venus, il est beaucoup d'autres passages que l'on pourrait également rapprocher du texte de Virgile. C'est un sujet d'étude inépuisable : je veux seulement vous présenter aujourd'hui les auteurs dont le nom reviendra le plus souvent, quand nous entrerons dans l'analyse des *Géorgiques*.

Et tout d'abord, un mot de celui qui les domine tous, et qui a servi de modèle à tous ceux qui l'ont suivi. Virgile avait étudié Homère avec un soin tout particulier ; déjà dans les *Bucoliques* on reconnaît parfois son influence ; elle est manifeste dans les *Géorgiques* en plusieurs endroits et notamment dans l'épisode qui termine le IVe livre. Virgile s'est évidemment inspiré d'Homère lorsqu'il a décrit l'entrevue d'Aristée et de sa mère Cyrène, entrevue qui offre une analogie frappante avec celle d'Achille et de sa mère Téthys au 1er chant de l'*Iliade*, de même que l'apparition de Protée et les conseils qu'il donne à Aristée sont le pendant de la scène qui se passe entre Protée et Ménélas au IVe chant de l'*Odyssée*.

Après Homère, Hésiode est le plus ancien

poète que Virgile ait consulté. Il se l'est même proposé comme modèle dans les *Géorgiques*, il a voulu chanter la campagne sur le mode du poète d'Ascra. Mais il ne faut pas s'y méprendre, les *Géorgiques* ne sont pas plus imitées d'Hésiode que la plupart des poésies dites *anacréontiques* ne sont des pièces d'Anacréon. Le mètre est le même, mais le contenu est tout différent. Les *Travaux* et les *Jours* sont avant tout une exhortation morale dans laquelle Hésiode essaye de ramener son frère Persès à l'amour du travail et de la vertu. Ce poème est digne d'éloges, mais plus remarquable par la beauté de certains épisodes et l'élévation de la pensée que par le mérite de l'ensemble. Ce qui l'a surtout rendu célèbre, c'est la description des cinq âges de l'humanité et la fable de Pandore qu'Hésiode a racontée au début de son poème pour justifier les conseils qu'il donne à son frère, pour lui faire comprendre son devoir d'homme et la nécessité de la lutte pour l'existence. De là une série de graves préceptes destinés à maintenir l'homme dans l'état de soumission et de dépendance à l'égard de la divinité. « Les

dieux récompensent les hommes de bien et punissent les cités coupables. Il y a sur la terre trente mille immortels, ministres de Jupiter, qui, cachés dans l'air qui leur sert de vêtement, observent les actions justes et injustes. Là se trouve la Justice, fille de Jupiter; lorsqu'elle a été méprisée, elle se rend auprès de son père et lui expose les mauvais desseins des hommes, afin que le peuple expie la folie des rois. Redressez vos pensées, ô rois mangeurs de présents (δωροφάγοι) et ne prononcez plus de jugements pervers. Le mal que le méchant médite pour autrui retombe sur lui-même, et le mauvais conseil est funeste à celui qui le donne. Jupiter voit tout, et rien de ce qui se passe dans la cité ne lui échappe... O Persès! mets bien cela dans ton esprit, observe la justice et renonce à la violence. Les animaux se dévorent entre eux, mais Jupiter a donné la justice aux hommes. Rien n'est plus facile que la méchanceté... mais les immortels ont placé la sueur devant la vertu. La route qui y conduit est longue et ardue; âpre d'abord, mais quand on arrive au sommet, elle devient facile, quoique toujours pénible.

Celui qui travaille est aimé des hommes et des immortels; ce n'est pas le travail, mais la paresse qui est un déshonneur. »

De ces hauteurs peu fréquentées par Virgile, il faut bien le reconnaître, Hésiode descend à des conseils pratiques sur la nécessité du travail et sur les moyens de gouverner sa famille et de la tenir à l'abri du besoin. La dernière partie du poème, plus technique et minutieuse, renferme des détails sur les occupations agricoles, des indications sur les saisons qui conviennent aux travaux de la terre et à la navigation, le tout entremêlé d'observations morales qui ne manquent pas d'intérêt. « Il y a aussi un temps pour se marier. Vers l'âge de trente ans, épouse une jeune fille du voisinage, avec circonspection, si tu ne veux pas devenir la fable des voisins, etc. » Le poème se termine brusquement par une longue énumération des jours favorables et des jours néfastes, des pronostics de bon ou de mauvais augure, où la crédulité tient plus de place que les sages prévisions de l'expérience. Des narrations épiques du commencement nous sommes arrivés aux rapsodies fatidiques d'un

almanach en vers. Tel est ce poème que des critiques, qui ne l'ont pas lu, veulent à tout prix assimiler aux *Géorgiques ;* tandis qu'en réalité, bien que Virgile se dise le disciple du poète d'Ascra, Hésiode est de tous ses modèles l'un de ceux auxquels il fera le moins d'emprunts. Il devra davantage à Xénophon.

L'*Economique* est une œuvre plus régulière et plus complète. On y trouve la sagesse de Socrate unie à la douceur de l'*abeille attique*. Hésiode est un peu sombre, en lutte avec les difficultés de la vie ; il a une haute idée du devoir et en inspire le respect, mais il ne rend pas la vertu aimable. Avec Xénophon la scène change : le génie grec s'est assoupli, et le travail n'a plus la même aspérité. Ce n'est plus la crainte ni le besoin qui dominent l'homme et le forcent à agir, c'est la beauté de l'ordre et le sentiment du bien qui l'invitent à développer ses facultés dans un harmonieux équilibre et à les perfectionner par l'exercice. L'*Economique*, comme l'indique son nom, est l'art d'administrer sa maison, de la gouverner dans l'ordre et l'harmonie. Cet ouvrage, sous forme de dialogue, comprend deux entretiens.

Dans le premier, Socrate explique à son ami Critobule ce qu'il faut entendre par économie. Tout ce qu'on peut avoir, y compris même ses ennemis, suivant la fine remarque de Socrate, compose un ensemble de valeurs dont un bon économe doit tirer parti. Il lui fait comprendre que la campagne est le séjour le plus favorable à la vie de famille, et l'agriculture l'art le plus utile et l'occupation la plus salutaire. « La terre, dit-il, enseigne la justice à ceux qui sont en état de l'apprendre, car plus on s'applique à la cultiver, plus on en reçoit de bienfaits... On a dit une grande vérité, que l'agriculture est la mère et la nourrice des autres arts; mais partout où la terre demeure en friche, tous les autres arts s'éteignent, et sur terre et sur mer. » Puis, comme les biens de la terre sont soumis à des accidents que l'homme ne peut empêcher, Socrate recommande à son ami de se rendre les dieux favorables, car leur pouvoir est aussi absolu sur les travaux des champs que sur ceux de la guerre. Socrate a répondu aux questions de Critobule, tant que celui-ci s'est tenu dans les généralités; maintenant qu'il faut en venir aux

applications et passer en revue les détails de la vie agricole, il avoue son incompétence, mais Critobule n'y perdra rien. Socrate se rappelle un entretien qu'il a eu sur ce sujet avec Ischomaque, et il va raconter ce qu'il tient de la bouche de cet honnête homme. Ici commence le second entretien, de beaucoup le plus intéressant. Ischomaque expose à Socrate comment il a formé et instruit sa jeune femme, après l'avoir reçue tout ignorante de la main de ses parents. « Avant tout nous avons offert un sacrifice et prié les dieux de nous accorder, à moi la grâce de bien l'instruire, à elle de bien retenir ce qui pouvait contribuer à notre bonheur. » Puis il rapporte les paroles graves et touchantes qu'ils échangèrent quand sa femme fut accoutumée à le voir et qu'elle eut pris sur elle de converser librement avec lui. Ce colloque entre les jeunes époux est délicieux, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir le résumer en ce moment. Laissez-moi seulement vous en rappeler un des passages les plus souvent cités.

Ischomaque vient de comparer les fonctions

de la mère de famille à celles de la mère abeille, qui préside aux travaux de l'intérieur.

« Parmi ces fonctions, il en est une qui peut-être t'agréera moins : c'est que si quelqu'un de tes esclaves tombe malade, tu dois, par suite des soins dus à tous, veiller à sa guérison. — Au contraire, dit ma femme, rien ne m'agréera davantage, puisque, rétablis par mes soins, ils m'en sauront gré et me montreront plus de dévouement encore que par le passé. — Cette réponse m'enchanta, reprit Ischomaque, et je lui dis : N'est-ce point, femme, parce que la mère abeille fait preuve du même intérêt à l'égard des essaims que les abeilles témoignent pour elle une affection si tendre, que, lorsqu'elle abandonne la ruche, aucune ne croit pouvoir y rester, toutes la suivent? » Nous sommes loin, comme vous le voyez, des rudesses d'Hésiode, qui compare la femme au frelon qui dévore tout sans rien produire. Le régime intérieur de la maison, les fonctions du chef de famille et de la maîtresse de maison, les relations de l'un et de l'autre avec leurs esclaves, occupent la plus grande place dans ce dialogue : les travaux du

dehors ne viennent qu'en dernier lieu, et Xénophon n'attache pas une grande importance à ces dernières leçons. A ses yeux l'expérience est le meilleur maître en fait d'agriculture. Il donne cependant, en terminant, quelques conseils relatifs au labourage, à la moisson, à la plantation de la vigne, de l'olivier et du figuier, conseils que nous retrouvons dans le IIe livre des *Géorgiques*.

Si Virgile n'avait pas eu l'amour de la campagne, Xénophon aurait pu le lui inspirer. Il lui a du moins fourni des préceptes qu'il n'aurait pas manqué de trouver ailleurs, mais il y a, comme vous pouvez en juger, une grande différence entre le dialogue de l'un et le poème de l'autre. Ce qui est accessoire dans l'*Economique* devient le principal dans les *Géorgiques*. Virgile ne parle que par accident des joies de la vie domestique et de la sécurité du laboureur ; il se propose avant tout de lui apprendre les règles de son art et de lui en inspirer l'amour. Il n'a pas l'intention de faire un cours de morale à l'usage des habitants de la campagne, mais de passer en revue les différentes occupations du laboureur et

de décrire les scènes de la vie champêtre. Fidèle aux leçons de son maître, le disciple de Socrate s'intéresse surtout aux choses de l'âme, au foyer domestique, aux devoirs réciproques des différents membres de la famille. Virgile est poète avant tout, il a été touché de la baguette magique et porte au cœur la blessure de Maïa l'enchanteresse ; il voudrait pénétrer les secrets de la nature et en reproduire les beautés en traits de feu ; aussi son imitation se porte-t-elle de préférence vers les poètes qui ont décrit et interprété la nature.

Il se sentait attiré vers les Alexandrins, et particulièrement vers l'auteur des *Phénomènes et des Pronostics*. Aratus, érudit plus curieux que savant véritable, avait décrit en très beaux vers le mouvement des astres et les signaux éclatants que Jupiter a répandus dans le ciel. Son poème eut un grand succès à Rome ; Cicéron le traduisit, Virgile lui emprunta plus d'un trait dans l'énumération des signes de la tempête. Saint Paul, qui comme lui était de Cilicie, a cité un de ses vers devant l'Aréopage : « Par lui nous avons la vie, le mouvement et l'être ; selon même ce qu'ont dit quelques-uns

de vos poètes, *nous sommes la race de Dieu.* » Ce vers, qui se trouve d'ailleurs dans l'hymne de Cléanthe à Jupiter, est tiré du début des *Phénomènes* d'Aratus, et comme cette invocation a attiré l'attention non seulement de saint Paul, mais de Cicéron, de Virgile et de Quintilien, je vous demande la permission d'en transcrire les quatre ou cinq premiers vers : « Commençons par Jupiter, que nous ne devons jamais, humains, oublier dans nos discours. Tout est plein de Jupiter, et les villes et les peuples rassemblés, et la mer avec ses ports. Nous avons tous, en tous lieux, besoin de Dieu, car nous sommes ses enfants... Aussi est-ce par lui que commencent, par lui que finissent nos adorations. »

Quant au profit que Virgile a tiré des *Phénomènes* d'Aratus, nous aurons bientôt l'occasion de voir qu'il leur a dérobé plus d'une perle ; mais nous pouvons, dès aujourd'hui, reconnaître avec M. Patin que Virgile s'est approprié, par la supériorité de l'imitation, les traits qu'il a empruntés à Aratus. « Jetés confusément par le poète grec, ils sont distribués avec art par le poète latin : ils forment dans

sa composition un tableau à part, qui a son ensemble, sa gradation, son effet général ; enfin, ils ne sont point le sujet, tout descriptif, mais seulement un épisode d'un poème vraiment didactique. »

Un autre poète de l'école d'Alexandrie, Nicandre de Colophon, avait composé des *Géorgiques*, dont Virgile a sans doute eu connaissance ; mais comme il ne nous reste de Nicandre que deux poèmes, l'un sur les bêtes venimeuses ou *Thériaques*, et l'autre sur les *Alexipharmaques* ou contrepoisons, nous ne le citerons que pour mémoire parmi les prédécesseurs de Virgile. — Nous n'insisterons pas davantage sur Aristote et Théophraste. Qu'il nous suffise de dire que Virgile a trouvé, dans l'*Histoire des animaux* d'Aristote, une étude approfondie sur les mœurs des abeilles, et dans les deux traités de Théophraste sur l'*Histoire* et la *Production des plantes*, une ample moisson de renseignements qui avaient leur place marquée dans le deuxième livre des *Géorgiques*. Citons aussi, en passant, le *Traité sur l'agriculture* du Carthaginois Magon, dont les vingt-huit

livres en langue punique furent traduits en latin par ordre du Sénat.

Tant qu'il ne s'agit que d'ouvrages en prose et purement didactiques, l'originalité de Virgile n'est pas en cause. Nous devons cependant, pour lui assigner sa vraie place dans l'histoire de la littérature latine, dire un mot des agronomes latins qui furent ses devanciers.

Le *De re rustica* de Caton l'Ancien contient des instructions pour l'exploitation agricole d'une propriété sise près de Casinum et de Vénafre. C'est un recueil de préceptes et de formules où tout est pratique et tend à l'utilité. Le grand point est de gagner de l'argent et de tirer parti de tout. Caton ordonne à son régisseur de vendre pêle-mêle les vieux bœufs, les veaux, les agneaux sevrés, la laine, les peaux, les vieux chariots, les vieilles ferrailles, les vieux esclaves, les esclaves maladifs ; vendre en un mot tont ce qui est inutile. Le père de famille doit être grand vendeur, petit acheteur : *Patrem familias vendacem, non emacem, esse oportet* (1). Caton possède des recettes

(1) Caton, *De re rust.*, 3.

pour tous les cas, et quelques superstitions qui ne coûtent rien et dont on peut faire les cérémonies soi-même. Bien qu'il soit très dévot, Caton défend à son intendant de faire des sacrifices, par économie. « Les sacrifices du maître, dit-il, comptent pour toute la maison. » Outre les formules superstitieuses qui ont la vertu de guérir les luxations, Caton connaît un remède qui a un double mérite à ses yeux : il n'est pas cher, et il guérit toutes les maladies.

« Le chou guérit la mélancolie, l'enflure de la rate, les palpitations du cœur, les maladies du foie, des poumons, les tiraillements des entrailles, en un mot, toutes les douleurs internes (1). » En voilà assez, j'espère, pour vous faire voir combien il serait ridicule de comparer un pareil livre aux *Géorgiques*. Si Virgile a pris quelque chose à Caton, c'est l'esprit rustique et l'estime de la campagne qui fournit les meilleurs soldats et le gain le plus honnête, le plus solide et le moins propre à exciter la jalousie.

(1) *Ibid.*, 157.

Les prescriptions de Caton semblent avoir été rédigées au jour le jour, suivant les résultats de son expérience journalière, et il ne faudrait pas leur demander ce qu'elles ne peuvent avoir, l'ordonnance et les agréments d'une œuvre littéraire. Bien que fait dans le même esprit, le *De re rustica* de Varron est tout autre. C'est une œuvre régulière et méthodique, qui pèche plutôt par l'abus des divisions. Ce prodigieux érudit avait les défauts de ses qualités : à force de rechercher l'exactitude et la symétrie, il tombe souvent dans la platitude et le pédantisme. A l'exemple de Xénophon dans son *Economique*, il a rédigé, sous forme de dialogue, les leçons qu'il destinait à l'exploitation de ses vastes domaines après sa mort. Il dédie son ouvrage à sa femme Fundania : « J'ai quatre-vingts ans, dit-il, et cet âge m'avertit qu'il est temps de plier bagage et de me tenir prêt à partir. » Et comme sa femme a besoin de conseils pour continuer son œuvre, il va passer en revue les principales branches de l'économie rurale, et pour suppléer à l'insuffisance de son traité, il lui indique une cinquantaine d'auteurs qu'elle

pourra consulter au besoin. Je vous fais grâce de cette longue énumération, et je vous indiquerai seulement les principales divisions de l'ouvrage. Il comprend trois livres ou trois dialogues, avec changement de scène et d'interlocuteurs à chaque livre.

Le premier entretien a lieu pendant la fête des semailles chez le gardien du temple de *Tellus*. Les principaux personnages sont Varron, Fundanius son beau-père, Agrasius et Licinius Stolon. Quand le sujet a été bien délimité, on se met à parler méthodiquement de l'emplacement et de la construction de la ferme, des instruments de travail, des diverses cultures et des soins qu'elles réclament, de la moisson, des vendanges. A ce premier entretien correspond le premier livre des *Géorgiques*.

Avec le deuxième entretien, nous passons en Epire, le pays des grands troupeaux. Varron, qui commande la flotte pendant la guerre des Pirates, a réuni quelques grands propriétaires de la contrée ; ils s'entretiennent de ce qui les intéresse dans un ordre et avec une méthode qui méritent d'être remarqués. Il s'agit de l'éle-

vage des bestiaux : le sujet comprend d'abord trois parties principales, chacune de ces parties se divise à son tour en trois autres. Ce n'est pas tout, ces neuf parties en renferment chacune neuf autres, ce qui nous donne un total de quatre-vingt-une divisions, toutes indispensables et d'une importance capitale, nous dit Varron. Les divisions générales nous suffisent. La première comprend le petit bétail, les brebis, les chèvres et les porcs ; la deuxième le gros bétail, les bœufs, les chevaux et les ânes ; la troisième comprend les animaux qui servent à l'exploitation agricole mais dont on ne tire pas un profit immédiat, ce sont les mulets, les chiens et les bergers (1).

Le troisième dialogue nous ramène à Rome.

(1) Cependant Varron est moins dur pour les esclaves que Caton qui les assimilait à la vieille ferraille. Il est même d'avis qu'on emploie de préférence aux esclaves des gens à gages *(obærarii)* dans les terrains insalubres, et même dans les lieux sains, pour les grosses besognes, telles que la rentrée des vendanges et des moissons. Il recommande en outre à l'esclave chargé de diriger ces journaliers une douceur relative et ne lui permet pas d'employer les coups, quand il peut arriver au même résultat par les remontrances. (*De re rust.*, I, 17.)

C'était pendant l'élection d'un édile, et par la plus grande chaleur du jour. Varron et son ami Axius, pendant qu'on fait le relevé des suffrages, se réfugient, pour éviter la chaleur, dans la villa publique, située au milieu du champ de Mars. Ils y rencontrent l'augure Appius Claudius qui avait à sa gauche Cornélius Mérula et Fircellius Pavo, et à sa droite, Minutius Pica et Pétronius Passer, tous gens prédestinés, comme vous le voyez, à parler des produits de la basse-cour. C'est, en effet, le sujet de ce troisième livre, où l'on passe successivement en revue les volières, les garennes et les viviers.

A la volière se rattachent les espèces volatiles auxquelles la terre suffit, telles que les paons, les tourterelles, les grives, et celles à qui il faut la terre et l'eau, comme les oies, les sarcelles, les canards. Par garenne il faut entendre un enclos attenant à la villa, où l'on peut nourrir du gibier de toute sorte. Varron range également en deux classes les habitants des garennes : les sangliers, chevreuils et lièvres, d'un côté, et les abeilles, escargots et loirs, de l'autre. De même il y a deux sortes

de poissons, les poissons de mer et les poissons d'eau douce.

Tout cela, comme vous le voyez, est exposé d'une manière très régulière ; çà et là seulement, quelques digressions pour expliquer certaines étymologies, et aussi quelques anecdotes, qui ne sont pas sans charme. En somme, le livre de Varron est instructif et intéressant, bien que ces dialogues soient moins une causerie qu'une série de leçons, et que les interlocuteurs ne soient guère là que pour la forme. Nulle part, non plus, l'auteur ne s'attarde à décrire les scènes de la vie champêtre. Les beautés de la nature n'existent pas pour lui : comme Caton, il ne songe qu'au profit. C'est en cela surtout qu'il diffère de Virgile, qui a fait de son poème un tableau vivant où, pour parler comme Fénelon, tout a du sentiment, tout vous en donne. S'il a emprunté plus d'un détail à Varron, il s'éloigne de lui en plusieurs endroits et ne craint pas de le contredire. Il a moins visé à l'utile, il a fait une œuvre d'art ; il n'enseigne pas seulement l'agriculture, il la fait aimer.

Signalons encore, pour ne rien omettre

d'important parmi les influences dont on retrouve la trace dans les *Géorgiques*, Lucrèce et Thucydide, qui ont laissé de la peste d'Athènes un tableau qu'on a coutume d'opposer à l'épizootie du Norique; et Cicéron qui, dans le poème de son consulat, avait décrit les prodiges qui annoncèrent deux ans à l'avance la conjuration de Catilina, dans des vers que Virgile n'a pas dédaigné d'embellir en retraçant les signes précurseurs de la mort de César.

III

Tels sont, Messieurs, les principaux modèles que Virgile avait étudiés avant d'entreprendre les *Géorgiques*. Cette revue, quoique longue et aride, est loin d'être complète, mais je crois en avoir assez dit pour vous mettre à même de juger quel parti Virgile a su tirer de ses devanciers. Le génie est délicat, difficile dans ses préférences; il ne fait pas même aux plus grands l'honneur de les suivre. Si Virgile doit beaucoup à ses prédécesseurs, la nature a été sa meilleure inspiratrice, et

l'expérience son premier et son meilleur maître. Les imitations de détail que nous avons signalées çà et là ne tiennent pas à l'ordonnance générale du poème. Pour l'ordre et la disposition des matières, Virgile s'en rapporte à lui seul, et vous savez comment les parties s'enchaînent et se subordonnent les unes aux autres, de manière à concourir à l'unité et à l'harmonie de l'ensemble. Il y a progression ascendante d'un livre à l'autre, et le sujet spécial de chaque livre est rattaché à une idée générale qui domine tout le poème, la variété et l'harmonie de la nature vivifiée par une âme immense. Le premier livre est consacré à des considérations générales sur l'agriculture et sur les travaux de chaque saison. Le deuxième traite de l'arboriculture. De la nature du sol et de ses différentes propriétés, le poète s'élève au règne végétal. Dans le troisième, l'intérêt va grandissant : il ne s'agit plus des vignes ni de l'olivier, mais des animaux domestiques qui partagent nos travaux. Avec le quatrième, nous touchons au règne humain, puisque Virgile accorde aux abeilles une parcelle de l'intelligence divine. Que

dis-je? la dernière moitié de ce quatrième livre, dans lequel le poète nous raconte avec tant de complaisance le malheur d'Orphée et d'Eurydice, ne peut-on pas la regarder comme le complément naturel de son œuvre? Ce n'est pas un simple épisode, qui aurait l'inconvénient d'effacer par son importance et son étendue le sujet principal, c'est l'achèvement du cycle, le dernier anneau de la chaîne qui relie la terre au ciel. C'est l'humanité avec ses douleurs et avec ses joies faisant son apparition dans l'univers, à son heure et en son lieu, et couronnant l'édifice que le poète a construit sur le modèle de la nature.

Non seulement la disposition des matières est nouvelle, non seulement le plan est bien de Virgile, mais il y a encore une chose qui n'appartient qu'à lui. C'est son âme, c'est son style qui en est la vivante image, cette sensibilité vraiment exquise, cet art profond dont on peut dire du mal, mais qu'on ne pourrait surpasser. C'est là, Messieurs, ce qui fait le mérite et le caractère propre de Virgile, la fusion intime de l'art et de la poésie, de la science et de l'inspiration. Quand on

songe au nombre des matériaux qu'il a mis en œuvre, à l'étonnante érudition dont il a fait preuve à chaque page, à cette aisance, à ce naturel qui, dans un sujet didactique, ne peut être que le fruit d'un long travail, on n'est plus étonné que Virgile ait mis sept ans à composer les *Géorgiques*. Il s'est identifié avec son œuvre, et a fait passer en elle le meilleur de sa substance. Dégager ainsi l'esprit de la matière, rendre son âme visible et transparente à travers le tissu du style, établir un accord parfait entre la pensée et son expression, entre l'image et son objet, ne serait-ce que dans quelques pages, ceux qui s'imaginent que c'est là chose facile, n'ont jamais eu l'honneur de l'essayer sérieusement, ils n'ont vu que des ombres dans la caverne de Platon.

Pour résumer, car il faut en finir, Virgile est donc bien l'auteur des *Géorgiques*, au double sens de ce mot : il en a conçu le plan de lui-même, et l'a exécuté par ses propres ressources. Il a rencontré un appui dans Mécène, et un sujet d'émulation dans l'exemple de ses prédécesseurs ; mais l'ensemble et les détails de ce chef-d'œuvre sont bien de lui,

même les vers qu'il a empruntés, car il les a passés au creuset de sa méditation et leur a donné la forme de son art. La tendresse de son âme douce et mélancolique apparaît dans tous ses écrits. L'élégance la plus exquise fait partie de son originalité; même lorsqu'il imite, il nous laisse une vive empreinte de son génie. A mesure qu'on l'étudie, on apprend à l'estimer davantage, on reconnaît avec Horace que c'était l'âme la plus sincère et la plus honnête, et les accusations dont on a voulu flétrir sa mémoire tombent d'elles-mêmes. Pour ne vous en donner qu'un exemple, permettez-moi d'aborder, en terminant, l'une de ces accusations les plus répandues. Les critiques et les historiens de la poésie latine ont fait tour à tour de longues dissertations pour condamner ou justifier les relations de Virgile avec Auguste, et ce qu'ils appellent son rôle politique. Les uns lui font un mérite d'avoir aimé et servi la cause du prince, les autres lui font un crime de l'avoir adulé et d'avoir célébré son apothéose. Virgile ne mérite « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité ». Il avait horreur des guerres civiles,

et regarda comme un dieu celui qui lui avait rendu son domaine et les loisirs de la sécurité : *O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit.* Est-ce à dire pour cela qu'il fut un vil flatteur et prostitua sa muse, qu'il fut un habile politique, un courtisan vulgaire ? Non, Messieurs, je ne reconnais pas Virgile sous ces traits calomnieux. Le poète qui répand son âme sur toute la nature, sur la fleur coupée par le tranchant de la charrue, *flos succisus aratro languescit moriens*, sur les herbes desséchées, *sitientes herbas,* sur le jeune taureau qui pleure la mort de son frère, *mærentem abjungens fraterna morte juvencum*, qui compatit avec Didon au malheur de son héros, *haud ignara mali miseris succurrere disco*, le poète qui s'attendrit sur le sort des choses inanimées, qui fait dire à Enée, en présence du tableau qui lui rappelle les derniers jours de Troie, à la vue de la porte Scée et de la citadelle de Pergame devenues la proie des flammes, *sunt lacrymæ rerum et mentem mortalia tangunt,* les choses elles-mêmes nous arrachent des larmes et tout ce qui est mortel a droit de nous émouvoir, ce poète, à l'âme naïve et gé-

néreuse, à l'émotion pénétrante et communicative, n'était pas, ne pouvait pas être un courtisan. Ceux qui, sous l'influence de préoccupations politiques, portent de pareilles accusations ne devraient pas quitter le champ de la polémique quotidienne, ni s'immiscer dans des questions qui, pour être traitées convenablement, exigent avant tout le calme de l'esprit et l'absence de tout préjugé. Je n'approuve pas les éloges excessifs que Virgile prodigue à Auguste, mais ils s'expliquent et ne devraient pas nous étonner. — Nous y reviendrons.

D'autres adversaires, des philosophes ceux-ci, ou plutôt, car il ne faut pas dire du mal de la philosophie, des théoriciens à vue étroite, à système préconçu, qui voudraient voir dans chaque homme leurs abstractions réalisées, reprochent à Virgile de ne pas avoir des qualités qu'il ne pouvait avoir, étant donnés son caractère et le milieu dans lequel il s'est développé. Epris d'un idéal chimérique, ils voudraient faire de tout homme un Caton aux yeux secs, inaccessible à la crainte et à l'espérance, impassible au milieu des ruines de

l'univers. Mais il n'est donné à personne d'étouffer en soi la nature, ni même d'en réprimer toutes les faiblesses. Ces superbes stoïciens n'oublient qu'une chose, c'est que pour juger les hommes il ne suffit pas de les rapprocher d'un idéal abstrait, mais il faut les voir aux prises avec la réalité, et tenir un égal compte et de ce qu'ils ont fait et de ce qu'ils pouvaient faire. Tous ne sont pas appelés au même degré de force et d'élévation morale. La loi est la même pour tous, mais chacun n'est tenu de l'appliquer que dans la mesure de ses forces : les plus parfaits ne sont jamais que ceux qui l'accomplissent le moins mal. Or, il ne faut pas craindre de l'avouer, Virgile n'était pas un héros. C'était une âme timide et humiliée par le malheur, qui se repliait souvent sur elle-même, sans avoir le courage de se regarder en face, et de compter suffisamment sur ses propres forces. Il souffrait de cet esclavage, et il a toujours envié la noble indépendance du sage. Pour y atteindre, il songeait même vers la fin de sa vie à composer un poème philosophique. La lettre à Auguste, dont Suétone nous a conservé un

fragment, nous apprend en effet qu'il regrettait d'avoir entrepris l'*Enéide* et qu'il était occupé d'études autrement sérieuses. Mais à cinquante ans on a pris son pli, et je doute que l'auteur des *Géorgiques* eût réussi à se dégager de la servitude qu'il avait contractée en se dévouant tout entier au culte des Muses.

Virgile a chanté la nature et exprimé les passions humaines avec une grâce et une douceur inimitables : il a rarement entrevu la beauté incréée, qui, au dire de l'étrangère de Mantinée, mérite seule de captiver nos regards, il a rarement senti les attraits supérieurs de la vérité éternelle et du bien absolu qui enchantaient l'âme d'un Pindare et d'un Platon. Non, Messieurs, qu'il fût étranger au sentiment religieux qui fait le fond de toute âme humaine. Il était religieux, mais d'une religion confuse et incertaine; il n'a jamais secoué définitivement le joug de la nature, ni brisé les entraves du panthéisme. Il lui manque un peu de cette élévation que nous avons remarquée dans Hésiode, et de cette vigueur impétueuse qui fait parfois éclater la mesure dans les vers de Lucrèce. Vir-

gile en entreprenant les *Géorgiques* a eu le mérite de choisir le sujet qui convenait le mieux à son génie, il a très bien fait ce qu'il voulait faire, et la perfection est chose si rare et si délicate qu'il est beau de l'atteindre même dans un genre secondaire; mais il est permis d'avoir ses préférences et de réserver à des génies plus fortement inspirés le meilleur de son admiration. Il est difficile, je le sais, de se défendre contre les séductions d'un génie si harmonieux. Tant qu'on a son livre entre les mains, on en subit le charme, on est réjoui par cette clarté lumineuse et cette élégante netteté de l'expression qui ne laisse aucun nuage dans l'esprit, on se laisse envahir par les sentiments que le poète a reproduits avec tant d'émotion et de naturel. Mais quand on le compare à ceux qui fréquentent les sublimes horizons de l'éternel « au delà », on regrette de le voir confiné dans la région de la nature et du sentiment.

On m'objectera peut-être que c'est précisément le rôle de la poésie d'exprimer le beau sous une forme sensible, et de parler au cœur et à l'imagination. Je n'entre

pas dans cette discussion qui nous entraînerait trop loin, mais il me semble qu'on trouve dans Homère et dans Platon, et pour ne pas oublier les modernes, dans les tragédies de Corneille et dans les sermons de Bossuet, des éclairs de génie, des élans de l'âme qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes et nous donnent un avant-goût de je ne sais quelle jouissance immatérielle et divine. Les autres sont beaux et touchants, ils nous agréent, ils nous émeuvent; ceux-là sont vraiment grands, parce qu'ils s'oublient eux-mêmes, parce qu'ils ont le privilège de nous arracher à nos préoccupations mesquines et maladives, et de nous transporter par l'admiration aux pieds de ce Dieu trois fois béni qui mérite seul nos hommages et nos adorations.

IV

LE POÈME DE LUCRÈCE

SOMMAIRE : Lucrèce poète et philosophe. — I. *Doctrine d'Epicure.* — Sa lutte contre la nécessité physique et contre le destin. — Etrange idée qu'il se fait de la divinité. — Négation de la Providence et de la vie future. — Morale du plaisir. Son introduction à Rome. — II. *Lucrèce, disciple d'Epicure.* — Son enthousiasme pour les doctrines de son maître. — Sa violence et son fanatisme. — Ce génie sombre et passionné est sensible au charme de la poésie et de la gloire. — III. Analogie entre notre temps et celui de Lucrèce. — Gravité des questions qu'il soulève. — Nécessité de les étudier à nouveau. — Conclusion : la religion chrétienne a délivré la conscience humaine des ténèbres de l'ignorance et de la superstition.

MESSIEURS,

Nous allons revenir sur nos pas, rétrograder de Virgile à Lucrèce, de la perfection du siècle d'Auguste à la rudesse d'un âge moins avancé. Ce recul, il est vrai, ne sera qu'apparent; nous allons revenir aux choses sérieuses, *philo-*

sophia duce regredimur. Ce que nous perdons du côté de l'élégance et de l'harmonie poétique sera amplement racheté par la gravité et la vigueur de la pensée. Notre horizon va s'agrandir et notre commisération s'étendre à toute l'humanité. Au gracieux tableau des riantes campagnes et des fraîches vallées va succéder le vaste panorama de l'univers : l'espace infini s'ouvre devant nous. Il ne s'agit plus seulement de réhabiliter la condition méprisée du laboureur, mais d'affranchir le genre humain, jusque-là courbé sous le joug de divinités impitoyables. Virgile avait contemplé de loin les grands problèmes agités par son prédécesseur et admiré son audace, mais il s'était contenté de chanter la campagne, les nymphes et autres divinités qui l'habitent ; Lucrèce fait table rase de toutes les fables et prétend asseoir le bonheur de l'homme sur les ruines de la superstition. Si, comme le veut Jouffroy, la vraie poésie n'exprime qu'une chose, les tourments de l'âme humaine devant la question de sa destinée, nous sommes en présence d'un vrai poète, car le poème de la Nature est tout entier consacré à la solution de ce problème.

Quelle est la signification et le but de la vie? Dans quel rapport sommes-nous avec la divinité? Que deviendrons-nous après la mort? Lucrèce donne à toutes ces questions une réponse aussi nette que désolante. A ses yeux, c'est la religion qui empoisonne la vie, et tous ses efforts tendent à éliminer de la pensée et de l'activité humaine toute préoccupation religieuse. C'est un laïcisateur à outrance, auprès duquel nos modernes iconoclastes ne sont que de pâles imitateurs. La doctrine du *De Natura rerum* est détestable, et le style en est dur; ce poème laisse donc beaucoup à désirer comme œuvre d'art; mais, pour me servir d'une expression consacrée, comme document humain, c'est un monument de premier ordre au même titre que les *Pensées* de Pascal.

Cette étude sera doublement intéressante, car nous avons à la fois devant nous un poète et un philosophe. Ces deux personnages se font peut-être tort l'un à l'autre, mais l'homme en qui ils se réunissent mérite de fixer notre attention. C'est, il est vrai, une mauvaise recommandation auprès de la postérité que de se présenter à elle avec une doctrine justement

discréditée. Mais il ne faut pas juger les hommes d'après leur étiquette; le masque du désintéressement et de la vertu recouvre souvent des âmes bassement cupides et égoïstes, c'est à l'user qu'on les reconnaît. Or, Lucrèce se présente à nous tel qu'il est, avec ses emportements et ses défaillances, le visage contracté par la douleur, dans une attitude à la fois hautaine et tendre. Quelle que soit notre répugnance pour sa doctrine, nous ne pouvons refuser notre admiration au génie du poète et notre sympathie à la sincérité du philosophe. Il se trompe, mais avec enthousiasme; ses idées sont fausses, mais son émotion est réelle; à travers le tissu de l'argumentation la plus aride, on sent vibrer l'âme du poète. En y regardant de près, sous le disciple d'Epicure on découvre un homme, et rien de ce qui est humain ne doit nous laisser indifférents.

Non, Messieurs, que le génie du poète nous fasse oublier la funeste tentative du philosophe. Il a dépassé le but lorsqu'il a nié la Providence; mais en présence des divinités païennes qui étaient en honneur autour de lui, Lucrèce est excusable d'avoir levé l'étendard

de la révolte et cherché le bonheur dans l'indépendance de la pensée et le détachement des biens extérieurs. Je n'en dirais pas autant des philosophes contemporains qui continuent l'œuvre de Lucrèce en essayant d'étouffer toute idée religieuse dans l'âme des générations nouvelles. Depuis que la Lumière a lui au milieu de nos ténèbres, il faut être bien téméraire et bien aveugle pour rejeter les enseignements de la révélation chrétienne et substituer de misérables hypothèses aux ineffables clartés de la parole divine.

Avant d'entrer en discussion, je voudrais aujourd'hui, Messieurs, déblayer le terrain et faire une exploration aux alentours du *De Natura rerum*. Lucrèce ayant emprunté sa doctrine à Epicure, il importe pour bien saisir sa pensée de l'étudier à sa source et de vous rappeler les principaux traits de la doctrine épicurienne. Nous nous demanderons ensuite comment Lucrèce est devenu l'apôtre d'Epicure, et après avoir indiqué le but qu'il se propose, nous détacherons de son poème un certain nombre de questions qui seront l'objet de nos prochaines conférences.

I

Epicure avait composé un grand nombre d'ouvrages qui ne nous sont pas parvenus. Comme il avait horreur de la dialectique et que sa doctrine était un peu diffuse, il avait lui-même éprouvé le besoin d'en faire un abrégé qui pût servir d'introduction à tous ses écrits. Il a renfermé cet abrégé dans trois lettres qui nous ont été conservées par Diogène Laërce. La première lettre est adressée à Hérodote, et roule sur la physique; la deuxième, à Pythoclès, sur les phénomènes célestes; la troisième, à Ménécée, sur la morale ou conduite de la vie. Le meilleur moyen de ne pas se payer de mots et de ne pas dénaturer la pensée d'Epicure, comme on le fait habituellement, est de rapporter ses paroles : c'est ce que je vais faire en détachant de ces lettres les passages qui m'ont paru les plus significatifs.

Il faut d'abord bien comprendre le sens des mots et admettre ce principe que « rien ne vient de rien ». L'univers est corporel et

infini. Les atomes sont dans un mouvement continuel ; ils n'ont point de principe, car avec le vide ils sont la cause de toutes choses. Ils sont doués d'un clinamen qui leur permet de se grouper et de former des corps. Des corps se détachent des formes ou images qui frappent nos organes, et toutes nos idées viennent des sens. L'âme est corporelle, composée d'atomes ronds et légers ; la partie déraisonnable de l'âme est dispersée dans tout le corps, et la partie raisonnable réside dans la poitrine, car c'est là que la joie et la crainte se font sentir.

« Quant aux corps célestes, à leurs mouvements, à leurs changements, les éclipses, le lever et le coucher du soleil et autres phénomènes de ce genre, on ne doit pas s'imaginer qu'ils se fassent par le ministère de quelque être qui les ordonne, les arrange et qui réunit en lui-même la béatitude et l'immortalité, car les occupations, les soucis, la colère et la joie ne sont point compatibles avec la félicité : tout cela ne peut venir que d'infirmité, de crainte et du besoin des choses nécessaires... Ainsi il faut penser que ces mouve-

ments s'exécutent suivant des lois établies dès l'origine du monde et que ce sont des mouvements périodiques qui se font nécessairement... Si on prend garde à tout cela, on s'apercevra d'où viennent le trouble et la crainte qu'on ressent, et on s'en délivrera, soit qu'il s'agisse des choses célestes, ou des autres sujets qui épouvantent les hommes, et on saura en rendre raison. »

Tel est en raccourci le contenu de la lettre à Hérodote. C'est dans le même esprit qu'Epicure traite des météores dans la lettre à Pythoclès : la fin qu'on doit se proposer dans cette étude est de conserver son esprit exempt de troubles et de le préserver des opinions fabuleuses. Je vous fais grâce des nouvelles observations sur le lever et le coucher du soleil, de la lune et des autres astres, sur la formation des nuages et les éclats de la foudre ; qu'il me suffise de relever l'opinion d'Epicure sur les présages tirés des astres ou des animaux : « On ne doit point se mettre dans l'esprit que le départ des animaux d'un certain lieu soit réglé par une divinité qui s'applique ensuite à remplir ces pronostics. Il n'y a point d'ani-

mal, pour peu qu'il mérite qu'on en fasse cas, qui voulût s'assujettir à ce sot destin : à plus forte raison ne faut-il pas avoir cette idée de la nature divine, qui jouit d'une félicité parfaite.»

La lettre à Ménécée débute par une exhortation à l'étude de la philosophie qui convient à tous les âges. Puis le philosophe invite son ami à suivre ses préceptes. Qu'il se rappelle tout d'abord que les dieux sont immortels et bienheureux ; ce sentiment, dit-il, est conforme à l'opinion qui s'en est répandue parmi les hommes, mais qu'il prenne garde en définissant la divinité de lui donner aucun attribut qui profane la grandeur de son essence en diminuant son éternité ou sa félicité suprême.

« Il y a des dieux, ajoute-t-il ; la notion que nous avons de leur existence est évidente, mais cette existence est tout à fait différente de celle qu'ils trouvent dans l'imagination des hommes. Celui-là donc n'est point un impie téméraire qui bannit cette foule de divinités à qui le simple peuple rend des hommages, c'est plutôt cet autre qui veut donner à des êtres divins les sentiments ridicules du vulgaire. »

Suivent des considérations sur la mort qui n'est rien à notre égard, sur les avantages d'une vie réglée, sur l'excellence de la prudence, source de toutes les vertus et du bonheur qui en est inséparable. Et par une contradiction qui lui fait honneur, Epicure termine sa lettre par ce magnifique éloge de la dignité humaine : « Soyez persuadé qu'il vaut mieux être malheureux sans avoir manqué de prudence, que d'être au comble de ses souhaits par une conduite déréglée, à qui néanmoins la fortune a donné du succès ; il est beauconp plus glorieux d'être redevable à cette prudence de la grandeur et du bonheur de nos actions, puisque c'est une marque qu'elles sont l'effet de nos réflexions et de nos conseils. Ne cessez donc jamais de méditer sur ces choses ; soyez jour et nuit dans la spéculation de ce qui les regarde, soit que vous soyez seul ou avec quelqu'un qui vous ressemble : c'est le moyen d'avoir un sommeil tranquille, d'exercer dans le calme toutes vos facultés et de vivre comme un dieu parmi les mortels. Celui-là est plus qu'un homme qui jouit pendant la vie des mêmes biens qui font le bonheur de la divinité. »

Vous le voyez, Messieurs, tout n'est pas à mépriser dans cette doctrine tant décriée. Parmi ceux qui condamnent Epicure sans le connaître, il en est beaucoup qui sont incapables d'atteindre par eux-mêmes à des idées aussi élevées. Quand on songe aux terreurs qui obsédaient l'âme de la foule, aux spectres malfaisants qui hantaient son imagination, aux préjugés de toutes sortes qui prosternaient son intelligence sous le joug des pratiques les plus superstitieuses, on comprend l'enthousiasme de Lucrèce pour celui qui venait rassurer les âmes épouvantées et les délivrer de la croyance à des divinités implacables et jalouses. L'affranchissement, la libération intellectuelle et morale, telle est bien l'idée fondamentale du système. Affranchir l'homme des tourments de l'incertitude, de l'intervention capricieuse de la divinité et des lois fatales de l'inexorable destin, de la crainte de la mort et de la vie future, tel est le but que poursuit constamment Epicure.

Chose remarquable ! Epicure passe à juste titre pour un corrupteur de la morale et pour un contempteur de la divinité, et c'est,

de tous les philosophes de l'antiquité, celui qui a fait la part la plus grande à la liberté de l'homme, et celui qui a rendu aux dieux les hommages les plus désintéressés, tellement qu'on a pu le regarder comme l'ancêtre, assez inattendu, de la doctrine du pur amour. Il adore et ne prie pas.

Il a encore plus d'horreur pour la doctrine de la nécessité universelle que pour les aberrations d'une religion mal éclairée. « Il était encore meilleur, dit-il, d'ajouter foi aux fables sur les dieux que d'être asservi à la fatalité des physiciens. La fable, en effet, nous laisse l'espérance de fléchir les dieux en les honorant, mais on ne peut fléchir la nécessité. » Epicure est ainsi amené à établir l'existence de la liberté, de cette puissance affranchie du destin, grâce à laquelle chacun de nous va où sa volonté le conduit :

Fatis avulsa potestas
Per quam progredimur quo ducit quemque voluntas (1).

(1) Cette théorie de la volonté a donné lieu de nos jours à de nombreuses discussions qui ne sont pas encore terminées, et dans lesquelles on semble quelquefois perdre de vue la pensée d'Epicure. On peut

Sa piété était ineffable, nous disent les anciens, il avait même fait un livre sur la sainteté ; mais il faut avouer que sa théologie laisse beaucoup à désirer. Il se fait des dieux une idée assez bizarre et par piété leur enlève le gouvernement du monde. « Ce qui est bienheureux et immortel, dit-il, ne s'embarrasse de rien et ne fatigue point les autres ; la colère est indigne de sa grandeur et les bienfaits ne sont point du caractère de sa majesté, parce que toutes ces choses ne sont que le propre de la faiblesse. » Pour lui, Dieu, ou plutôt les dieux, car il est polythéiste, font partie du monde, mais ils ne le dominent pas ; ce sont des êtres à part, vivant dans une béate sécurité, indifférents à la haine et à l'amitié, insensibles aux bienfaits et étrangers à la bienveillance. Il est beau de les honorer et de contempler en eux l'idéal de notre bonheur, mais nous n'avons aucune obligation à leur égard. Ils sont impassibles et c'est vainement qu'on essayerait de les fléchir et de se

contester la rigueur de ses arguments, mais son opinion n'est pas douteuse : il croyait par la *déclinaison* échapper à la nécessité du destin.

les concilier par des expiations et des prières. On ne doit pas s'étonner après cela de voir Epicure rangé au nombre des athées les plus célèbres. Il suffit de s'entendre. Si pour être athée, il faut nier l'existence de toute divinité, Epicure ne mérite pas cette flétrissure ; il est même remarquable que ce prétendu coryphée de l'athéisme est l'auteur de la preuve de l'existence de Dieu par le consentement universel. « Il a vu le premier, nous dit Cicéron, qu'il y a des dieux parce que la nature a imprimé leur notion dans l'âme de tous les hommes (1). » Et qu'on ne voie pas dans cette profession de foi une précaution hypocrite contre l'indignation de la foule qui n'aurait pas goûté son indiscrétion : il était forcé par les règles de sa canonique d'admettre des divinités. Nos idées, d'après lui, sont des simulacres ou parcelles qui se détachent des objets et viennent frapper nos sens. Or, à toute image correspond un objet. Si nous avons l'idée des dieux, il faut donc qu'ils existent. Mais, direz-vous , ces dieux n'ont rien de

(1) Cicéron, *De nat. Deor.* I, 16.

divin, ils ne répondent en aucune façon aux besoins de l'humanité, et Epicure en dépit de sa piété doit être regardé comme le fondateur de l'athéisme. Soit, mais à ce compte il y aura beaucoup d'athées. S ivant la remarque du savant historien de la philosophie des Grecs, M. Zeller, « si l'on entend par divinité l'esprit incorporel ou la force organisatrice du monde, séparée de la matière, l'ancienne philosophie tout entière est foncièrement athée. »

Maintenant, si le sentiment religieux est avant tout un sentiment de dépendance à l'égard d'une puissance supérieure, si la religion, comme le mot l'indique, est l'expression des relations entre le ciel et la terre, il est évident qu'Epicure fut un impie, et en dépit de ses contemplations platoniques, des impies le plus dangereux, un impie systématique, un fauteur d'irréligion. Comme il arrive souvent, il avait passé d'un extrême à l'autre. On raconte que, tout jeune encore, Epicure allait avec sa mère, qui faisait le métier de magicienne, lire des formules lustrales dans les maisons pauvres. Des pratiques su-

perstitieuses de son enfance, il ne lui restait plus que le culte d'un vague idéal.

Cette manière d'envisager la divinité est peut-être ce qu'il y de plus original dans la doctrine épicurienne, et c'est pourquoi je n'ai pas craint d'y insister. Il y avait eu des impies avant Epicure, l'école cyrénaïque avait même ouvertement professé l'athéisme ; mais on n'avait pas encore trouvé ce biais pour concilier l'existence des dieux avec leur exclusion des affaires humaines. Aristote, il est vrai, avait mis les esprits sur cette pente, mais il n'était pas allé jusqu'au bout de son système. Il y en a qui prétendent que le matérialisme d'Epicure découle en ligne directe de la théorie d'Aristote sur l'origine de nos connaissances : je n'oserais pas être de leur avis ; mais bien que leur ontologie soit complètement différente, il me semble qu'il y a un lien visible entre les conclusions théologiques de ces deux philosophes. Le dieu d'Aristote ne connaît pas le monde qu'il meut à son insu. Epicure recommande aux hommes de se tenir tranquilles à l'exemple de la divinité et de lui rendre indifférence pour indifférence. Il ensei-

gne qu'il n'y a rien de commun entre les dieux et nous, et que c'est folie de compter sur leur intervention. Ils vivent heureux sans se soucier de se qui se passe en dehors de leur sphère, faisons de même et ne les fatiguons pas de nos vœux importuns et ridicules.

Epicure n'a pas été plus heureux lorsqu'il a voulu nous rassurer contre la crainte de la mort. Il n'a pas trouvé d'autre moyen que de nier la vie future. La mort n'est rien pour nous, dit-il dans l'une de ses maximes, car ce qui est une fois dissous est incapable de sentir, et cette privation de sentiment fait que nous ne sommes plus rien. Pour les malheureux, la mort est la fin de leurs maux, après l'agitation c'est l'éternel repos : pour ceux qui ont assouvi leur âme, ils doivent quitter la vie avec joie, semblables au convive rassasié qui se retire d'un banquet. Quelle étrange consolation pour ceux qui souffrent de savoir que la vie n'a pas de lendemain ! C'est froisser de gaîté de cœur nos aspirations les plns intimes. Le désir d'exister est de tous nos désirs le premier et le plus fort, et l'homme supporte mieux encore la menace de souffrir que la perspective de ne plus être. Nous nous

sentons beaucoup plus malades après qu'Epicure nous a guéris : il nous enlève notre dernière espérance et nous plonge dans le désespoir.

La négation de la Providence entraînait la négation de la vie future. Ces deux vérités sont solidaires, et la vie présente n'a pas de signification si elle n'est pas ordonnée par Dieu en vue d'une vie meilleure (1). On s'est naturellement demandé comment un homme, qu'on appelait sage, a pu présenter cette doctrine de mort et d'anéantissement à des hommes raisonnables. On a essayé plusieurs explications. D'après les uns, Epicure serait l'homme fatal en qui se sont résumés les idées et les besoins de son temps : sa doctrine, élaborée au milieu de la confusion de l'empire macédonien que se disputaient les capitaines d'Alexandre, serait l'expression de l'affaissement moral de ses contemporains. Le monde était en proie à la perfidie et à la violence. Quoi d'étonnant si les âmes se sont abandon-

(1) Selon Platon la croyance à la vie future et la foi à un Dieu juste et bon sont deux vérités unies par des chaînes d'or et de diamant.

nées, si l'on s'est mis à vivre au jour le jour, à douter du lendemain, et, à plus forte raison, de l'avenir éternel? Les hommes amollis et découragés en venaient naturellement à douter d'une Providence supérieure, à croire au hasard et aux combinaisons fortuites. Ces considérations, tirées de l'influence des mœurs et de l'état social sur le mouvement des idées philosophiques, ne sont pas sans valeur, mais les arguments de ce genre sont toujours un peu arbitraires. Outre que le patriotisme était le moindre souci des Epicuriens, ce n'était pas la première fois qu'un philosophe se trouvait en présence de l'injustice triomphante et des désastres de sa patrie. Platon avait assisté pendant sa jeunesse à la guerre du Péloponèse, il avait subi la domination des trente tyrans, il n'avait pu arracher son maître à une mort violente, et cependant il ne cessa pas d'être optimiste et d'avoir pleine confiance en la Providence. Il faut donc recourir à une autre interprétation et chercher dans l'histoire de la philosophie elle-même la principale cause de l'avénement de l'épicurisme.

Quand Epicure vint ouvrir une école à Athè-

nes, on avait essayé de toutes les hypothèses, on était las des théories. A la philosophie de la nature, représentée par les philosophes antérieurs à Socrate, avait succédé la philosophie de l'idée, de la connaissance intellectuelle préconisée par Socrate et développée par Platon et Aristote. L'esprit humain fatigué des hautes spéculations de ces grands philosophes se tourna vers les idées d'un ordre différent, la pensée se détourna de l'objet pour se replier sur elle-même. Avec Epicure commence le règne de la morale pratique : la sagesse, ce n'est plus la science désintéressée, la recherche du suprême intelligible, c'est la poursuite d'un genre de vie conforme à la nature, c'est le plaisir, c'est l'indépendance et l'ataraxie.

On étudie encore la nature, on construit des systèmes qu'on appelle scientifiques, mais avec l'idée bien arrêtée de s'en faire une arme contre les préjugés que l'on veut combattre. C'est ainsi qu'Epicure emprunte sa physique à Démocrite, parce qu'avec les atomes il pouvait, croyait-il, expliquer la formation du monde sans le concours des dieux. Tout est

subordonné dans son système à cette morale étroite et sans issue qui, pratiquée dans toute sa rigueur, réduirait l'homme « à l'état d'un atome perdu, ignoré dans l'immensité du vide (1) ». Pour échapper à la nécesité des physiciens, il prête aux atomes un mouvement spontané de déclinaison. Il adopte la morale d'Aristippe, mais en la modifiant de manière à sauvegarder l'indépendance et l'ataraxie du sage : au plaisir en mouvement, à la jouissance brutale, il substitue le plaisir stable, le repos qui succède au trouble de la jouissance. Quant aux dieux, nous avons vu qu'il leur avait gardé une petite place dans son système, mais il a eu soin de les désarmer ; ils sont impassibles et inoffensifs, et rien au ciel ni sur la terre ne peut déranger l'harmonie intérieure ni troubler le calme et la sécurité du disciple d'Epicure.

C'est cette philosophie d'un peuple vieilli et dégénéré qui de la Grèce conquise passa à Rome dans le butin du vainqueur. Elle y trouva un terrain favorable. Les Romains,

(1) M. Nourrisson, *Tableau des progrès de la pensée humaine*, p. 94.

gens positifs et pratiques avant tout, avaient peu de goût pour les fictions de la fable et pour les spéculations philosophiques. Ils étaient tout disposés à accueillir les saillies irrévérencieuses des poètes et des philosophes grecs. On trouve, en effet, des traces de scepticisme et d'impiété dans les premiers monuments de leur littérature. Ennius ne se contente pas de reproduire en les exagérant les hardiesses de ses modèles, on dirait qu'il s'inspire directement d'Epicure, lorsque, dans l'une de ses tragédies, il fait dire à Télamon : « Il y a des dieux habitants du ciel, je l'ai toujours dit et le dirai toujours ; mais ils n'ont pas souci, je pense, du genre humain ; s'ils s'en souciaient le bonheur serait pour les bons, le malheur pour les méchants, ce qui n'est pas. » Lucrèce ne fera donc que continuer la tradition philosophique inaugurée par les poètes dramatiques de l'âge précédent, et spécialement par cet Ennius « qui, le premier des enfants de l'Italie, rapporta des riants sommets de l'Hélicon une couronne au feuillage toujours vert, digne d'être éternellement célébrée ».

Nous pourrions, semble-t-il, aborder dès

maintenant le poème de la Nature, mais avant d'exposer les idées du poète philosophe, il est bon de faire connaissance avec lui, et de lui demander le secret de son enthousiasme.

II

Lucrèce est un croyant : il fait profession de croire en la parole d'Epicure. Ce qu'il annonce aux hommes, ce n'est pas sa doctrine, mais les découvertes du sage par excellence, « dont le génie a éteint toutes les gloires, comme le soleil efface toutes les étoiles ». En d'autres termes, Epicure est Dieu, et Lucrèce est son prophète. Nous n'avons donc pas à rechercher la genèse doctrinale, si je puis ainsi dire, du système qu'il développe, puisqu'il n'est pas de lui. Nous pouvons tout au plus nous demander comment Lucrèce a pu être amené à donner ses préférences à Epicure. Le peu que nous connaissons de sa vie ne nous permet pas de donner une réponse définitive à cette question ; cependant nous pouvons, en nous appuyant sur son poème,

faire des conjectures plausibles et approcher de la vérité. D'abord il est possible qu'il n'ait pas été à même de choisir et que ses maîtres épicuriens ne lui aient pas fait connaître les doctrines opposées à leur système. Ce qu'il y a de certain, c'est que nulle part Lucrèce ne prend directement à partie Platon et Aristote. Dans le 1er livre, il combat les théories physiques des anciens philosophes, et si ses attaques contre la superstition rejaillissent par contre-coup sur la doctrine de la Providence et de l'immortalité entrevues par Socrate et proclamées par Platon, le nom de ces philosophes n'intervient jamais dans la discussion. D'ailleurs, les épicuriens ne faisaient aucun cas de ce qu'on avait enseigné avant eux. Epicure se vantait d'avoir tout tiré de lui-même ; ce qui faisait dire à Cicéron : « Je le crois aisément ; aussi ne lui voit-on rien qui sente l'Académie ni le Portique ; rien même qui prouve les plus simples études (1). »

Ses disciples n'avaient pas l'esprit plus large : toute secte, par cela seul qu'elle se constitue

(1) *De Nat. deor.*, I, 26.

en dehors du courant général, est forcément exclusive. Avec un génie plus calme et moins prompt à s'enflammer, Lucrèce aurait pu se soustraire à cette étroite discipline ; mais du premier coup il fut saisi par la parole du maître et s'y attacha avec un enthousiasme qui ne lui permettait plus d'exercer son jugement. Tout enivré de la joie de sa délivrance, il ne s'aperçoit pas qu'il abdique entre les mains de son libérateur.

On dirait un homme poursuivi par les Furies et qui trouve tout à coup un refuge inespéré dans le temple de la sagesse. Il n'est pas douteux en effet qu'il a souffert des terreurs qu'il a voulu épargner à son ami Memmius. Suivant la remarque d'un brillant et ingénieux commentateur de Lucrèce, en argumentant contre les dieux il a l'air de plaider sa propre cause, de venger une injure, d'exhaler le chagrin d'une âme longtemps opprimée, et, nouveau Prométhée, de pousser des cris de révolte contre la tyrannie céleste. Il parle en toute rencontre des blessures de la vie, *vulnera vitæ*, en homme qui en a subi les atteintes. Ce n'est pas seulement avec une

pitié compatissante, mais avec une espèce de rage concentrée, qu'il nous dépeint les « malheureux mortels errant à l'aventure, tandis qu'ils cherchent au hasard le vrai chemin de la vie, luttant de génie, rivalisant de noblesse, faisant nuit et jour des efforts surhumains pour atteindre au faîte de la fortune et du pouvoir (1) ». Je suis tenté de croire, avec le même commentateur, « que Lucrèce a été engagé dans ce terrible conflit de rivalités romaines, que son âme a été violemment froisée ou meurtrie dans la mêlée, et que ce langage irrité et méprisant exprime l'amertume des espérances déçues » (2). De même, au IVe livre, il parle des tourments et des déceptions de l'amour avec un réalisme et une brutalité qui nous autorisent à croire qu'il avait fait l'essai de toutes les misères humaines. Il avait trouvé l'amertume au fond du calice, et ce n'est qu'en désespoir de cause qu'il demande à la philosophie des consolations que nous avons coutume de demander à la religion. Que cette conversion soit l'effet d'un retour

(1) II, 10.
(2) C. Martha, *Le poème de Lucrèce*, p. 31.

vers l'enseignement qu'il avait reçu dans son enfance, ou d'une méditation tardive après les rudes leçons de l'expérience, le revirement fut subit et la transformation complète. Au contact d'Epicure, la vérité fait explosion dans son âme, il ne se possède plus, il est illuminé à son tour : les voûtes du monde s'entr'ouvrent, il voit dans l'espace infini la nature à l'œuvre ; et plein de reconnaissance pour le génie tutélaire qui l'a fait passer des ténèbres les plus épaisses à la lumière la plus éclatante : « Sois mon guide, s'écrie-t-il, gloire de la nation grecque ; je marche en posant mes pieds dans la trace de tes pas..., la nature tout entière, forcée par ton audace, est ouverte devant moi et ne peut me dérober aucun de tes mystères (1). » Quand un poète est monté à ce diapason, on doit s'attendre à de beaux vers, mais il ne faut plus compter sur l'impartialité et la liberté d'esprit du philosophe. Non que la poésie et la pensée spéculative soient incompatibles : on assure même qu'il faut plus d'imagination pour construire un système phi-

(1) III, 3.

losophique que pour conduire une épopée. Mais l'imagination du philosophe doit se tenir sereine et dégagée, au-dessus de la nature qu'il veut contraindre et soumettre aux lois de son intelligence. Plus vive, l'imagination du poète entre en lutte avec la nature pour en exprimer la vie et la couleur, ou bien, si elle s'élève au-dessus du réel, elle anime l'idéal et « fixe la vie spirituelle dans un concert d'images ». L'un par la sublimité de son vol, nous transporte, étonnés et ravis, sur les hauteurs de la pensée; l'autre communique la flamme à tout ce qu'il touche, et fait passer dans notre âme le frémissement de la passion dont son cœur est ému. Plus encore que la peinture, la poésie absorbe ceux qui s'y livrent : « ces emplois de feu demandent tout un homme (1). » Platon dit adieu aux Muses quand il voulut philosopher en toute liberté. Lucrèce, possédé par ce qu'il appelle les divines découvertes d'Epicure, n'aura d'autre ambition que d'exposer la doctrine du maître dans l'harmonieux langage des muses, et de l'adou-

(1) Molière, *la Gloire du dôme du Val-de-Grâce.*

cir, ce sont ses propres expressions, avec le miel de la poésie, *et quasi musæo dulci contingere melle.* De pareilles dispositions sont très favorables à l'exposition passionnée d'un dogme, mais aussi opposées que possible à l'esprit de libre recherche et d'investigation philosophique.

Lucrèce n'a donc rien ajouté à la doctrine de son maître mais il a mis en relief certains points du système qui lui tenaient plus à cœur. Il se propose avant tout de montrer que le monde se suffit à lui-même, et que les dieux n'ont rien à y voir ; mais la grande nouveauté de son poème c'est la passion qui l'anime. Il a prêté à Epicure des sentiments et une allure belliqueuse qu'il n'avait pas ; il refait à son image et transforme en tribun le pacifique prédicateur de l'ataraxie. A l'en croire, c'est un Titan révolté qui a franchi les murailles enflammées du monde et escaladé le ciel. Il n'en est rien : d'après les fragments que Diogène Laërce nous a transmis, Epicure était la sagesse et la tranquillité même, un exemplaire vivant de sa doctrine, se contentant de peu, évitant la foule, cultivant l'ami-

tié, se conformant aux mœurs de son temps et, par une contradiction qui n'est qu'apparente, honorant les dieux qu'il a relégués loin du théâtre de nos luttes, dans un séjour de paix et de félicité éternelle. Lucrèce, au contraire, est un esprit inquiet et tourmenté, toujours en lutte et tendu vers l'effort : c'est un violent qui essaye vainement de se prouver qu'il est calme. Sa vie est un perpétuel démenti à sa doctrine. Il vante la paix et la douceur, et il se fâche à tout moment. Il veut rassurer les hommes et leur procurer le calme de la sagesse, mais à son accent on reconnaît qu'il est plus que personne en proie aux étreintes de la vie et de la souffrance ; comme à ce philosophe qui poussait des gémissements en défiant la douleur, la nature lui arrache des cris qui protestent contre son système et déconcertent son ataraxie. Il met au service de l'irréligion ce fanatisme aveugle qu'on dit être le propre des superstitions qu'il combat. C'est là ce qui fait son originalité.

On n'avait jamais porté l'audace aussi loin, ni bravé avec tant d'insolence les habitudes

religieuses de l'humanité. Epicure y mettait certains ménagements, il s'expliquait devant un petit nombre d'amis : il constatait, mais sans colère, que la superstition est un obstacle au bonheur des hommes. A peine Lucrèce a-t-il dédié son poème à Memmius qu'il éclate en imprécations contre le ciel : « Partout sur la terre le genre humain gisait honteusement, écrasé sous le poids de la superstition, monstre dont la tête apparaissait dans les régions célestes et dont l'affreux regard terrifiait les mortels. Un Grec le vit, et le premier parmi les humains, il osa lever contre le monstre des regards assurés et lui tenir tête. » Puis ce sont des cris de victoire en l'honneur du vainqueur de la superstition. « La religion, terrassée à son tour, est foulée aux pieds, et cette victoire nous élève jusqu'aux cieux. »

Quare religio pedibus subjecta vicissim
Obteritur, nos exæquat victoria cœlo (1).

Cependant, comme s'il avait conscience d'être allé trop loin, et comme s'il avait peur d'effaroucher le lecteur, il prévient une objec-

(1) I, 72.

tion qui se présente d'elle-même. On va l'accuser d'impiété, son ami va craindre en le suivant d'entrer dans la voie du crime. Et par une tactique assez usitée dans les discussions de ce genre, pour se disculper il tombe à coups redoublés sur son adversaire, et donne un exemple des crimes enfantés par la superstition. Il nous dépeint avec une éloquence indignée la mort d'Iphigénie, victime innocente d'un impur sacrifice. Au lieu de donner des raisons, il cite un fait qu'il serait aujourd'hui facile de retourner contre lui et conclut en s'écriant :

> Tant la religion peut conseiller de maux !
> *Tantum religiō potuit suadere malorum* (1) !

Pour ôter à ce vers sa signification archaïque et l'accommoder à l'expression de la réalité, il suffit d'un léger néologisme. Il ne s'agit plus du sacrifice légendaire d'une jeune fille, c'est l'âme de la jeunesse française qui est aujourd'hui menacée par l'autre fanatisme :

> *Tantum irreligio potuit suadere malorum !*

(1) I, 95.

Ce qui empêche les hommes de jouir en paix de leur prospérité ce sont, ajoute Lucrèce, les effrayantes fictions des poètes; ils n'ont nul moyen, nulle ressource pour se raffermir, puisqu'après leur vie il leur faut craindre des peines éternelles. C'est qu'on ignore la nature de l'âme. Naît-elle avec le corps, périt-elle avec nous, dissipée par la mort, ou va-t-elle se plonger dans les ténèbres de l'Orcus et dans ses gouffres désolés ?... Il importe avant tout d'examiner d'un regard pénétrant les principes qui font subsister l'âme et l'esprit (1). Vous le voyez, Messieurs, le problème est clairement posé : il s'agit non pas d'apaiser les dieux, mais de maîtriser son esprit et de le débarrasser des folles terreurs de la superstition.

Puis le poète fait un retour sur lui-même ; il ne se fait pas d'illusion sur la difficulté de son entreprise : « Ces vérités obscures, découvertes par les Grecs, sont malaisées à mettre en lumière dans la poésie latine; d'autant plus qu'il me faudra souvent essayer des termes nouveaux, à cause de l'indigence de la langue

(1) I, 125.

et de la nouveauté des pensées. Mais ta vertu et l'espérance charmante de contenter ton amitié qui fait ma joie, m'engagent à soutenir le plus rude travail : dans le silence des nuits sereines je veille, cherchant les mots et les vers qui seuls peuvent donner à ton esprit une lumière éclatante pour pénétrer dans les profondeurs d'un sujet ténébreux (1). »

Il y a plusieurs oasis de ce genre dans l'aride système de Lucrèce. Ce farouche ennemi de la superstition éprouve parfois le besoin de déposer ses armes : il savoure en poète les délices de l'étude et du recueillement solitaire; il se déride et se montre plein de tendresse pour l'humanité; il nous fait part de ses confidences avec une naïveté touchante et nous ouvre son cœur. C'est ainsi que vers la fin du premier livre, fatigué sans doute du combat qu'il vient de soutenir contre les théories d'Anaxagore, il s'arrête un moment pour reprendre haleine et nous parle de ses belles espérances : « Je ne m'abuse pas, dit-il; ces matières sont obscures, mais une haute espé-

(1) I, 130.

rance de gloire a frappé mon cœur et déposé dans mon sein le doux amour qui m'entraîne vers les Muses. Transporté d'enthousiasme, je parcours d'un esprit hardi des régions non frayées du domaine des Piérides, des lieux qu'avant moi nul pied n'avait foulés (1). » Il se réjouit de conquérir une éclatante couronne, légitime récompense des leçons qu'il fait entendre sur un sujet plein de grandeur, et de sa persévérance à délivrer les âmes des nœuds étroits de la superstition. Il ne songe plus au précepte d'Epicure qui considère l'art comme une frivolité indigne d'un philosophe : comme tous les poètes, il est sensible à l'amour de la gloire. Il a tout foulé aux pieds : richesses, honneurs, volupté; il ne fait d'exception que pour la gloire, non cette gloire vulgaire que la faveur distribue à ses courtisans, mais celle qui vient de l'esprit et qui s'attache aux écrits immortels. Ce naïf enthousiasme est loin de me déplaire, j'y trouve même l'explication du génie de Lucrèce. Il est vrai qu'à l'entendre, il n'emprunte le langage des Muses que pour

(1) I, 915.

faire accepter plus facilement sa laborieuse doctrine, semblable aux médecins qui, pour faire prendre l'amère absinthe à des enfants, enduisent de miel doré les bords de la coupe. Mais n'oublions pas qu'il vient de nous dire que ce qui fait sa joie, c'est l'espoir de cueillir une couronne d'un nouveau feuillage et qui n'a ceint le front d'aucun mortel. Oublieux de son système, il parle le langage des poètes; il invoque les Muses. Au début de son poème, il avait prié Vénus de répandre la beauté sur son œuvre et de faire régner sur la terre la paix, sans laquelle il n'aurait pas la liberté nécessaire pour se livrer à son travail poétique. Arrivé à la fin de son poème, il invoque Calliope avec la même préoccupation : « Muse savante, qui répands la paix parmi les hommes et la joie parmi les dieux, ô Calliope ! guide-moi vers la limite tracée à ma dernière course, afin que sous ta conduite j'obtienne la couronne et une grande gloire (1). »

Sans doute il ne faut voir qu'un procédé poétique dans ces invocations à des divinités

(1) VI, 95.

auxquelles le philosophe ne croyait pas; mais n'est-il pas remarquable que l'ennemi des dieux, quand il oublie son système, ne puisse se passer de leur symbole? tellement le sentiment religieux est inhérent au cœur de l'homme et tend à se produire au dehors quand on ne fait pas effort pour l'étouffer. Si Lucrèce n'avait eu en vue que la doctrine de son maître, il se serait contenté de l'exposer en prose vulgaire; mais, en dépit d'Epicure, il ne pouvait se résigner à l'anéantissement, l'assurance d'une gloire éternelle, *perenni laude coronam*, le soutenait dans ses veilles, et, dès lors, « aucun travail ne lui coûte pour trouver des tours heureux, des expressions poétiquement lumineuses qui feront éclater aux yeux dans toute leur splendeur les mystères les plus reculés de la nature (1). » On n'a pas assez insisté sur ce côté poétique de l'œuvre de Lucrèce; c'est par là qu'il échappe à la sécheresse mortelle de son système et qu'il se rattache à l'humanité.

Nous aurions tort, à notre tour, de donner

(1) I, 138.

le change et de prendre les épisodes pour le fond de la pièce. Ce qui domine dans le poème de Lucrèce, c'est bien l'effort du sectaire, qui, dans son impétuosité, ruine avec la superstition le sentiment religieux qui la supporte. Comme nous l'avons remarqué à propos d'Epicure, la science n'est pour lui qu'un expédient de polémique : son siège est fait à l'avance, il n'étudie la nature que pour braver le ciel. La religion est son cauchemar, et c'est pour la déraciner du cœur de ses contemporains qu'il s'opiniâtre dans les hypothèses les plus extravagantes.

III

Cette funeste tentative se renouvelle sous nos yeux, et, de l'aveu de ses admirateurs, « c'est encore de nos jours l'esprit du vieil Epicure, qui, combiné avec des doctrines nouvelles, travaille et mine le christianisme (1). »

J'ai donc cru, Messieurs, qu'il était bon de soumettre cette doctrine néfaste à un nouvel

(1) Guyau, *la Morale d'Epicure*, à la fin.

examen, et sans poursuivre l'argumentation de Lucrèce dans tous ses détails, je me propose d'étudier avec vous les principales questions qu'il a soulevées. Elles sont d'une gravité qui n'échappe à personne. Les maximes épicuriennes sont d'autant plus dangereuses qu'elles trouvent aujourd'hui un terrain tout préparé. Il y a, en effet, beaucoup d'analogie entre la triste époque que nous traversons et les temps troublés où vécut Lucrèce. S'il fallait examiner les choses dans toute leur rigueur, je doute même que la comparaison fût à notre avantage. Nos mœurs sont plus douces, mais les caractères sont moins énergiques. La fin de la République romaine fut ensanglantée par les proscriptions de Marius et de Sylla, par le brigandage de Catilina et de ses complices, par les compétitions des triumvirs, qui se partagèrent, après la mort de César, les dépouilles de leurs adversaires politiques. Mais il y avait encore des âmes généreuses; César affronte le poignard des sicaires, plutôt que de renoncer à ses projets de domination; Cicéron abandonne sa tête aux émissaires d'Antoine, plutôt que de chercher le salut

dans une fuite honteuse. Lucrèce peignait d'après nature lorsqu'il nous représentait ses contemporains errant à l'aventure et se disputant misérablement les lambeaux de la chose publique pour assouvir leur ambition.

Aujourd'hui on se dispute encore le pouvoir ; mais, à part de rares exceptions, c'est moins par ambition que par cupidité. Il n'y a plus de César se ruinant jusqu'à trois fois au profit de son ambition. Les maximes dissolvantes des épicuriens modernes ont porté leur fruit ; les grandes passions ont fait place aux mesquines préoccupations de l'intérêt personnel. Comme l'écrivait naguère un publiciste un peu aigri, dans un style que vous trouverez peut-être un peu trivial : « Quand on y regarde de près, nos grandes querelles, dans lesquelles nous faisons si volontiers appel aux sentiments d'honneur et de dévouement, se réduisent le plus souvent à une question de gros sous. » J'aurais beaucoup à dire, si je me laissais entraîner dans cette voie, mais je veux être pacifique et ne m'attaquer qu'aux mauvaises doctrines. Aussi bien ce sont les idées qui gouvernent le monde, et le mal dont nous souffrons est

le résultat de la décomposition morale et intellectuelle qui travaille les nouvelles générations. Comme au temps d'Epicure et de Lucrèce, l'anarchie est à son comble et l'ennemi au cœur de la place. L'école positiviste, qui tend à devenir une vraie religion d'Etat, ne laisse rien subsister des grandes doctrines qui avaient abrité et soutenu l'humanité dans sa marche à travers les siècles. Les plus indulgents, parce qu'ils sont les plus sceptiques, témoignent une déférence ironique aux pieuses croyances dont s'est bercée si longtemps l'âme de l'humanité. On doit, disent-ils, les considérer comme une parure démodée, mais intéressante à contempler dans une galerie de souvenirs. Les plus violents, parce qu'ils sont les plus sincères, n'ont pas assez d'anathèmes pour ces débris d'un autre âge, pour ces vains fantômes de la superstition, qui ont terrifié pendant tant de siècles l'âme de leurs aïeux. Et reprenant à leur compte l'entreprise de Lucrèce, poussant jusqu'au bout ce qu'ils appellent l'affranchissement de la conscience humaine, ils déclarent que l'idée religieuse est une idée factice, une

illusion héréditaire appelée à disparaître au grand jour de la science, et ils saluent d'avance comme un progrès l'irréligion de l'avenir.

Si nous ne sommes pas condamnés à une décadence irrémédiable, ne croyez-vous pas, Messieurs, qu'il est urgent de répondre à de pareilles attaques et de retremper ses armes pour soutenir avec assurance le bon combat de la justice et de la vérité ? Personnellement vous n'avez rien à craindre, votre foi est assez robuste pour résister aux assauts conjurés de l'erreur et du fanatisme ; mais vous êtes appelés pour la plupart à exercer une sérieuse influence sur des esprits atteints de la contagion du siècle. Or, comment voulez-vous leur porter remède et gagner leur sympathie, si vous ne connaissez pas la profondeur du mal qui les travaille ? Les Universités catholiques me semblent avoir été fondées pour répondre à ce besoin social : préparer des esprits d'élite à la défense des croyances chrétiennes, qui ont été jusqu'à présent la sauvegarde de l'humanité, et les mettre en mesure de s'opposer au torrent des idées irréligieuses qui envahissent la société contemporaine. Comment

répondent-elles à leur vocation? il ne m'appartient pas d'en juger. Pour ce qui me concerne, je suis heureux de pouvoir cette fois concilier mes devoirs professionnels de préparateur à la licence ès lettres avec l'étude des grandes questions qui ont préoccupé les penseurs de tous les temps.

Quand on se trouve en présence d'une œuvre comme le poème de la Nature, le souci de la vérité morale et religieuse doit l'emporter sur toute autre considération. La physique de Lucrèce n'a pour nous qu'une importance secondaire ; cependant, comme elle sert de fondement à sa morale, nous serons obligés de lui consacrer au moins une leçon. Tout, d'ailleurs, n'est pas à mépriser dans cette cosmogonie; si le point de départ est faux, les déductions s'enchaînent avec une rigueur de logique qui mérite d'être signalée. Mais notre effort portera principalement sur les doctrines morales d'Epicure.

Est-il vrai, comme le prétendent certains moralistes, qu'il est impossible de s'attaquer à l'hypocrisie sans porter atteinte à la vraie piété, et de combattre la crédulité sans ébran-

ler les principes de la religion? Le merveilleux que Lucrèce se flatte de renverser au nom de la science, ne peut-il être parfois la manifestation d'une puissance supérieure? Tout en reconnaissant que le poète a bien mérité de l'humanité en la débarrassant des terreurs de la religion païenne, nous essayerons de montrer qu'il lui a rendu le plus mauvais service en établissant un mur infranchissable entre la terre et le ciel et en nous refusant toute relation avec la divinité. Nous verrons qu'il est impossible d'étouffer en soi l'idée de la Providence et de se représenter Dieu comme indifférent aux souffrances des hommes. Nous nous demanderons ensuite si la perspective de l'anéantissement après la mort, dernier refuge des Epicuriens, est un remède aux maux de la vie présente, et s'il ne faut pas faire violence à sa raison pour s'attacher de gaieté de cœur à cette idée. Enfin, pour ne laisser de côté aucun des grands problèmes étudiés par Lucrèce, nous examinerons s'il a été plus heureux dans son essai de *sociologie* et s'il a fidèlement décrit les origines de l'humanité et de la civilisation.

Voilà un programme bien vaste, des questions bien épineuses, Messieurs, et je vous avoue que je n'oserais pas les aborder, si je ne comptais que sur mes faibles lumières. Dieu qui l'a créé pouvait seul donner à l'homme le secret de sa destinée. Si tous les problèmes qui sollicitent notre légitime curiosité ne sont pas résolus, nous avons du moins pour résoudre les plus importants un oracle plus sûr que les fragiles postulats des philosophes.

Lucrèce adorait Epicure comme un Dieu, et lui prodiguait en toute rencontre les hommages les plus enthousiastes. Il voyait en lui le vainqueur de la superstition et le libérateur de l'humanité, libération inutile, puisqu'elle aboutissait au néant. Nous aussi, Messieurs, nous avons un Libérateur qui nous a arrachés aux ténèbres de l'erreur et mis en possession de la vérité. C'est le vrai Rédempteur et le vainqueur de la mort. Non seulement il nous a délivrés des terreurs de l'ignorance et de la superstition ; mais ce qui est plus difficile, ce qu'un Dieu seul pouvait faire, il nous a délivrés de la tyrannie de la fausse science

et de la sagesse des faux sages, de l'orgueilleuse austérité des uns et de la voluptueuse indifférence des autres. Rendons-lui donc d'immortelles actions de grâces, car son salut est efficace, et ce n'est pas l'anéantissement dans la mort, mais le bonheur dans une vie meilleure qu'il a promis à ceux qui ont foi en sa parole et qui pratiquent ses enseignements.

V

BIOGRAPHIE DE LUCRÈCE (1)

SOMMAIRE : Légendes sur Lucrèce. — Sa prétendue folie intermittente. — Est-il mort le jour où Virgile prit la toge virile? — Cicéron a-t-il publié son poème? — Que faut-il penser de son originalité? — Causes probables de sa mort.

Tout entier au sujet de son poème, Lucrèce a négligé de nous renseigner sur sa personne. Il s'efface devant son maître Epicure et n'a d'autre ambition que de faire connaître sa doctrine aux Romains. On voit qu'il vivait à une époque troublée. Dans son invocation préliminaire,

(1) Pour ne pas encombrer la leçon précédente, on a renvoyé ici l'examen de certaines traditions relatives à Lucrèce qu'il est bon de connaître avant de commencer l'analyse de son poème.

il supplie la déesse de la Concorde et de l'Amour de désarmer le dieu de la guerre et d'obtenir une paix durable pour le peuple romain, afin qu'il puisse poursuivre son travail d'un esprit tranquille. Il nous livre dans une expansion d'enthousiasme le secret de son âme et le but de son entreprise. Il veut délivrer les âmes des nœuds étroits de la superstition en révélant aux hommes les secrets de la nature, et il espère, pour prix de ses leçons et de ses efforts à répandre les séductions de la poésie sur des vérités si obscures, cueillir des fleurs nouvelles et obtenir une éclatante couronne. Il ne nous déplaît pas d'apprendre de sa bouche qu'il a conscience d'être à la fois poète et philosophe, également soucieux de propager la vérité et d'acquérir de la gloire; mais cela ne suffit pas. Nous voudrions connaître l'homme, sa vie, son caractère, ses habitudes domestiques et ses relations sociales. Notre curiosité n'est pas facile à satisfaire, car de Titus Lucretius Carus nous savons peu de chose, ou, pour mieux dire, rien de certain ; mais il circule sur son

compte deux ou trois légendes qu'il est bon d'examiner.

Quatre lignes de la *Chronique* d'Eusèbe, remaniée par saint Jérôme (1), et deux lignes de la *Vie* de Virgile attribuée au grammairien Donat (2) sont les seuls documents biographiques que nous possédions, et comme ils ont été rédigés plus de trois siècles après Lucrèce, il ne faut pas s'étonner s'ils manquent de précision. Ce n'est pas une raison pour les dédaigner ; s'ils ne sont pas exacts, ils n'en sont que plus intéressants, car ils sont l'écho de la tradition, et comme l'a dit Aristote, la poésie et, par suite, la légende est plus sérieuse et plus philosophique que l'histoire. Le fait est souvent brutal et illogique, en dépit de toute raison et de toute justice; mais ce qui aurait pu et surtout ce qui aurait dû arriver, voilà ce qui intéresse au plus haut point la conscience et la raison et permet au droit de prendre sa revanche.

On suppose que Lucrèce est un descendant

(1) Saint Jérôme, *Euseb. Chr. ad a. Abr.* 1923 — 94 av. J.-C.

(2) Donat, *Vita Verg.*, 2.

de la grande famille Lucretia, de l'ordre équestre, et l'on ne manque pas de faire remarquer qu'il est, avec César, le seul écrivain qui soit né à Rome. Mais à quelle année fixer la date de sa naissance ? Les témoignages que nous venons de mentionner ne sont pas d'accord. Saint Jérôme, qui le fait naître en 94 avant Jésus-Christ, ajoute qu'il se donna la mort dans la quarante-quatrième année de son âge, et Donat nous dit que Virgile prit la robe virile dans sa quinzième année, le jour même où mourut Lucrèce, c'est-à-dire en 55, Virgile étant né en 70 ; ce qui nous oblige à reporter la naissance de Lucrèce à l'an 98 ou 99. Ce qui plaide en faveur de cette dernière date, c'est que Cicéron, donnant en 54 son appréciation sur le poème de Lucrèce, nous autorise à croire qu'il était mort à cette époque (1).

Maintenant, que faut-il penser de la coïncidence signalée par Donat entre la mort de Lucrèce et l'entrée de Virgile dans la vie civile ? L'imagination populaire se complaît

(1) *Ad Quintum fr.*, II, 11.

dans les rapprochements de ce genre : elle supprime au besoin le temps et la distance pour confondre dans une même admiration ceux qui ont le plus honoré l'humanité. C'est ainsi que les sept Sages, bien que séparés par le temps, sont regardés comme contemporains, et que Plutarque, dans son *Banquet* des sept Sages, les rassemble autour de la même table, chez Périandre de Corinthe. Les trophées de Miltiade empêchent Thémistocle de dormir, et Thucydide pleure en entendant Hérodote lire son *Histoire* aux Jeux olympiques. L'amour du merveilleux a rattaché le nom des trois grands tragiques grecs au souvenir de la victoire de Salamine. Eschyle se battit en héros ; Sophocle, à cause de sa beauté, fut choisi pour conduire le chœur d'adolescents qui chantèrent l'hymne de la victoire ; Euripide naquit le jour même de la bataille. Ces inventions ne sont pas sans grâce ni dénuées de fondement ; elles reposent sur le besoin d'exprimer son admiration et de rapprocher par l'âge ceux qui se ressemblent par le génie. Les anciens aimaient à voir une espèce de filiation entre leurs grands hommes ; ils se

passent le flambeau de la vie, *et quasi cursores vitai lampada tradunt.* Virgile fut d'abord considéré comme le continuateur de Lucrèce et l'héritier de son génie poétique.

La légende va quelquefois plus loin : elle rassemble sur une même tête les exploits de toute une race ; d'un homme elle fait un dieu, témoin Hercule, à moins qu'elle n'en fasse un démon ou du moins un démoniaque, c'est ce qui est arrivé à Lucrèce. Saint Jérôme nous raconte, en effet, qu'il fut en proie à des accès de folie, causés par un philtre amoureux, et qu'après avoir composé quelques livres dans les intervalles lucides de sa démence, il se tua de sa propre main. A moins de regarder le génie comme une névrose, il est bien difficile de croire qu'un poème aussi rigoureusement enchaîné soit l'œuvre d'un halluciné ; d'autant plus que le poète nous parle de la sérénité de ses veilles, *noctes vigilare serenas*, et de la joie divine qui pénètre son cœur lorsqu'à ses yeux se dévoilent l'essence des dieux et les plus secrets mystères de la nature. A certains égards cependant, on pouvait mettre en doute la santé de corps et d'esprit d'un pareil novateur.

Les Romains, restés fidèles à la vieille religion nationale, durent regarder comme un insensé celui qui en ébranlait les fondements d'une main si téméraire, et saint Jérôme, qui n'approuvait pas davantage son matérialisme, aura reproduit, sans même en soupçonner l'invraisemblance, une tradition qui atténuait singulièrement la portée des attaques de Lucrèce, et vengeait à la fois la morale et la religion.

Ce qu'il dit au sujet de Cicéron, qui aurait corrigé le poème de la Nature, n'est guère plus vraisemblable. Cicéron écrit à son frère qu'il est de son avis et que Lucrèce a beaucoup de génie et beaucoup d'art : c'est un jugement banal et qui n'engage à rien. A supposer, ce qui n'est pas prouvé, qu'il était l'ami du poète, on sait formellement qu'il était l'ennemi de sa doctrine. Le philosophe romain n'avait pas de système arrêté. En fait de doctrine, il vivait au jour le jour, oscillant entre la morale du Portique et celle de l'Académie, dont il ne saisissait pas toujours la différence ; mais dans ses écrits philosophiques il a constamment combattu l'épicurisme. Et l'on voudrait qu'il eût préparé pour le public l'ouvrage

inachevé de Lucrèce, où s'étalait en pleine lumière l'impudence de la doctrine épicurienne ! Il aurait en tout cas bien mal rempli sa tâche, puisqu'il y a laissé tant d'incohérences, de redites et de tâtonnements. De plus, Cicéron n'était pas homme à garder le silence sur ses ouvrages, et nulle part il ne fait mention de ce travail de remaniement. Il semble donc que ce dernier renseignement, fourni par la *Chronique* d'Eusèbe, est bon à renvoyer avec ceux qui précèdent ; cependant, il ne faut jurer de rien. En 54, Cicéron n'avait pas encore trouvé sa voie, il n'avait encore publié aucun ouvrage philosophique, et il n'est pas impossible qu'il ait contribué à la publication d'un poème qui devait faire tant d'honneur aux lettres latines. Plus tard, il aura eu honte d'avouer le patronage qu'il aurait accordé à une doctrine si dangereuse, et se sera gardé de faire allusion au poète qui l'avait célébrée.

La conclusion qui se dégage de tout ce qui précède, c'est qu'il n'y a rien à tirer des anecdotes contradictoires qui se sont formées autour de la personne de Lucrèce et de son poème, et qu'il est le seul à pouvoir nous ren-

seigner sur son caractère et sur son œuvre.

Il se vante d'être original, de se frayer une voie nouvelle sur le sommet des Piérides et de puiser à des sources dont nul ne s'est encore approché : *Avia Pieridum peragro loca, nullius ante Trita solo* (1). Que faut-il penser de cette prétention, et comment la concilier avec les sentiments d'abnégation profonde qu'il a si fortement exprimés au début du troisième livre : « Tu es mon guide, ô gloire de la nation grecque ! et je pose mes pieds dans la trace de tes pas. » C'est qu'à Rome l'originalité n'excluait pas l'imitation de l'étranger. Venus après les Grecs, les Romains n'étaient pas exigeants en fait d'invention. Pour mériter le nom de créateur, il suffisait de faire connaître aux habitants du Latium les chefs-d'œuvre de l'art grec et de faire passer dans leur langue les genres littéraires et les écrits de la Grèce. Celui qui le premier transportait à Rome quelque poème ou quelque mètre inconnu obtenait la palme et proclamait lui-même son triomphe. Les preuves de ce fait abondent

(1) I, 919.

dans l'histoire de la littérature latine. Pour ne citer que les plus remarquables, Virgile, dans les *Géorgiques*, se fait gloire d'imiter le poète d'Ascra : *Ascraeumque cano romana per oppida carmen* (1), ce qui ne l'empêche pas de s'élever sur les hauteurs abandonnées du Parnasse et d'aboutir à la source de Castalie par un sentier nouveau (2). Tous les sujets ayant été chantés par ses prédécesseurs, *omnia jam vulgata*, il essaie de se frayer une voie et de faire voler son nom victorieux sur les lèvres des hommes. Il se propose en conséquence d'élever un temple de marbre en l'honneur d'Auguste ; mais les matériaux de ce temple, qui n'est autre que l'*Enéide*, ont été tirés pour la plupart de la mine inépuisable d'Homère, de l'*Iliade* et de l'*Odyssée*. De même Horace, pour confondre les serviles imitateurs qui ne voulaient pas reconnaître son mérite, déclare, à peu près dans les mêmes termes que Lucrèce, qu'il a le premier porté ses pas sur un terrain inoccupé et que son pied n'a foulé la trace d'aucun devancier : *Libera per va-*

(1) *Georg.*, II, 175.
(2) *Georg.*, III, 291.

cuum posui vestigia princeps (1). Et pour le prouver, il rappelle qu'il a le premier fait connaître au Latium les ïambes du poète de Paros, imitant la mesure et la verve d'Archiloque et les chants d'Alcée dont aucune bouche n'avait répété les accents. On dirait que l'imitation grecque était pour les écrivains romains une condition de leur originalité, car ils mettent autant d'ardeur à se réclamer de leurs modèles qu'à faire valoir leur priorité dans le genre qu'ils ont cultivé. Lucrèce, qui, non content d'emprunter sa doctrine à Epicure, s'inspirait des poètes philosophes de la Grèce et en particulier d'Empédocle, pouvait revendiquer ses droits à l'originalité. Il a su donner une vie nouvelle aux idées de son maître ; il a fait passer dans son âme et marqué de sa vigoureuse empreinte les sentiments que ses modèles n'avaient fait qu'effleurer, et bien qu'il s'embarrasse parfois dans des conceptions inextricables, c'est, avec Tacite, l'écrivain le plus original que Rome ait produit.

Mais ce n'est pas le poète, ni même le phi-

(1) *Ep.*, II, 19, 21.

losophe, que nous voulons étudier, c'est l'homme, et puisque sa vie nous échappe, voyons comment il est mort. Il n'est pas besoin de recourir au récit plus ou moins légendaire de la *Chronique* d'Eusèbe; on trouve dans son poème l'explication de sa fin prématurée, et l'on peut dire que Lucrèce en mourant a donné la meilleure réfutation de sa doctrine, car il en a été la victime.

Il était obsédé par la pensée de la mort. « Elle n'est rien, » disait-il ; ce qui ne l'a pas empêché de consacrer à ce rien les pages les plus éloquentes de son poème. Les vingt-huit preuves de la mortalité de l'âme qu'il a si complaisamment exposées ne lui suffisent pas, il n'a pu établir solidement « le néant auquel il aspire, ce misérable partage ne lui est pas assuré ». La raison étant impuissante, il appelle le sentiment à son aide et veut nous arracher de force un assentiment que le raisonnement n'a pu obtenir. Efforts inutiles ! Notre conscience proteste et s'attache obstinément au désir de vivre. C'est vainement que le chantre du matérialisme essaye d'arracher à la mort son aiguillon, il a été vaincu

dans ce terrible duel, et obligé de reconnaître qu'une soif toujours égale nous tient bouche béante devant la vie : *Et sitis æqua tenet vitai semper hiantes* (1). Il a voulu passer outre et étouffer en lui cette aspiration impérissable ; mais on ne rompt pas impunément avec la nature ; sortir de l'humanité, c'est aller au-devant de la mort.

Nul n'a plus vivement senti le néant de la vie sans avenir et sans but. A force de pressurer l'orange, il ne lui est plus resté que l'écorce ; en dissipant l'une après l'autre les illusions de la vie, il s'est retranché toutes les raisons de vivre.

Les devoirs domestiques et les soucis de la vie sociale étaient une gêne pour cet âpre philosophe ; il a renoncé aux joies de la famille et au service de son pays. Son maître Epicure avait gardé jusqu'au dernier moment la sérénité intellectuelle qu'il regardait comme le souverain bonheur ; même au milieu des souffrances de la dernière heure, il était soutenu par deux sentiments que Lucrèce avait

(1) III, 1072.

impitoyablement refoulés, le dévouement à ses amis et la contemplation des dieux. Lucrèce, tout en proclamant le bonheur de la divinité, ne regarde le ciel qu'avec un air de défi. C'était un lutteur et non un contemplatif. A en juger par son quatrième livre, il avait fait l'expérience de toutes les voluptés, mais il en était revenu, il en avait reconnu l'impuissance et l'amertume.

> Nequidquam, quoniam medio de fonte leporum
> Surgit amari aliquid quod in ipsis floribus angat (1).

Et puis, c'est toujours la même chose, *eadem omnia semper... eadem omnia restant.* Il avait fait le vide autour de lui, sa doctrine de mort l'avait exilé de la nature et de l'humanité. Or « l'exilé partout est seul » et l'ennui dans l'isolement est le juste châtiment de ceux qui veulent sortir du cadre tracé par la nature et s'élever au-dessus de la médiocrité de notre condition.

Cet effrayant génie, qui, comme Pascal, était hanté d'ordinaire par la pensée de l'infini et de

(1) IV, 1121.

l'éternité, se trouve à l'étroit quand il rentre en lui-même, « il étouffe dans les replis de son étroite doctrine ». De restriction en restriction, il a tellement resserré le cercle de son activité qu'il ne lui reste plus qu'à mourir d'ennui ou de désespoir. Il avait, il est vrai, une dernière ressource, l'enthousiasme pour Epicure et pour la science ; l'étude et la poésie avaient fait sa joie, mais outre qu'en cela il foulait aux pieds les recommandations de son maître, l'ardeur la plus studieuse a ses défaillances. « Des livres et du pain, disait Horace, je me charge du reste (1). » Cette illusion peut durer quelque temps, mais la fatigue ne tarde pas à se faire sentir, et l'on est obligé de reconnaître avec l'auteur de l'Ecclésiaste que tout est vanité et affliction d'esprit, même la recherche de la sagesse. L'homme est un faible appui pour l'homme, et tôt ou tard il arrive un moment dans la vie où le culte des Muses ne suffit plus ; il faut à l'âme humaine un aliment plus substantiel, l'union avec Dieu, son principe et sa fin. « Vous nous avez faits pour

(1) *Epist.*, I, 18, 104.

vous, Seigneur ! s'écrie saint Augustin désabusé de toutes les vanités, et notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en vous. » Mais cette union de cœur et d'intelligence avec Dieu est l'acte religieux par excellence, et Lucrèce ne voulait de religion à aucun prix. Il n'avait entrepris son poème que pour débarrasser les hommes de ce mal suprême. Dans son enthousiasme de néophyte, il s'était même attribué l'illusion d'un superbe triomphe, *nos exæquat victoria cœlo;* mais, en réalité, il a été terrassé dans sa lutte avec l'Invisible, et moins heureux que Jacob, il n'en fut pas quitte pour une simple claudication. Il fut atteint aux sources de la vie et mourut dans la force de l'âge des suites de ses blessures, soit, comme le veut la tradition, qu'il ait attenté à ses jours dans un accès de désespoir et demandé à la mort l'oubli d'une vie désenchantée, soit qu'il ait succombé sous l'étreinte du sphinx auquel il voulait arracher le secret de sa destinée, vaincu, épuisé dans un dernier effort pour conquérir de haute lutte ces vérités consolantes que Dieu révèle aux humbles et cache aux superbes.

VI

TITE-LIVE HISTORIEN ET MORALISTE

SOMMAIRE : Contraste entre Lucrèce et Tite-Live. — I. Préface de Tite-Live. — Ses préoccupations littéraires. — Son amour du passé. — Son patriotisme en lutte avec son impartialité. — Il se laisse absorber par son sujet. — Perfection un peu monotone de ses écrits. — II. L'histoire, œuvre d'art chez les anciens. — Tite-Live n'est pas dupe des légendes qu'il insère dans son histoire. — Ne pouvant atteindre la certitude, il s'en tient à la tradition. — Il se propose avant tout d'offrir à ses contemporains des leçons à suivre et des exemples à imiter. — Il déplore la décadence des mœurs romaines. — III. Tite-Live écrivain désintéressé. — Objections contre l'art de Tite-Live. — Ses harangues. — Son élévation morale. — Ses idées religieuses et son patriotisme.

MESSIEURS,

L'ANNÉE dernière, nous avons fait une excursion périlleuse : nous avons essayé de gravir à la suite de Lucrèce les sommets escarpés de la métaphysique et de pénétrer dans ce qu'il appelle à tort la sereine demeure des sages, *edita doc-*

trina sapientum templa serena. L'air n'est pas respirable sur ces hauteurs, on y est sujet au vertige. Je vous propose aujourd'hui de redescendre dans une région plus habitable, d'abandonner la fiction pour la réalité, de passer de la cosmologie à l'histoire, de la poésie à la prose. Pour que la transition ne soit pas trop brusque, nous allons commencer par le prosateur le plus poétique, par l'historien le plus favorable aux légendes. J'ai nommé Tite-Live, le narrateur enthousiaste de l'épopée romaine. Il est presque en tout l'opposé de Lucrèce. Ils ne se sont pas connus : il n'y avait pas longtemps que l'un était né à Padoue lorsque l'autre mourut à Rome. Cependant, comme ils doivent se succéder dans notre étude, il convient de les confronter et d'esquisser brièvement les traits qui les distinguent.

Lucrèce est un nihiliste. Dans son ardeur irréfléchie de néophyte épicurien, il s'est attaqué aux institutions qui faisaient la force de Rome, et a sapé du même coup les fondements de la religion et de l'Etat. Pendant sa jeunesse, il avait été le témoin consterné des

déchirements de la République et des rivalités sanglantes de Marius et de Sylla. Soit déception suivie de découragement, soit antipathie naturelle, il conçut de bonne heure une aversion profonde pour les luttes de la vie politique et n'eut qu'une pitié dédaigneuse pour les ambitieux qui se disputaient le pouvoir. Au milieu de l'agitation générale, il se recueille, et dans le calme apparent de la fièvre intérieure qui le consume, il compose et rédige, avec un laborieux effort qui portait avec lui sa récompense, le poème immortel où viendront s'inspirer les matérialistes et les athées de tous les temps. Il recommande à son ami Memmius de se tenir à l'écart et d'imiter son indifférence politique et religieuse. Son système entraîne logiquement la dissolution de la société et l'abolition de tous les cultes. Mais il laisse à ceux qui le liront le soin d'appliquer ses théories ; la règle qu'il s'est faite de se tenir sur les hauteurs ne lui permet pas de descendre dans la plaine et de prendre part à la mêlée. Pour être concentrée, son indignation n'en est que plus vive, et il gourmande avec une âpreté impitoyable

les misérables aberrations de ses contemporains, assez fous pour s'inquiéter des dieux qui ne peuvent rien pour nous et d'une vie future qui n'existe pas. Gardez le nom de ces fétiches, si vous voulez, mais renoncez à la chose ; cessez de trembler devant de vains fantômes et de vous agenouiller devant les créations de votre imagination en délire. Disons à sa décharge qu'il ne prévoyait pas les dernières conséquences de son œuvre de destruction, et qu'il ne cherchait pas à établir sa fortune privée sur les débris de la chose publique. Ses rancunes et ses colères étaient désintéressées et d'ordre purement intellectuel ; il n'a point renversé les temples des dieux ni porté les armes contre sa patrie. C'est pourquoi, malgré son radicalisme effréné, il a droit à une certaine indulgence de la part des honnêtes gens. C'était une âme ardente, mais mal équilibrée et d'une violence que rien ne pouvait contenir, un cœur aigri et blasé, un esprit troublé qui voyait tout de travers. Il était dominé par son propre génie et n'avait pas une pleine possession de lui-même : c'est la meilleure explication qu'on

puisse donner de ses erreurs et de ses folles audaces.

Tite-Live était de mœurs plus douces et d'humeur plus bienveillante. Il était arrivé à l'âge d'homme au milieu de l'apaisement général, et s'était résigné à l'ordre de choses nouvellement établi. Il regrette les anciennes institutions ; mais, à ses yeux, il y a des restaurations impossibles. Il porte le deuil de la liberté sans en provoquer le rétablissement, il devient même l'ami du prince, mais non au prix de sa dignité ; il reste pompéien en face d'Auguste, et plutôt que de se faire l'historiographe de la cour ou le flatteur attitré du nouveau pouvoir, il préfère se reporter vers les temps héroïques de Rome et vivre de la vie des vieux âges. Comme Virgile, auquel on l'a souvent comparé, il élève en l'honneur du peuple-roi un monument qui n'est pas moins glorieux pour lui que l'*Enéide*. « Rome est la merveille du monde », avait dit le poète : *rerum pulcherrima Roma*. « C'est le plus vaste empire après celui des dieux : *maximum secundum opes deorum imperium* », dit l'historien, non moins épris de l'amour de sa

patrie. Il reste fidèle au culte des ancêtres et réunit dans un même sentiment de patriotisme le respect des dieux et des vertus antiques. Il associe les dieux à la fortune de Rome, bien différent en cela de Lucrèce qui leur refusait toute influence sur les affaires humaines. Il est un point cependant où il s'accorde avec ce dernier : c'est le souci de l'art et l'amour de son sujet. Rome est l'objet de son culte, comme Epicure est le dieu de Lucrèce. Un autre trait de ressemblance se remarque aussi dans la grandeur de leur entreprise. Le poème de la Nature est une vaste encyclopédie, dans laquelle Lucrèce avait voulu expliquer l'origine et les lois de l'univers et résoudre les problèmes de l'âme et de sa destinée. Tite-Live entreprend de présenter dans un immense tableau l'histoire universelle du peuple romain depuis ses origines jusqu'à la fin du règne d'Auguste. Mais, tandis que l'un proteste contre les égarements de ses contemporains, l'autre se console des tristesses du présent en transmettant à la postérité le pieux souvenir du passé. L'âme sombre et tourmentée du poète éclate parfois en accents

d'une énergie farouche; le calme et la sérénité de l'historien se reflètent dans l'abondance limpide et la majesté de son style.

Le sujet de cette première leçon, Messieurs, est tout indiqué. Quand on veut étudier un ouvrage, il faut d'abord se demander ce que l'auteur s'est proposé. Il nous laisse quelquefois chercher, mais le plus souvent il nous indique, dans une bienveillante préface, le but qu'il poursuit et les moyens qu'il compte employer. Cette confidence est si naturelle que souvent les anciens ne se donnent pas la peine de séparer le prologue de la pièce, et que les considérations personnelles font corps avec l'ouvrage. La préface de Tite-Live fait exception ; elle est détachée du récit et forme un avant-propos comme dans les livres modernes. Dans ces quelques lignes, Tite-Live nous révèle toute sa pensée : il nous dit quelle est sa manière de comprendre et d'écrire l'histoire, les consolations qu'il demande pour lui-même à son étude et les leçons que les lecteurs pourront en retirer.

I

Ce qui frappe tout d'abord dans cette préface, c'est la préoccupation de l'écrivain pour son ouvrage. « Ferai-je une œuvre méritoire en écrivant l'histoire du peuple romain depuis son origine ? Je ne sais, et si je le savais, je n'oserais le dire, surtout quand je considère que le sujet est à la fois ancien et rebattu, puisque chaque jour de nouveaux écrivains se flattent d'apporter des faits plus certains, ou de surpasser l'inhabile antiquité dans l'art d'écrire. »

Cette inquiétude est habituelle aux écrivains de profession : *Omnia jam vulgata,* disait Virgile à la même époque. Comment plaire ? tout a été dit, il n'y a plus qu'à glaner quelques menus faits, quelques détails négligés à dessein, ou qu'à rajeunir par l'éclat et l'originalité du style ce que d'autres ont déjà vulgarisé. D'un côté, les érudits ; de l'autre, les lettrés : Tite-Live, par le souci de sa renommée littéraire, indique déjà sa préférence

pour ces derniers. « Quoi qu'il arrive, ajoute-t-il, j'aurai du moins le plaisir d'avoir aidé pour ma part à perpétuer le souvenir des grandes choses accomplies par le premier peuple de la terre, et si parmi tant d'écrivains mon nom reste obscur, je trouverai quelque consolation dans l'éclat et la grandeur de ceux qui m'auront éclipsé. » On n'est pas plus généreux ni plus modeste, et Tite-Live se présente à nous en homme qui possède à fond les mœurs oratoires. Comment ne pas approuver le citoyen désireux d'apporter sa pierre à l'édifice de la gloire nationale, et résigné d'avance au bonheur d'être surpassé dans cette œuvre patriotique ? Il y a peut-être un peu plus de rhétorique qu'il ne faudrait dans l'expression de ce désintéressement ; mais ces choses-là sont dites en termes si galants, la période est si majestueuse et le cliquetis des mots si harmonieux, qu'il serait malséant d'y trouver à redire. Tite-Live a d'ailleurs besoin de s'encourager au début de sa tâche, et il y aurait de la cruauté à lui refuser l'espérance de la gloire, qui a été de tout temps le cordial des écrivains et le stimulant des grandes

entreprises. Or, « c'est une entreprise immense que de raconter toute l'histoire du peuple romain, qui remonte au delà de sept cents années et qui, sorti de faibles commencements, s'est développé au point de fléchir sous sa propre grandeur ». C'est une histoire nationale complète que Tite-Live se propose d'écrire, et personne avant lui n'avait essayé de soulever un pareil fardeau. Les annalistes s'étaient bornés le plus souvent à raconter les événements contemporains ou à rassembler sans ordre et sans aucun discernement les traditions les plus contradictoires. Lorsque Salluste, rompant avec les habitudes de ces compilateurs, voulut faire une œuvre d'art, il fit un choix parmi les faits du peuple romain et ne s'attacha qu'à ceux qui lui paraissaient le plus dignes de mémoire. S'inspirant de Thucydide, qui prête le même langage à Périclès, il a soin de faire remarquer combien il est difficile d'élever son langage au niveau des faits quand il s'agit de raconter quelque action extraordinaire. Mais dans un récit qui embrasse plusieurs siècles, comment égaler par son éloquence la grandeur de Rome et

ses immortelles destinées ? Tite-Live nous suggère cette réflexion ; mais plus discret que son bruyant devancier, il nous laisse le plaisir de la développer. Ce n'est plus l'écrivain, c'est l'homme et le citoyen qui va maintenant nous faire ses confidences. Le lecteur impatient d'arriver aux temps modernes goûtera peu l'histoire des origines de Rome ; pour l'auteur, au contraire, ce sera le charme et la récompense de son travail d'être distrait des maux de son siècle tant que son esprit s'attachera à ces âges antiques, libre des préoccupations qui, sans détourner un écrivain de la vérité, ne laissent pas de l'inquiéter.

Voilà le vrai mot de l'énigme. — Tite-Live ne serait pas fâché de laisser une image de son génie à la postérité. Mais nous aurions eu tort de le juger trop sévèrement ; il cherche avant tout une diversion à ses tristesses de citoyen. Le présent lui est à charge, et il aime à se faire le contemporain des grands hommes qui ont fondé et affermi la puissance et la grandeur de Rome. Tandis qu'Horace et Virgile célébraient à l'envi les bienfaits du nouveau régime que Rome, fatiguée de ses longues dis-

cordes, avait accueilli avec reconnaissance, Tite-Live vivait à l'écart, conservant dans son cœur les grandes actions accomplies par le peuple-roi et l'amour passionné de ses vieilles institutions (1). Les poètes officiels, qui devaient en partie leur fortune à Auguste, avaient acheté par des louanges excessives le droit de saluer en passant les gloires du passé, l'héroïsme d'un Régulus et l'âme indomptable d'un Caton. Tite-Live, qui devait sans doute sa noble attitude à une situation de fortune indépendante, et n'avait nul besoin pour vivre de l'appui du prince et des libéralités de Mécène, ne relève que de lui-même et ne s'inspire que de son patriotisme. Il ne serait pas à l'aise en racontant les événements contemporains ; il gardera toute sa liberté d'esprit en décrivant

(1) On prétend qu'il fut le précepteur de Claude. Suétone dit seulement que le jeune Claude, encouragé par Tite-Live et aidé par Sulpicius Flavus, essaya d'écrire l'histoire *(Claud., 41)*. D'ailleurs le texte de Suétone est controversé : il y en a qui prétendent qu'il s'agit non de Tite-Live, mais de son fils Lucius. Il faut torturer les textes pour faire de Tite-Live un collaborateur d'Auguste, ou un républicain provocateur. C'était avant tout un écrivain soucieux de l'art de bien dire et un moraliste défenseur de la vertu.

les origines de Rome et ses progrès. Il n'avait qu'une médiocre estime pour les hommes et pour les choses de son temps ; il s'est même demandé, nous dit Sénèque, si la naissance de César avait été un bien ou un mal pour Rome, et bien qu'il n'ait jamais attaqué directement le nouveau pouvoir, on voit à la manière dont il parle de la monarchie dans le passé combien il avait d'aversion pour le principat qu'Auguste venait d'inaugurer. Il a trop vivement décrit les inconvénients de la royauté pour n'avoir pas été choqué des abus du pouvoir d'un seul. « Un roi, fait-il dire aux partisans des jeunes Tarquins, un roi est un homme dont on peut tout obtenir, avec ou sans droits ; un homme auprès duquel le champ est ouvert à la faveur, aux bienfaits ; il peut user de clémence ou de rigueur ; il sait mettre une différence entre un ami et un ennemi. Les lois, au contraire, sourdes, inexorables, sont plus salutaires et plus avantageuses au pauvre qu'au puissant (1). » Cela ne l'empêche pas de reconnaître les services

(1) II, 3.

rendus par les premiers rois, qu'il regarde comme autant de fondateurs, et d'avouer que « Brutus, à qui l'expulsion de Tarquin le Superbe a mérité tant de gloire, eût fait le malheur de l'Etat si, par un désir prématuré de liberté, il eût enlevé le pouvoir à l'un des rois précédents ». Mais ce régime n'était que provisoire, en attendant que Rome fût solidement établie, et l'enthousiasme de l'écrivain se confond avec la fierté du citoyen, lorsque Tite-Live déclare, au commencement du second livre, qu'il va maintenant raconter l'histoire du peuple romain devenu libre et l'empire des lois, plus puissant que celui des hommes. Si on l'eût poussé à bout, peut-être eût-il reconnu, car il était sincère et de bonne foi, que la monarchie n'est pas moins nécessaire aux peuples vieillis qu'aux cités naissantes. Cette considération l'a sans doute aidé à supporter la chute de la république ; mais ses préférences ne sont pas douteuses : il est humilié du spectacle qu'il a sous les yeux, et il se reporte avec amour vers les temps plus heureux où la vertu et la dignité humaines étaient en honneur. C'est là le trait distinctif

de Tite-Live, ce qui lui fait une place à part au milieu des écrivains du siècle d'Auguste, avec lesquels on a vainement essayé de le confondre ; c'est un pompéien que la faveur du prince n'a pu conquérir, un vaincu qui se résigne, mais n'oublie pas, un témoin impartial du passé, à égale distance du courtisan qui encense et du mécontent qui calomnie.

Tite-Live est donc un partisan attardé des vieilles institutions, et un lettré de son époque. Nous pouvons dès lors pressentir quel sera le caractère de son histoire. On devra y retrouver la double empreinte de son tempérament moral et littéraire, une noble peinture des vertus antiques et une sincère admiration pour les grands hommes, la candeur du poète jointe à la force persuasive de l'orateur. Mais en s'isolant à dessein de la société de ses contemporains pour jouir en toute liberté de son idéal, Tite-Live est exposé à s'exalter outre mesure et à rester en admiration devant les créations de son propre génie, sous prétexte de rendre hommage aux institutions du passé. Par dépit du présent, il va, comme il arrive d'ordinaire, transporter son paradis dans un

lointain qui échappe à tout contrôle. Il sera quelque peu dupe de son patriotisme et de son art, et, de la meilleure foi du monde, il nous laissera un portrait plus flatté qu'il ne convient de ces vieux âges dont il s'est fait le contemporain par enthousiasme. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un rapide coup d'œil sur l'ensemble de son œuvre.

Une idée la domine tout entière : la grandeur de Rome et son éternelle durée, *Capitoli immobile saxum*. L'historien semble avoir pris pour devise les paroles de Romulus apparaissant après sa mort à Julius Proculus : « Que Rome soit la capitale de l'univers, telle est la volonté des dieux. » Ce noble sentiment l'a préservé des haines de parti et des flatteries intéressées ; mais lorsqu'il s'agit de la gloire de Rome, il l'a parfois entraîné à des exagérations regrettables. A l'en croire, le peuple romain a presque toujours raison dans ses rapports avec les autres peuples ; il n'entreprend que des guerres justes et honnêtes ; aussi doit-il être toujours victorieux, à moins qu'il n'ait pas tenu compte des avertissements des dieux ou qu'il n'ait négligé de prendre les précautions

nécessaires. C'est ce qui est arrivé en particulier auprès de l'Allia, et il faut voir avec quelle insistance Tite-Live s'applique à atténuer la honte de la défaite et à enlever aux Gaulois l'honneur de la victoire. C'est la fortune, dont la force est irrésistible, qui a aveuglé les esprits. Les tribuns militaires ont été d'une légèreté incroyable ; ils ne se sont pas plus souvenus des dieux que des hommes, et ont rangé leur armée en bataille sans prendre les auspices et sans immoler de victimes. Il n'y avait rien de romain, ni chez les chefs, ni chez les soldats ; ils lâchèrent pied avant de combattre, et prirent la fuite intacts et sans blessures. Les Gaulois furent comme stupéfaits d'une victoire si prodigieuse et si soudaine ; ils restèrent d'abord immobiles de peur, sachant à peine ce qui venait d'arriver et craignant quelque piège (1). A-t-on jamais vu victoire aussi piteuse ? Cependant, Tite-Live ne peut digérer cet affront infligé aux armes romaines, et il y revient plus tard afin de bien montrer la supériorité de la valeur romaine sur la fou-

(1) v, 38.

gue gauloise, *quantum gallicam rabiem vinceret romana virtus docuerunt.*

Voici, en effet, ce qu'il fait dire à Manlius qui vient combattre les Gaulois établis en Asie : « Corps gigantesques, chevelures longues et rousses, vastes boucliers, épées démesurées ; ajoutez, quand ils commencent le combat, des chants, des hurlements, des danses, le bruit horrible des armes et des boucliers qu'ils entre-choquent, suivant un usage antique de leurs pères ; tout est arrangé chez eux à dessein, pour jeter la terreur. Mais laissons les peuples à qui cet épouvantail est inconnu, Phrygiens, Cariens, Grecs, s'en effrayer. Les Romains, accoutumés aux tumultes gaulois, en connaissent aussi la vanité. Une seule fois, à la première rencontre, près de l'Allia, nos ancêtres jadis s'enfuirent devant eux ; depuis, voilà près de deux cents ans qu'ils les égorgent et les dispersent comme des troupeaux (1). » Il n'avait pas attendu cette date pour les diffamer. Il les avait déjà représentés après le siège de Rome errant en vaga-

(1) XXXVIII, 17.

bonds dans la campagne, gorgés de vins et de viandes gloutonnement avalées, et s'étendant près des ruisseaux comme des bêtes sauvages. Il avait fait mieux : se trouvant en face de deux traditions au sujet de l'entrée des Gaulois à Rome, il n'avait pas hésité à adopter celle qui froissait le moins son patriotisme. « Les dieux et les hommes empêchèrent les Romains de vivre rachetés. Avant que l'infâme marché fût accompli, le dictateur survint; il ordonna d'emporter l'or et d'écarter les Gaulois (1). » Or, nous savons par Polybe que les Gaulois rendirent la ville de leur plein gré, et qu'après sept mois d'occupation ils retournèrent dans leur pays, emportant leur butin sans être inquiétés (2).

Tite-Live est tellement jaloux de la gloire du nom romain qu'il se fait un devoir d'abaisser tout ce qui pourrait y porter ombrage. Il trouve le moyen de déroger au plan qu'il s'est tracé de ne parler des autres peuples qu'à l'occasion de leurs rapports avec Rome pour s'attaquer à la gloire d'Alexandre, qui fut sur-

(1) V, 49.
(2) POLYBE, II, 22.

tout grand, s'il faut l'en croire, par le nombre de ses soldats et la soumission de ses généraux. Il n'eût pu vaincre les Romains ni entamer leurs légions avec sa phalange macédonienne. Il a eu le bonheur de mourir jeune, avant d'éprouver l'inconstance de la fortune. S'il avait vécu, l'amour du vin, du faste, l'influence des mœurs orientales n'auraient pas manqué d'énerver son courage. Il consacre ainsi plusieurs pages à une digression qui n'a aucun rapport avec son sujet pour réfuter l'opinion de quelques Grecs, assez légers pour vanter même la gloire des Parthes au préjudice du nom romain (1).

La gloire d'Annibal offusquait aussi les Romains : c'est pourquoi Tite-Live ne craint pas de rapporter une anecdote invraisemblable pour avoir le plaisir de mettre le héros carthaginois au-dessous de Scipion. Il avance, sur la foi des mémoires grecs d'Acilius, que l'Africain eut à Ephèse une entrevue avec Annibal, et rapporte en ces termes l'un de leurs entretiens : «Scipion lui ayant demandé quel était celui qu'il

(1) IX, 17.

regardait comme le plus grand général, le Carthaginois répondit que c'était le roi de Macédoine, Alexandre, qui, avec une poignée de braves, avait mis en déroute des armées innombrables et parcouru des contrées où l'homme n'avait jamais eu l'espoir de pénétrer. — Mais, dit Scipion, qui placez-vous au second rang ? — Pyrrhus, reprit Annibal ; c'est le premier qui ait enseigné l'art des campements, et nul ne sut choisir ses positions ni disposer ses forces avec plus d'habileté. — Et le troisième ? demande Scipion. — Moi, répondit sans hésiter Annibal. Alors Scipion se prit à rire, et ajouta : Que diriez-vous donc si vous m'aviez vaincu ? — En ce cas, je me mettrais au-dessus d'Alexandre, au-dessus de Pyrrhus, au-dessus de tous les autres généraux (1). » Tite-Live, aveuglé par son patriotisme, a beau nous dire que cette réponse était conforme au caractère carthaginois, je ne reconnais pas dans cette platitude le général hautain qu'il nous a si fortement décrit dans les livres précédents.

Il ne s'ensuit pas, Messieurs, que Tite-Live

(1) XXXV, 14.

ait sciemment et de propos délibéré dénaturé l'histoire ; sa partialité était inconsciente. Il ne faut pas oublier que les anciens faisaient à l'amour de la patrie une part bien plus considérable que les modernes. L'austère Polybe lui-même concède à l'historien le droit de faire pencher la balance en faveur de sa patrie, pourvu cependant qu'il ne dise pas le contraire de la vérité. Or, Tite-Live n'invente rien ; il emprunte aux historiens antérieurs les faits les plus glorieux qu'il consigne dans son ouvrage, et même il est à remarquer qu'il ne manque pas d'indiquer ses sources lorsqu'il se défie de la crédulité du lecteur. D'ailleurs, il rapporte aussi de temps en temps des faits qui sont à l'avantage des adversaires de Rome, et leur fait dire fréquemment, à l'adresse des Romains, les vérités les plus dures. De même, lorsqu'il fait l'histoire intérieure de Rome, bien que prévenu en faveur de l'aristocratie, il ne laisse pas de louer parfois la modération de la plèbe et son attachement aux lois. Quelque plaisir qu'il éprouve à peindre les belles qualités et les vertus des patriciens, il ne cherche pas cependant

à cacher leurs défauts et leurs injustices ; il blâme leur dépravation, leur cupidité, la fierté que leur inspire une supériorité imaginaire, leur outrecuidance... Mais son patriotisme ne lui permet pas d'avoir confiance dans la multitude : « Elle est, dit-il, bassement esclave ou tyranniquement maîtresse ; elle ne sait ni mépriser ni posséder avec mesure la liberté qui est placée entre ces deux excès, et il ne manque jamais de complaisants ministres de leur colère qui poussent au sang et au meurtre ces esprits ardents et impétueux (1). »

Cette aversion politique ne l'empêche pas d'être sensible aux maux de la plèbe, et il a souvent dépeint, avec une énergie singulière la situation misérable et désespérée qui lui était faite. Au moment où la guerre contre les Volsques allait s'engager, il se fait l'écho des plaintes des plébéiens indignés de l'asservissement des débiteurs. « Ils disaient en frémissant que, combattant au dehors pour la liberté et pour l'empire, ils étaient au dedans traités en captifs et opprimés par leurs concitoyens, et que la li-

(1) XXIV, 25.

berté du peuple était plus en danger dans la paix que dans la guerre, parmi leurs concitoyens qu'au milieu des ennemis (1). » On retrouve le même accent d'indignation dans le discours du tribun du peuple, Canuléius, demandant que le mariage fût permis entre patriciens et plébéiens, et que l'un des consuls fût choisi parmi le peuple. « Déjà, Romains, j'ai remarqué souvent combien les patriciens vous méprisent, combien ils vous jugent indignes d'habiter avec eux dans la même ville, entre les mêmes murs ; mais je le sens aujourd'hui mieux que jamais en voyant avec quelle fureur ils s'emportent contre nos propositions. Sentez-vous enfin dans quel mépris vous vivez ? Ils vous empêcheraient, s'ils pouvaient, d'avoir part à la lumière ; ils s'indignent que vous parliez, que vous respiriez, que vous ayez figure humaine .» *Lucis vobis hujus partem, si liceat, adimant ; quod spiratis, quod vocem mittitis, quod formas hominum habetis indignantur* (2).

J'espère en avoir assez dit, Messieurs, pour vous faire voir avec quelle puissance Tite-Live

(1) II, 23.
(2) IV, 3.

fait revivre le passé et les hommes qui s'y agitent, avec quelle souplesse il entre dans le caractère et s'associe aux passions des personnages les plus divers. Il s'intéresse tellement aux faits qu'il raconte qu'on dirait qu'il y a assisté, et que, par une espèce de divination, il a vu à plusieurs siècles de distance les moindres détailsdes événements. Pour ne parler que du vingt et unième livre, ne croirait-on pas entendre, tellement le récit est vif et pittoresque, un survivant de l'armée d'Annibal racontant le siège de Sagonte et le passage des Alpes ? Il possède le don de s'émouvoir à un degré si remarquable, qu'il devient impartial presque malgré lui. La passion l'emporte, et il cesse pour un moment d'attribuer à Rome le monopole de l'héroïsme. Il ne s'appartient plus, il est tout entier à son sujet et ne peut plus s'en détacher. « J'ai déjà acquis assez de gloire, disait-il au commencement d'un de ses livres, et je pourrais m'arrêter, si mon âme inquiète ne se repaissait de son travail. » Pline l'Ancien, qui nous a conservé ce fragment, reproche à Tite-Live d'avoir travaillé pour sa gloire plutôt que pour celle du peuple romain.

Mais qui ne voit que cet amour de l'historien pour son œuvre est le plus bel hommage qu'il pût rendre au nom romain, puisqu'il ne peut plus vivre, ni goûter aucun repos sans raconter ses exploits ?

En s'identifiant ainsi avec son sujet, Tite-Live lui a communiqué sa vie et l'a transformé à son image. Selon le mot de Quintilien, la gloire de l'écrivain se confond ici avec les faits qu'il transmet à la postérité. L'étroite liaison qui existe entre le génie de l'artiste et son œuvre se trouve en effet merveilleusement réalisée dans l'ouvrage de Tite-Live. S'il a pu dire que son âme est devenue antique au contact des choses anciennes, il n'est pas moins vrai que les personnages qu'il met en scène ont retrouvé une vie nouvelle sous l'étreinte de son génie. Il est, pour ainsi dire, la grande âme qui se mêle au vaste corps de son histoire et qui meut tous les ressorts du drame qu'il déroule sous nos yeux. Rome est devenue sa chose et fait partie de lui-même ; il en partage toutes les inquiétudes et toutes les joies, il souffre et combat, il triomphe et s'enorgueillit avec elle. Parfois l'émotion le gagne

au point d'interrompre son récit. « Je succomberais à la tâche, *succumbam oneri*, » dit-il en parlant de la terreur qui se répandit dans Rome après la bataille de Cannes, « et je n'essaierai pas de raconter des faits que mon récit ne ferait qu'affaiblir (1). » Aussi avec quelle joie (ce sont ses propres expressions, *me juvat*) annonce-t-il un peu plus loin la fin de cette terrible guerre, comme s'il avait pris part en personne aux fatigues et aux périls !

Mais l'homme a beau faire, il ne peut embrasser qu'une partie de la réalité ; quand il la poursuit d'un côté, elle lui échappe de l'autre. Pendant que Tite-Live est absorbé dans son travail de résurrection poétique, il perd de vue la véritable physionomie des héros qu'il évoque, il répand une couleur uniforme sur tous ses personnages et les fait parler avec la même éloquence. On n'a pas manqué de relever ce manque de couleur locale et de saveur du terroir. On voudrait qu'il eût saisi sur le vif et reproduit dans toute leur rudesse quelques-uns des traits de ces farouches enfants

(1) XXII, 54.

de l'Italie que n'avait pas encore adoucis la civilisation grecque. Même au simple point de vue esthétique et littéraire, on préférerait aux plus belles harangues quelques-unes de ces paroles énergiques et grossières qui font mieux connaître un homme et son époque que les aperçus les plus ingénieux du psychologue le plus avisé. On regrette avec Montesquieu que Tite-Live « ait jeté des fleurs sur ces énormes colosses de l'antiquité ». Son récit est trop constamment beau, trop solennel dans sa variété, le poète et l'orateur apparaissent trop souvent, et quand on en lit plusieurs pages de suite, on reconnaît, avec Pascal, que l'éloquence continue ennuie. En y regardant de près, on s'aperçoit que tout cela est apprêté et un peu artificiel. C'est là une impression d'ensemble plutôt qu'une remarque portant sur tel ou tel détail. L'art est parfait, l'œuvre est vivante, mais d'une vie posthume en quelque sorte et surajoutée. Après cela, c'est peut-être la condition des œuvres humaines les plus parfaites de ne pouvoir nous donner qu'une image affaiblie de l'idéal que l'artiste nous fait entrevoir. Quoi qu'il en soit,

si Tite-Live se ressent un peu trop de l'éducation qu'il a reçue chez les rhéteurs, c'était une nature très richement douée, d'une sensibilité exquise et d'un esprit très perspicace. S'il fait un peu trop de cérémonie avec les citoyens de l'ancienne Rome, il devait être charmant de vie et d'expansion dans l'intimité. Il était indulgent et modéré ; il excellait, nous dit Quintilien, dans l'expression des passions douces, *affectus dulciores*. Ne lui tenons pas rigueur pour quelques taches qui se sont glissées dans un ouvrage aussi considérable ; sachons-lui gré, au contraire, d'avoir consacré son talent à la gloire de son pays, et saluons en lui non seulement un citoyen désintéressé et un écrivain de premier ordre, mais encore un historien très estimable et un moraliste ami du bien et défenseur de la vertu.

II

Après avoir indiqué la difficulté de son entreprise et dans quel « état d'âme » il l'a exécutée, Tite-Live nous explique, dans la dernière partie de sa préface, ce qu'il faut penser

de l'histoire des premiers siècles de Rome, et s'applique à montrer l'importance morale et politique des leçons qui en découlent. Pour le juger équitablement, il est bon de se rappeler ce qu'était l'histoire pour les anciens : une œuvre d'art, à la fois utile et agréable, tenant le milieu entre la poésie et l'éloquence. Pour Cicéron, c'était un genre d'écrit éminemment oratoire, *opus oratorium maxime ;* pour Quintilien, c'était comme une épopée en prose, *quodam modo carmen solutum.* De nos jours, on veut surtout en faire une science ; on y réussit même parfois, mais à petite dose, en portant ses efforts sur un point déterminé. Le moment n'est pas encore venu où un homme de génie, s'emparant des travaux de ses devanciers, les condensera dans une œuvre vivante et élèvera, sur les débris des générations éteintes, un monument définitif, comme Thucydide l'a fait pour la guerre du Péloponèse. Je crains même que, prise ainsi dans son ensemble, l'histoire ne reste toujours, comme son nom l'indique, une recherche, une enquête toujours ouverte et sujette à discussion. Supposons cependant, car il ne faut décourager

personne, qu'un jour elle réalisera les brillantes espérances qu'on a fondées sur elle. En attendant, ne demandons pas aux historiens de l'antiquité une exactitude et une rigueur scientifiques qui n'étaient pas à leur portée. Le reproche le plus grave qu'on pourrait leur faire, ce serait de vouloir nous en imposer en donnant comme certains des faits douteux et de confondre l'histoire avec la légende. Tite-Live n'a pas manqué de prévenir cette accusation. Si les érudits auprès desquels il est en grande défaveur s'étaient donné la peine de l'écouter, ils se seraient épargné une bonne partie de leurs récriminations.

« Quant aux événements qui ont précédé ou accompagné la fondation de la ville, je n'entends, dit-il, ni affirmer, ni contester des traditions plus embellies par la fiction que pourvues de preuves irrécusables (1). » Dans l'impossibilité où il se trouve de contrôler ces traditions, il préfère les rapporter telles quelles, afin d'imprimer aux origines de Rome un caractère plus auguste. Il affiche, il est vrai,

(1) *Prooem.*

une prétention exorbitante lorsqu'il dit « que le peuple romain s'est acquis par les armes assez de gloire pour que l'univers se résigne à lui laisser faire du dieu Mars son auteur et le père de son fondateur, comme il se résigne à sa domination. » Mais il l'atténue singulièrement lorsqu'il ajoute : « Vous en croirez ce que vous voudrez, je n'y attache pas d'importance. » Lui-même ne sait qu'en croire, ou plutôt son incrédulité n'est pas douteuse. Après avoir rappelé, avec une bonne foi apparente, la rencontre de la Vestale et du dieu Mars, il a soin d'ajouter qu'au moins Rhea Silvia le raconta ainsi, « soit qu'elle le crût, soit qu'il lui parût plus honorable de prendre un dieu pour complice de sa faute (1). »

De même à propos de la mort de Romulus. Il dit bien qu'il fut enlevé au ciel et invoqué comme dieu, mais il ajoute qu'on soupçonna les patriciens de l'avoir mis en pièces, et que si ce bruit demeura obscur, si l'autre version prévalut, c'est que l'admiration et la crainte l'avaient accréditée. Lorsqu'il

(1) I, 4.

nous parle un peu plus loin des entretiens de Numa avec la nymphe Egérie, il nous apprend que c'était un artifice du monarque, afin que la croyance d'un miracle fît descendre plus avant la crainte des dieux dans les âmes d'une multitude ignorante. Il rapporte ces faits et beaucoup d'autres parce qu'ils faisaient partie des traditions nationales et qu'il ne se reconnaissait pas le droit de les altérer, n'ayant rien de positif à mettre à leur place. « Je n'ignore pas, dit-il, que de nos jours on ne croit plus aux présages envoyés par les dieux... Mais en écrivant l'histoire des temps anciens, mon âme, je ne sais comment, devient antique, et je me ferais scrupule de regarder comme indignes d'être rapportés dans mes annales des faits que la sagesse de nos aïeux jugeait dignes de la publicité (1). » Et il rapporte pêle-mêle tous les prodiges qu'il trouve chez les annalistes, non qu'il y ajoute une foi aveugle, mais par égard pour les ancêtres. Au lieu de l'accuser de crédulité, on devrait lui savoir gré de nous avoir conservé le souvenir des ter-

(1) XLIII, 13.

reurs et des expiations religieuses qui tenaient une si grande place dans la vie des anciens. Vrais ou faux, les prodiges qu'il nous raconte ont exercé une grande influence sur la politique et la marche des événements, et l'historien ne peut les négliger sans manquer à son devoir. Le merveilleux, qu'on s'en défende ou non, a joué un grand rôle dans l'histoire; ce sont les croyances religieuses qui mènent le monde. L'héroïsme des Romains prenait sa source dans la croyance à l'éternité de Rome et dans la soumission à la volonté des dieux. « *Dis te minorem quod geris, imperas;* c'est dans la soumission à la volonté des dieux que ta puissance réside, » disait lui-même au peuple romain le moins crédule enfant du siècle d'Auguste (1).

Il est donc heureux que Tite-Live n'ait pas professé pour les choses religieuses le même dédain que ses contemporains. Il est heureux ajouterai-je, qu'il n'ait pas fait une histoire critique des premiers temps de Rome : avec le peu de ressources dont il disposait, il n'au-

(1) Horace, *Carm.*, III 1, 6.

rait pu que faire un choix arbitraire parmi tant de faits douteux ; il ne serait jamais sorti du récit des origines. Je sais qu'il avait peu de goût et d'aptitude pour les recherches d'érudition, et qu'on lui reproche de ne pas avoir déchiffré les anciens textes ni fouillé les archives, mais il en aurait tiré très peu de chose tout en y consacrant beaucoup de temps ; c'était une tâche suffisante de mettre en œuvre les matériaux amassés par ses prédécesseurs.

Il savait qu'il était impossible de rétablir la vérité, et il en avait pris son parti, mais non sans déplorer la perte des documents et sans avertir le lecteur de l'incertitude de son récit. C'est ainsi qu'après avoir raconté l'occupation de Rome par les Gaulois, en 390 avant notre ère, il s'arrête un moment pour considérer l'espace parcouru et pour le distinguer de celui qui s'ouvre devant lui. « J'ai exposé en cinq livres l'histoire des Romains depuis la fondation de Rome jusqu'à la prise de la même ville..., histoire obscure, et par son extrême antiquité, comme ces objets qu'on aperçoit à peine à cause de leur très grand éloignement, et par l'insuffisance et la rareté, à ces mêmes

époques, de l'écriture, seule gardienne fidèle du souvenir du passé, enfin par la destruction presque entière, dans l'incendie de la ville, des registres des pontifes et des autres monuments publics et particuliers. C'est avec plus de clarté et de certitude que j'exposerai désormais les événements qui vont suivre au dedans et au dehors, cette renaissance de Rome, repoussée, pour ainsi dire, de sa souche avec plus de sève et de vie (1). » Cette certitude est encore loin d'être parfaite, puisque Tite-Live se plaint de nouveau à la fin du huitième livre : « Il n'est pas facile de préférer un fait à un autre, une autorité à une autre autorité. Je suis convaincu que le souvenir du passé a été altéré par les éloges funèbres et par les faux titres inscrits sur les portraits des ancêtres, parce que chaque famille veut, à l'aide de mensonges et d'artifices, attirer sur elle toute la gloire des actions et des magistratures (2). » Il souffre de cette incertitude et voudrait trouver des témoignages sur lesquels il pût s'appuyer en toute sécurité. Après avoir raconté l'étrange

(1) VI, 1.
(2) VIII, 40.

dévouement de Curtius, qui se précipita tout armé dans le gouffre ouvert au milieu du forum, il ajoute : « Je n'aurais pas épargné mes peines si quelque voie pouvait conduire à la vérité, mais il faut aujourd'hui s'en tenir à la tradition, puisque l'ancienneté du fait ne permet pas d'en constater l'authenticité (1). »

D'après ce qui précède, si Tite-Live avait voulu faire une histoire critique, il aurait dû se borner à reproduire les notices arides et incohérentes de la chronique, comme Fabius Pictor, ou bien, comme Caton et Claudius, ne tenir aucun compte de l'histoire des premiers temps. Mais cette histoire était depuis longtemps dans le domaine public ; on en trouve déjà la trace sur l'inscription de la colonne rostrale élevée en l'honneur de Duillius pendant la première guerre punique, et Tite-Live s'était proposé d'écrire l'histoire entière du peuple romain (2). Il ne pouvait donc que s'en

(1) VII, 6.

(2) Thucydide lui-même, avec les admirables qualités scientifiques de son esprit, eût été fort embarrassé s'il avait voulu raconter les origines de la Grèce. Pour faire une œuvre utile, d'un profit durable et solide, κτῆμα ἐς ἀεί, il a été obligé de concentrer ses efforts sur

rapporter à la tradition, telle qu'il la trouvait consignée dans les annalistes, et la donner pour ce qu'elle vaut, sans avoir la prétention de la faire accepter comme l'expression fidèle de la vérité. Il déclare à maintes reprises que les commencements de Rome sont incertains, et la *Dissertation* de Louis de Beaufort sur l'incertitude des premiers siècles de Rome ne l'aurait pas étonné. Il aurait sans doute souri des efforts de Niebuhr et des conjectures de sa « philologie médiatrice de l'éternité ». Aujourd'hui encore, après tant de recherches, on n'a rien trouvé de mieux à lui substituer, et

un point limité, la lutte politique et militaire entre Sparte et Athènes pendant la guerre du Péloponèse. Il a consacré plus de vingt ans à ce travail et n'a pas eu le temps de l'achever. Au commencement du premier livre, il a bien essayé de rectifier le récit légendaire des poètes et des logographes ; mais, d'après M. Croiset, son savant éditeur, « ses conclusions ne sont pas de tout point conformes à ce que nous croyons savoir aujourd'hui des temps primitifs de la Grèce. Des fouilles récentes, la comparaison avec d'autres civilisations analogues, une expérience critique plus longue nous conduiraient peut-être à modifier sur quelques points les opinions de Thucydide et à tirer d'Homère des renseignements un peu différents de ceux qu'il y a puisés. » (*Thucydide*, par M. Croiset. Introduction, p. 37.)

M. Duruy, dans son *Histoire des Romains*, pour ne pas rester court sur les origines de Rome, n'a pas craint de reproduire l'histoire traditionnelle des rois.

D'ailleurs, Messieurs, Tite-Live se proposait moins de laisser du passé une image définitive que de présenter à ses contemporains des leçons à suivre et des exemples à imiter. Ce qu'il recommande principalement à l'attention du lecteur, c'est la loi du progrès et de la décadence de Rome et l'étroite relation qui existe entre ses mœurs et sa fortune. « Que chacun, dit-il dans sa préface, s'applique pour sa part à observer la vie, les mœurs des Romains, à connaître les hommes, la conduite qui, dans la paix et dans la guerre, nous ont donné l'empire et l'ont agrandi ; comment l'affaiblissement insensible de la discipline amena d'abord le relâchement des mœurs, qui, bientôt entraînées sur une pente chaque jour plus rapide, se précipitèrent vers leur chute, jusqu'à ce qu'on arrive enfin à cette époque où nous ne pouvons ni souffrir nos maux ni en supporter le remède. Le principal et le plus salutaire avan-

tage de l'histoire, c'est d'exposer à vos yeux sur un grand théâtre des enseignements de toute espèce, de vous présenter des exemples à imiter et pour soi et pour sa patrie, de détourner de ces entreprises qu'il est honteux de concevoir et honteux d'accomplir. »

Tite-Live, qui avait composé des dialogues où l'histoire et la philosophie tenaient une égale place, avait des raisons particulières de regarder l'histoire comme une dépendance de la morale ; mais en prenant cette conception pour point de départ de son ouvrage, il ne faisait que se conformer à la loi du genre historique chez les anciens. Pour les Romains, en particulier, l'histoire était avant tout une leçon et un spectacle. L'histoire n'a même succédé aux Annales proprement dites que pour mettre en lumière les enseignements qui pouvaient être utiles aux citoyens. En composant son *Histoire des origines*, Caton avait un but moral. « Il la transcrivit, dit Plutarque, de sa propre main et en gros caractères pour que son jeune fils pût la lire et, dès la maison, se former sur l'exemple des vieux Romains. » Peu de temps après, Sempronius

Asellio, dans un curieux passage conservé par Aulu-Gelle, marquait nettement la différence qui existe entre la simple chronique et le récit philosophique des faits. « Les Annales, disait-il, sont complètement incapables de nous animer à faire notre devoir envers la République ou de nous détourner de mal faire. » Vous connaissez la pensée de Cicéron, qui veut que l'histoire ne soit pas seulement le souvenir du passé, *testis temporum*, *nuntia vetustatis*, mais encore un enseignement et une règle de conduite, *lux veritatis*, *vita memoriæ*, *magistra vitæ*. Même préoccupation dans les préfaces de Salluste. Il fait l'éloge de l'histoire, considérée comme une manifestation de la vie politique ; en remettant sous les yeux de ses contemporains les grands exemples du passé, il excitera chez eux une émulation généreuse et qui sera profitable à la République.

En s'engageant ainsi dans la voie tracée par ses devanciers, Tite-Live ne se proposait pas seulement d'offrir à l'admiration de ses contemporains la merveilleuse grandeur de la vieille Rome, il avait l'ambition d'exercer une

réelle influence sur son siècle et de faire du passé une leçon pour le présent. Comme l'a très bien dit Weissenborn dans la préface de son *Tite-Live :* « Il était pénétré du sentiment de la grandeur de son peuple, de son incontestable prééminence, de ses actions glorieuses, et veut faire un tableau vivant de la vérité à ses contemporains déchus et affaiblis ; il leur rappellera que c'est la vertu et l'humanité, la justice et la piété qui ont élevé l'état romain et qui lui ont donné l'empire du monde. C'est l'importance religieuse et morale, c'est la dignité de l'histoire que Tite-Live sent si vivement et s'efforce de faire reconnaître, quand il encourage à la vertu, non par des considérations morales et par des exhortations, mais par une peinture vivante des personnes et des choses ; quand il réveille chez ses lecteurs le pressentiment de la Providence divine en leur montrant les voies du destin, enfin, quand il communique par là à son récit la chaleur, la vigueur et le feu dont il se sentait lui-même si vivement pénétré. » Il se console du spectacle humiliant de la dépravation de son époque en contemplant avec

admiration les nobles caractères, la force morale, la constance vraiment romaine des grands hommes du passé, d'un Cincinnatus, d'un Camille, d'un Papirius Cursor, d'un Décius, d'un Fabius Cunctator, d'un Paul-Emile. Il s'applique avec une complaisance patriotique à mettre en lumière les vertus qu'il considère comme vraiment romaines : la patience et la bravoure, *et facere et pati fortia romanum est*, la modération dans la prospérité et la fermeté inébranlable dans les revers, la magnanimité et la loyauté, la probité incorruptible et le dévouement sans bornes pour la patrie. Attaché de cœur à la religion des ancêtres, il reproche à ses contemporains leur impiété et leur mépris des anciens dieux, et montre que l'indifférence religieuse fait courir à la société les plus grands périls. « Quand la religion était en honneur, on ne savait point interpréter les serments et les lois pour les plier à son gré, on préférait y conformer sa conduite (1). » Comme Virgile et Horace, mais avec plus d'autorité que ce dernier, il invite ses conci-

(1) III, 20.

toyens à cultiver « la piété et la bonne foi, ces deux vertus qui ont fait la grandeur de Rome. »

Cependant, comme s'il n'avait qu'une demi-confiance dans l'efficacité de ses leçons, il se dédommage d'un échec possible en affirmant une fois de plus l'incomparable grandeur du passé de Rome. « Ou l'amour de mon sujet m'abuse, dit-il, ou jamais la République ne fut plus grande, plus intègre, plus riche en bons exemples. Jamais la débauche et l'avidité ne pénétrèrent si tard dans aucun Etat, nulle part l'économie et la pauvreté ne furent si longtemps en honneur, tant il est vrai que moins on avait moins on désirait. C'est tout récemment que les richesses ont apporté la cupidité et que l'abondance des plaisirs a inspiré la passion de se précipiter et de tout perdre dans un abîme de luxe et de débauches (1). »

L'expression *nuper*, dont Tite-Live se sert dans ce passage, indique qu'il rapportait l'explosion du mal à une époque assez récente, sans doute au temps des dernières convul-

(1) *Prooem.*

sions de la République. Mais la décadence avait commencé depuis longtemps, et l'historien en avait signalé l'apparition plus d'un siècle auparavant, à l'occasion du brigandage de Manlius en Asie. « La renommée rapportait qu'il avait corrompu la discipline militaire par tous les genres de licence... Ce fut l'armée d'Afrique qui introduisit à Rome les commencements du luxe étranger ; ce fut elle qui apporta des lits ornés d'airain, des tapis précieux, des voiles et autres tissus déliés, ces buffets, ces tables à un seul pied, qui passaient alors pour des meubles magnifiques ; ce fut alors qu'on fit paraître dans les festins des chanteuses, des joueuses de harpe et des baladins pour amuser les convives ; que l'on mit plus de recherche et de magnificence dans les apprêts mêmes des festins ; que le cuisinier, le dernier des esclaves chez les anciens pour le prix et pour l'emploi, fut tenu en estime, et que ce qui n'était qu'un office de valet fut regardé comme un art. Et pourtant, ce qu'on voyait alors était à peine le germe du luxe à venir (1). » Cet affaiblisse-

(1) XXXIX, 6.

ment de la discipline et cette décadence des mœurs allait sans doute s'accusant sous des couleurs de plus en plus sombres dans les livres suivants, et il est bien regrettable qu'ils ne soient pas venus jusqu'à nous. Nous aurions vu dans un même tableau la noble image des vertus antiques et la peinture attristée du luxe et de la débauche envahissant Rome et, suivant le mot de Juvénal, vengeant l'univers vaincu :

Sævior armis
Luxuria incubuit victumque ulciscitur orbem.

III

Ce qui nous reste de cet immense ouvrage suffit pour nous donner une idée du talent et de l'honnêteté de son auteur. Tite-Live, nous l'avons vu, Messieurs, fut un écrivain désintéressé. Il n'a point écrit pour flatter ni pour faire fortune, par bassesse d'âme ou par calcul (1). Il a eu le souci de bien dire, mais ce

(1) Il a parlé deux fois seulement d'Auguste, et il en a parlé, dit le vertueux Rollin, « avec une retenue

serait de l'ingratitude de lui en faire un reproche; en cherchant à plaire à ses contemporains, il a obtenu de survivre au moins en partie à cette foule d'écrivains obscurs qui devaient éclipser son nom. Il a peut-être plus consulté son goût que le profit de ses lecteur; mais l'art est noble et bienfaisant, il fait la joie et le tourment de celui qui s'y adonne, il élève et fortifie ceux qui sont appelés à jouir de son œuvre.

Cet amour de l'art a porté malheur à Tite-Live et a mis en défiance la critique contemporaine. Les historiens anciens, et Tite-Live plus que tous les autres, payent aujourd'hui la rançon de leur gloire. On s'imagine que l'autorité de leurs écrits est en raison inverse des qualités littéraires qui en ont fait des livres classiques. Plus le récit est vraisemblable et composé avec art, plus l'écrivain s'est appliqué à resserrer la trame des événements et à les présenter sous une forme intelligible,

et une sobriété qui fait honte à ces écrivains flatteurs et désintéressés qui prodiguent, sans discernement et sans mesure, aux dignités et aux places, un encens qui n'est dû qu'au mérite et à la vertu. »

et plus on se défie de ses explications et de son talent. C'est bien beau, se dit-on, très vraisemblable ; mais qui nous assurera que c'est la vérité ? Et l'on se met à regretter qu'au lieu de faire une œuvre d'art, l'historien ne se soit pas contenté d'amasser des matériaux et d'indiquer ses sources ; on regrette de ne pouvoir échanger l'édifice contre l'échafaudage. Regrets superflus ! Les anciens n'ont pas songé aux travailleurs de l'avenir ; ils croyaient, sans doute, faire une œuvre définitive et ne se doutaient pas que les documents dont ils se servaient ne parviendraient pas jusqu'à nous. L'étude et la critique de ces documents était une préparation indispensable pour quiconque voulait écrire l'histoire, mais le travail propre de l'historien, c'était la mise en œuvre de ces renseignements de toute sorte que lui fournissaient la tradition, les monuments et les chroniques. Il s'appliquait à reconstituer le passé et à en reproduire une vivante image.

Aujourd'hui qu'on a la prétention de faire de l'histoire une science exacte, on vise à une plus grande exactitude, mais, au fond, le pro-

cédé est le même. Les érudits entassent les matériaux, les critiques en font l'analyse, les historiens en font la synthèse et essayent de rendre le mouvement et la vie à ces informes squelettes du passé. Mais, pour en arriver là, ils sont obligés, comme les anciens, de faire un choix parmi les faits que leur fournit la réalité et d'en dégager la philosophie. Il est impossible de tout raconter ; il faudrait un volume pour énumérer les multiples incidents qui viennent se grouper autour de l'événement le plus mince en apparence. C'est une loi qui s'impose à toutes les œuvres de l'esprit. L'écrivain le plus soucieux d'exactitude ne peut que découper dans le vaste champ de la réalité certains faits caractéristiques dont il essaye de pénétrer le sens. Le passé fournit la matière, mais c'est l'esprit qui lui arrache son secret et découvre ses lois. Par elle-même la réalité est brutale, sans suite et sans signification ; pour être intelligibles, les faits ont besoin d'être interprétés et rangés dans un certain ordre où l'esprit puisse se reconnaître.

Tite-Live, qui nous a suggéré ces réflexions, a porté au plus haut degré ce talent d'inter-

prétation et de composition dans ses discours aussi bien que dans ses récits. Ayant, par exemple, à raconter la prise de Sagonte, il détache des mille incidents d'un long siège ceux qui lui paraissent les plus significatifs ; il les agence et les dispose dans l'ordre le plus naturel, et les décrit avec une vivacité et une souplesse de style qui se prêtent à toutes les exigences de la réalité. Le siège est-il interrompu ? il suspend le récit des opérations pour nous faire part de ses réflexions ou plutôt des calculs d'Annibal et des sentiments des assiégés. Son récit s'anime de nouveau avec la reprise des hostilités, et rivalise de vigueur et d'énergie avec l'animosité des combattants. Son récit terminé, il essaye de fixer la date et la durée du siège, et intercale entre deux narrations un éclaircissement que les historiens modernes ont coutume de reléguer au bas des pages ou dans un appendice à la fin du volume.

Les anciens ne connaissaient pas ce procédé ; en revanche, ils en pratiquaient un autre, qui nous paraît étrange et peu compatible avec la vérité. Ils donnaient à leurs ouvrages une

forme dramatique, faisant agir et parler leurs personnages à la manière des poètes. De nos jours, on a jugé trop sévèrement l'usage de ces harangues, particulièrement chez Tite-Live. Pour les apprécier sainement, il faut se rappeler que chez les anciens « la parole était le grand ressort en paix et en guerre. » Ce n'est pas seulement pour obéir à une tradition littéraire, issue du poème dramatique, mais pour se rapprocher autant que possible de la réalité que les anciens ont introduit dans l'histoire des scènes oratoires. Il est inutile de rappeler l'importance des discours prononcés sur le Forum ou dans le sénat. A Rome, comme à Athènes, tout se décidait par la parole, et il ne servirait de rien, comme le disait déjà Sempronius Asellio (plus d'un siècle avant Tite-Live), « de raconter en détail les opérations militaires sans dire quelles ont été les décisions prises pendant ce-temps là par le sénat et quelles lois ont été portées. » Il est vrai qu'on pouvait consigner ces renseignements sans renouveler les débats oratoires, mais on n'aurait donné qu'une faible idée de ce qui s'était passé, et le triomphe de l'historien était de faire re-

vivre les grandes figures et de donner par son talent l'illusion de la réalité. On comprend que Tite-Live ait été tenté de reproduire les discours politiques ; mais ces longues harangues militaires, dont aucune n'a le caractère de l'impromptu ?

On n'oublie qu'une chose, c'est que le consul qui parlait au peuple assemblée sur le Forum était souvent le même qui parlait comme général à la tête de son armée. Le camp rappelait les souveniers de la cité. En avant du prétoire s'élevait une tribune d'où le général parlait à ses soldats, restés citoyens sous la tente. Il ne faut pas s'étonner de le voir haranguer ses troupes et leur faire part de ses projets et de ses espérances. Ces longs discours n'étaient pas prononcés, comme on se l'imagine, immédiatement avant la bataille, mais le plus souvent quelques jours auparavant. C'est ainsi que nous voyons Annibal, à son entrée en Italie, entretenir ses soldats des fatigues qu'ils ont surmontées et des périls non moins grands qui les attendent. Au moment d'engager le combat, il trouvera des paroles enflammées pour les assurer de la victoire ; mais en ce mo-

ment il est permis à l'orateur de prendre son temps, il s'agit de les convaincre et de leur faire comprendre que si la situation est grave, elle est loin d'être désespérée. D'ailleurs, ces discours, qu'on dit avoir été composés pour faire briller le talent de l'historien, avaient l'avantage de donner à ses écrits un caractère impersonnel. Au lieu de se livrer pour son compte à des réflexions sur les causes et l'enchaînement des événements, il charge l'orateur qu'il met en scène de résumer la situation et de tirer du passé des inductions qui préparent et font entrevoir l'avenir. Les faits se trouvaient ainsi rattachés à leurs causes sans qu'on eût besoin de rompre la forme dramatique qui faisait de l'histoire un genre littéraire d'un caractère particulier. Cette méthode d'exposition historique n'est plus applicable aujourd'hui, elle n'a plus les mêmes raisons d'être et ne pourrait satisfaire aux exigences de l'esprit moderne; mais il ne faut pas s'y méprendre, entre la manière des anciens et celle des modernes, la différence n'est pas aussi grande qu'on a coutume de le dire; entre les discours des uns et les analyses et dissertations des au-

tres il n'y a souvent, comme on l'a dit à propos de Thucydide, « qu'une différence de guillemets. »

Outre les raisons que nous venons d'indiquer, Tite-Live avait une raison particulière de regarder l'histoire comme une province de l'éloquence. Le malheur des temps ne lui permettant pas de donner dans le présent libre carrière à son génie oratoire, il fut heureux d'élever une tribune sur les débris du passé. Il se substitua aux grands hommes de l'antiquité et leur prêta une éloquence digne de la majesté romaine. Sans doute, son histoire n'a pas un caractère suffisamment pragmatique ; il lui a manqué d'avoir fait l'expérience de la vie publique et d'avoir vécu dans les camps. Mais on aurait tort de mettre uniquement sur le compte de la rhétorique les magnifiques développements de ses harangues politiques et militaires. A tout prendre, c'était un homme intelligent et cultivé, qui se faisait, même des choses qu'il n'avait pas pratiquées, une idée assez juste. Il est permis de regretter que l'exactitude de ses informations n'ait pas toujours été au niveau de sa sincérité ; mais, plu-

tôt que de lui reprocher des lacunes ou des erreurs que l'étendue de son entreprise ne lui permettait pas d'éviter, on doit lui tenir compte de ses longues études et de ses efforts persévérants.

Nous devons aussi rendre hommage au noble caractère qui, sans autre provocation que sa droiture, sut, au milieu de l'affaissement général, garder son indépendance et se maintenir sur les hauteurs de la dignité morale. Dans un siècle où tout fléchissait, les âmes et les courages, les principes avec les mœurs, il trouva dans son cœur assez de générosité pour comprendre et faire revivre les grands hommes du passé. Sa culture philosophique suppléa à son défaut d'expérience politique, le moraliste vint en aide à l'historien, et c'est par les passions dont la connaissance de l'homme lui avait donné le secret qu'il est arrivé à comprendre les affaires et à démêler les sentiments les plus divers et les intérêts les plus opposés. Il a eu l'honneur de fournir à Bossuet des maximes et des exemples qui sont à leur place dans le *Discours sur l'histoire universelle*.

C'est par les mêmes causes que le précepteur du Dauphin explique l'élévation de Rome et les grands changements qui sont arrivés dans son état. Ne croirait-on pas entendre Tite-Live lorsqu'il dit « que le fonds d'un Romain, pour ainsi parler, était l'amour de sa liberté et de sa patrie », et lorsqu'il ajoute que « sous ce nom de liberté les Romains se figuraient avec les Grecs un Etat où personne ne fût sujet que de la loi et où la loi fût plus puissante que les hommes (1) » ?

Pour un Romain, la religion et le patriotisme étaient choses inséparables, et Tite-Live n'a si vivement dépeint les vertus antiques que parce qu'il était pénétré du sentiment religieux qui leur avait donné naissance. Dans un milieu sceptique et railleur, il resta attaché aux anciennes croyances et fit respecter en lui la gravité romaine. Il avait une grande aversion pour l'épicurisme, qui était en honneur autour de lui ; il redoutait pour son pays les conséquences de cette doctrine irréligieuse, *doctrina deos spernens*, qui avait déjà si fort

(1) Bossuet, *Disc. sur l'hist. univ.*, 3e partie, 6.

alarmé le patriotisme de Cicéron. La religion figure au premier rang dans les éloges qu'il accorde à ses héros. Quand il veut flétrir Annibal et opposer ses vices à ses qualités militaires, il le représente comme un homme sans religion, ce qui ne l'empêche pas, tellement il est habitué à donner au sentiment religieux la place prépondérante, de le faire parler et agir comme un adorateur des dieux. A ses yeux, l'existence et la prospérité des Etats et des particuliers dépendent de la volonté divine. Il importe donc avant tout et dans toute entreprise de se concilier la bienveillance des dieux (1). Témoins des actions humaines, ils aveuglent l'impie et ne manquent jamais de le châtier ; ils protègent au contraire et récompensent ceux qui les honorent. Tite-Live avait le respect d'un stoïcien pour les manifestations extraordinaires de la volonté divine, mais il ne reconnaissait pas les signes de cette volonté dans les phénomènes ordinaires. Lorsqu'il rapporte les prodiges qui se produisirent à Rome et dans les

(1) IX, 1.

environs après les premiers succès d'Annibal en Italie, il a soin de remarquer que les esprits une fois sur la pente de la crédulité en admirent beaucoup à la légère, *multa temere credita sunt* (1). Le philosophe fait ses réserves, mais l'historien les rapporte tels quels, afin de faire comprendre le trouble et l'anxiété des contemporains.

Il y a un peu de confusion et d'incertitude dans les conceptions religieuses de Tite-Live, mais en y regardant de près, on s'aperçoit qu'il n'était polythéiste que dans son langage. Les dieux n'ont qu'un pouvoir emprunté, ce sont des agents subalternes, des ministres de la puissance suprême qui règne souverainement sur tout, et qu'il appelle tantôt *numen*, tantôt *fatum* ou *necessitas*. Cette grande divinité stoïcienne, ce *fatum* est l'être éternel et immuable, la puissance insondable à laquelle sont également soumis les hommes et les dieux ; il faut obéir à la nécessité contre laquelle la sagesse humaine est impuissante et que les dieux eux-mêmes ne peuvent éluder,

(1) XXI, 42.

pareatur necessitati quam ne dii quidem superant (1). Cependant l'homme reste libre ; s'il appartient à la puissance divine d'accorder le succès et d'infliger le châtiment, il dépend de l'homme d'être vertueux ou coupable. « Les Romains, dit Tite-Live par la bouche de Scipion, ont reçu des dieux ce qui est en leur pouvoir ; quant à nos sentiments, qui dépendent de nous, ils ont été en toute circonstance et sont encore les mêmes : la prospérité n'enfle point notre orgueil, le malheur n'abat point notre courage (2). » C'est bien là le fond de la morale stoïcienne qui faisait dire à Cicéron qu'il faut demander la fortune à Dieu et prendre chez soi la sagesse, *fortunam a Deo petendam, a se ipso sumendam esse sapientiam* (3). Diabolique superbe, comme dit Pascal, qui élève l'homme au-dessus de la divinité, puisqu'elle renvoie celle-ci à l'administration des choses extérieures et lui refuse toute compétence au for intérieur de l'homme. Mais, avec Tite-Live, il ne faut pas pousser les

(1) II, 56.
(2) XXXVII, 45.
(3) Cic., *De nat. deor.* III, 36.

choses à l'extrême ni le confondre avec les arrogants qui se font de la religion un piédestal. Il est plein de reconnaissance pour la volonté souveraine qui a décrété la grandeur et l'éternité de Rome, et de soumission pour les dieux qui mettent des bornes à l'ambition de l'homme et répriment son orgueil en lui rappelant qu'il est sous leur dépendance. La piété et la bonne foi sont à ses yeux la sauvegarde des Etats et des particuliers, et il se plaît à montrer dans les événements la sanction de la sagesse et de la puissance divines qui récompense les bons et punit les méchants.

On a dit que l'histoire de Tite-Live était une œuvre d'imagination et de sentiment plutôt qu'une œuvre de science. Soit ; mais, à le bien prendre, je ne sais si cette histoire, avec son coloris poétique et sa haute signification morale, n'est pas au fond plus philosophique et plus vraie, comme Aristote le disait de la poésie, que l'histoire critique, avant qu'elle devienne savante, avec ses tâtonnements, ses lacunes et ses incertitudes. Elle est en tout cas plus humaine et plus intéressante, car

c'est la tradition des ancêtres accrue de l'effet qu'elle a produit sur une âme honnête et généreuse.

Cependant, Messieurs, notre admiration pour l'éloquent biographe du peuple romain ne doit pas nous empêcher de faire quelques réserves. Tite-Live, avec sa haine vigoureuse du mal, n'a pas toujours une fermeté d'esprit suffisante en présence des problèmes qu'il soulève ; il veut à tout prix leur donner une explication. Quand il est embarrassé, il recourt au destin et tranche ainsi les questions qu'il ne peut résoudre avec les seules lumières de sa conscience morale. La règle qui juge les hommes d'après leur fortune et la prospérité des peuples d'après leurs mœurs est un peu étroite. Il aurait dû se rappeler que souvent la force prime le droit, et que l'intelligence et l'habileté ont pour le moins autant d'influence que la vertu dans la conduite et l'issue des affaires. Pour qui s'en tient au fait accompli, l'histoire est souvent immorale. C'est assurément une noble préoccupation que de prendre en main les intérêts de la morale éternelle et de vouloir que chacun soit

traité selon ses œuvres. Mais prenons-y garde ; Dieu, qui est patient, n'a pas dit son dernier mot : l'histoire n'a pas son dénouement ici-bas, et c'est dans une autre vie que l'homme, pris isolément ou en société, doit recevoir la récompense de ses vertus ou le châtiment de ses crimes. Vouloir que la vertu soit toujours victorieuse dans le conflit des nations, c'est, qu'on le veuille ou non, ajouter le déshonneur à la défaite des plus nobles causes, c'est ratifier le *væ victis* qui indignait si fort l'âme indomptée de Tite-Live ; vouloir accommoder la sagesse divine à notre prudence humaine, toujours courte par quelque endroit, c'est empiéter sur les droits de la Providence qui n'a révélé à personne, pas même au génie de Bossuet, la mesure de son intervention dans les affaires humaines.

Arrivé à la fin de sa préface, Tite-Live exprime un regret, celui de ne pouvoir comme les poètes commencer par d'heureux présages, par des vœux et des prières adressées aux dieux et aux déesses, afin d'obtenir l'heureux succès de sa vaste entreprise. Ce regret, Mes-

sieurs, était une prière et non une simple formule de rhétorique. Quand l'âme sort d'elle-même pour se dévouer à une grande cause, elle éprouve le besoin de s'élever jusqu'à la divinité. Or, Tite-Live, au lieu de se dégrader dans l'adulation et le désœuvrement comme tant d'autres, s'était mis au service d'une grande passion, le patriotisme. Je m'abuse peut-être; mais j'aime à croire que, fidèle au précepte de Platon, il ne s'est point soumis à cet immense labeur en vue de plaire seulement aux hommes, mais dans l'espoir de plaire à Dieu dans la mesure de ses forces. Il me plaît de voir dans cet enthousiasme de Tite-Live pour les grandes choses la source de son désintéressement, de son calme et de son élévation. Tout artiste vraiment digne de ce nom converse avec Dieu, même à son insu : ses pensées et ses sentiments dépassent la rhétorique vulgaire, celle qu'on applaudit, parce qu'elle flatte notre médiocrité. Et puis, s'il est doux de s'approcher des sources sacrées, si la contemplation du vrai, du bien et du beau est la seule chose qui donne du prix à la vie humaine, cette ascension vers les hau-

teurs est pénible à notre infirmité, on a besoin de se sentir soutenu par la pensée qu'on est agréable à Dieu, et c'est une consolation de lui offrir l'hommage de nos efforts et de notre bonne volonté.

VII

LES IDÉES POLITIQUES MORALES ET RELIGIEUSES DE TACITE

SOMMAIRE : Comparaison de Tite-Live et de Tacite. — I. Education oratoire de Tacite. — Ses opinions politiques. — Il éprouve le besoin de justifier sa conduite, et a le tort de blâmer ceux qui n'ont pu supporter les excès du despotisme. — Il essaye de concilier le regret du passé avec le respect du gouvernement établi. II. Honnêteté de Tacite, vengeur du crime et défenseur de la vertu. — Gravité et pénétration de son esprit. — Son impartialité, ses hésitations. — Sévérité excessive et patriotisme intolérant à l'égard des étrangers et des parvenus. — III. Inquiétudes religieuses de Tacite. — Son embarras pour concilier la liberté humaine avec le destin, et le triomphe du mal avec la Providence. — Ses préjugés à l'égard des Juifs et des chrétiens. — Conclusion : Tacite aurait trouvé dans le christianisme qu'il a calomnié la solution de ses doutes et l'explication de ses difficultés.

MESSIEURS,

Je n'ai pas eu besoin de chercher cette année le sujet de mon cours : il s'est offert de lui-même. Il y a, en effet, des noms qui s'attirent et que l'association des idées rend presque inséparables.

Après Tite-Live, je devais vous parler de Tacite. Bien qu'ils aient vécu à un demi-siècle de distance, on peut dire que ces deux historiens ont collaboré à la même œuvre, puisque les *Annales* de l'un sont le complément des *Histoires* de l'autre, et que le dernier venu a repris le récit des événements au point où l'avait conduit son devancier.

Tite-Live avait raconté l'histoire de Rome depuis ses origines jusqu'à la mort de Drusus (9 avant J.-C.). Tacite, mécontent des écrivains intermédiaires qui avaient altéré la vérité historique par adulation ou par haine, est remonté, dans ses *Annales*, jusqu'aux dernières années du règne d'Auguste et poursuit ses *Histoires* jusqu'à la mort de Domitien (96 après J.-C.). Il a donc recueilli l'héritage de son prédécesseur et s'est cru obligé de continuer son œuvre ; mais il a compris que la matière de l'histoire était changée, et que sa situation n'était plus celle de Tite-Live. Il lui porte envie, et, comme tout écrivain préoccupé du succès de ses ouvrages, il se plaint de la sécheresse et de la monotonie de son sujet, qu'il déclare être sans gloire, *inglorius*. Il se console en

pensant que son travail ne sera peut-être pas inutile, car « de faits indifférents en apparence on peut souvent tirer de grandes leçons (1). »

Il a bien soin de faire remarquer la différence qui existe entre ses tristes écrits et les glorieuses annales de l'ancienne république. Cette différence est l'effet du changement qui s'est opéré dans l'Etat. Autrefois, lorsque le pouvoir était entre les mains du peuple et du sénat, il fallait étudier le caractère du peuple et des grands. Aujourd'hui que Rome ne diffère plus d'un Etat monarchique, il faut entrer dans des détails qui paraissent indignes de l'histoire et chercher dans les replis de l'âme du prince le secret de sa politique (2). Tacite a eu le mérite de comprendre les nécessités de son sujet, mais il a eu tort de s'en plaindre. Je pense, avec Montaigne, « qu'ayant spécialement à suivre les vies des empereurs de son temps, si diverses et extrêmes en toutes sortes de formes... il avait une matière plus forte et attirante à discourir et à narrer que s'il eût eu à dire des batailles et agitations universelles (3). »

(1) *Ann.*, IV, 32.
(2) *Ibid.*, 33.
(3) *Essais*, liv. II, chap. 8.

Ce n'est pas seulement par les événements qu'il raconte et par les circonstances où il a vécu que Tacite diffère de Tite-Live : on peut observer le même contraste dans le caractère et les sentiments des deux historiens. Ils ont écrit l'un et l'autre pour soulager leur âme, mais leur souffrance n'était pas la même. Chez l'un, c'était le regret des anciennes institutions, regret sincère, mais modéré et singulièrement atténué par les bienfaits du nouveau régime ; chez l'autre, c'était la honte et le dépit d'avoir vécu si longtemps dans la peur et l'abjection sous le joug du « Néron chauve. » Tite-Live avait trouvé un sujet admirablement approprié à son caractère : porté vers les émotions douces, plus enclin à la louange qu'au blâme, il était heureux de consacrer par son talent les souvenirs de l'ancienne Rome. Son histoire est à la fois une œuvre de science, d'imagination et de sentiment ; il y a mis le meilleur de son âme et lui a communiqué quelque chose de son immortalité. Devenu par enthousiasme le contemporain des grands hommes dont il racontait les hauts faits, il n'était mêlé à aucune des

cabales politiques ou littéraires de son temps et ne faisait partie d'aucun cercle; il vivait à l'écart, et les faveurs du prince n'avaient pas de prise sur lui. Il avait voulu faire une œuvre utile pour lui et pour les autres : il a doublement réussi, puisqu'il reconnaît lui-même qu'il ne peut se détacher de son sujet, et qu'on ne peut le lire sans retirer quelque profit des leçons qu'il donne et des nobles exemples qu'il propose à notre imitation. Ame sereine et limpide, il planait en plein ciel, vivant par le souvenir avec les âmes de son choix, et lorsqu'il reprenait la terre, il était plutôt attristé que tourmenté par le spectacle des misères de son siècle. Il avait foi dans les destinées de Rome et le reste était peu de chose à ses yeux. Tite-Live est ainsi l'écrivain national par excellence; autour de lui Horace et Virgile faisaient appel aux mêmes sentiments, mais ils avaient subi l'influence d'Auguste et leur patriotisme est moins franc et moins désintéressé. C'est un Romain de vieille roche, affiné par l'étude et par l'influence de la civilisation, mais en qui revivent les généreuses illusions des bonnes âmes de l'ancien temps.

La nature et les circonstances avaient fait de Tacite un homme tout différent. Les mauvais jours qu'il avait traversés avaient assombri son caractère et flétri ses espérances. Il avait longtemps souffert en silence et comprimé son âme au point de se survivre à lui-même. Obligé, pour ne pas se compromettre, de surveiller ses paroles et son attitude, il avait attendu l'avènement d'un prince équitable pour donner un libre cours aux sentiments de vertueuse indignation que la tyrannie de Domitien avait refoulés sans les détruire. L'expérience de la vie l'avait assagi et désabusé de très bonne heure, et la contemplation des vertus antiques n'avait pu le consoler des tristesses du présent. C'est que des changements importants dans la constitution et dans les mœurs publiques avaient notablement modifié l'état des esprits. L'homme commençait à se détacher de la cité et à prendre possession de lui-même. Par ses inquiétudes morales et religieuses, Tacite se rapproche de nous; c'est déjà presque un moderne, un esprit soucieux et tourmenté qui aime à se rendre compte des choses. Son

patriotisme est sincère, mais non exclusif. Il ne s'abandonne pas comme Tite-Live et n'a pas uniquement en vue l'édification du lecteur; il écrit d'abord pour lui-même, il est homme avant d'être historien. Psychologue et moraliste à la fois, il s'applique à démêler dans le grossier tissu des événements la trame qui les supporte et les raisons qui les expliquent. Esprit profond et pénétrant, « il ne laisse rien au hasard de ce qu'il peut lui disputer ; » mais les choses ne se laissent pas arracher facilement leur secret. De là des explications multiples, compliquées, parfois contradictoires, d'une ingéniosité qui va jusqu'au raffinement, et d'une concision souvent voisine de l'obscurité. Il ne peut être compris que des esprits mûrs; de là sa défaveur auprès des esprits superficiels et la diversité des jugements qu'on a portés sur lui.

Les uns en font « un fanatique pétillant d'esprit », un détracteur systématique du régime impérial, un attardé de l'ancienne république; les autres lui reprochent d'avoir transigé avec sa conscience pour ménager sa fortune et ne lui reconnaissent que les faciles

vertus d'un vulgaire opportuniste; d'autres, au contraire, nous le représentent comme le plus grave des historiens, comme l'homme qui a su le mieux concilier les droits de la morale éternelle avec les nécessités de son temps. Il n'est pas facile de se frayer une voie à travers ces opinions contradictoires : le seul enseignement qu'on puisse en retirer, c'est que la physionomie de Tacite est singulièrement complexe et qu'il faut beaucoup de tact et de discernement pour la dégager et la reproduire avec exactitude. Le seul moyen d'arriver à une appréciation plausible est de laisser de côté les commentaires, de consulter directement l'intéressé et de traduire fidèlement l'impression produite par l'étude de ses ouvrages.

Je voudrais donc aujourd'hui, Messieurs, attirer votre attention sur la personne et le caractère de Tacite, examiner ses opinions politiques, morales et religieuses, en un mot, vous faire connaître l'homme avant d'étudier l'historien. Il nous a lui-même donné l'exemple, puisque dans ses premiers opuscules il a eu soin de nous renseigner sur ses études et de nous faire sa profession de foi.

I

Il serait intéressant de connaître la famille de Tacite, car c'est d'ordinaire au foyer domestique que se forment les opinions politiques et religieuses. Mais on ne sait exactement ni le lieu, ni la date de sa naissance, ni le nom de son père, ni son propre prénom. Il est probable, cependant, qu'il était fils du chevalier romain Cornélius Tacitus, procurateur de la Gaule Belgique. Son mariage avec la fille du consul Agricola indique qu'il appartenait à une famille honorable, et dans l'éloge qu'il consacra plus tard à la mémoire de cet homme de bien, on voit qu'il y avait entre le gendre et le beau-père parfaite communauté de vues et de sentiments. Il avait reçu une éducation conforme à son rang. On suppose qu'il fut élève de Quintilien, chargé officiellement par Vespasien d'enseigner la rhétorique, mais la chose n'est pas prouvée et ne me paraît guère probable. Il nous apprend lui-même, dans le *Dialogue des ora-*

teurs (1), qu'il suivit dans sa jeunesse les plaidoiries de M. Aper et de Julius Secundus, les hommes les plus éloquents de son siècle. « Un merveilleux désir d'apprendre, dit-il, et une certaine ardeur de jeunesse me faisaient recueillir leurs moindres paroles, leurs conversations, et jusqu'aux secrètes confidences de leur intimité (2). » Mais Tacite est très sobre de renseignements sur sa personne, et nous sommes obligés de demander un supplément d'information à son ami Pline le Jeune. Plus occupé de lui, celui-ci est heureusement moins discret. Il nous dit, en effet, que dès sa plus tendre jeunesse il se faisait gloire de suivre Tacite et de marcher sur ses traces. « C'est tenir le premier rang que de venir après vous, » lui écrivait-il (3).

(1) On s'est longtemps demandé si Tacite était l'auteur de ce *Dialogue :* aujourd'hui la question semble définitivement résolue. A défaut d'autres raisons qu'il serait trop long d'exposer en ce moment, il n'y avait personne autour de Tacite qui fût capable de s'élever à une si grande hauteur de vues et de donner à ses idées une forme aussi éloquente.

(2) *Dialog.*, 2.

(3) Pline, *Ep.*, IX, 10.

Plus tard, lorsqu'il voulut fonder une école publique à Côme, sa ville natale, il pria Tacite de lui indiquer parmi la jeunesse studieuse que sa réputation attirait auprès de lui quelques lettrés auxquels il pourrait s'adresser pour en faire des maîtres (1).

Quelles étaient les relations de Tacite avec ses jeunes admirateurs? Se rassemblaient-ils uniquement auprès de lui pour jouir de sa parole, ou leur donnait-il en même temps des leçons d'éloquence? On aimerait à savoir si le *Dialogue des orateurs* est un souvenir de son enseignement. Quoi qu'il en soit, c'était un esprit merveilleusement ouvert à toutes les idées et sensible à toutes les manifestations de l'art: Il aimait l'éloquence sous toutes ses formes, non seulement l'éloquence oratoire, *eloquentia oratoria*, mais encore ce qu'il appelle l'auguste et sainte éloquence de la poésie. A la façon dont il en parle, on sent qu'il a goûté à toutes les jouissances de la parole, et à celles qui frappent les yeux les moins clairvoyants, lorsque debout, au milieu du silence

(1) IV, 13.

universel, l'orateur attire sur lui tous les regards et fait passer dans l'âme de nombreux auditeurs les sentiments qui le font tressaillir, et aux joies plus secrètes, connues de lui seul, et encore plus vives, soit qu'il prononce avec une imperturbable assurance un discours soigneusement étudié, soit que, se présentant, non sans quelque trouble intérieur, avec une composition nouvelle et à peine achevée, il éprouve un plaisir plus flatteur, avivé par l'inquiétude (1). Il a noblement décrit le privilège de l'orateur qui possède ce qu'on tient de soi-même et non d'un autre, ce que ne confèrent ni les diplômes ni la faveur. « Il est beau, dit-il, de mériter par son talent les libéralités du prince, mais combien il est plus beau de pouvoir, dans le besoin, recourir à soi-même, de n'implorer que son génie, de n'avoir que soi pour bienfaiteur (2) ! »

Il semble que Tacite aurait dû s'attacher exclusivement à un art qui lui procurait honneur et profit. Il n'en fut rien ; son génie récla-

(1) *Dial.*, 6.
(2) *Ibid.*, 9.

mait quelque chose de plus solide que la gloire éphémère de quelques succès oratoires. Il était assez riche de son propre fonds pour se passer du pain quotidien de la louange, nécessaire au soutien des esprits faibles. Il eut donc le courage de résister aux applaudissements de ses admirateurs, et trouvant sans doute assez fades les acclamations des rhéteurs qui lui faisaient cortège, il se déroba à leur poursuite intéressée pour rentrer en lui-même et s'adonner à la recherche de la vérité. Il avait d'ailleurs compris que l'éloquence était condamnée à s'éteindre faute d'aliment. Comme la flamme, elle a besoin d'être entretenue, *sicut flamma, materia alitur*, et c'est en brûlant qu'elle jette de l'éclat. Autrefois, la tribune ouverte à de continuelles harangues et le droit d'attaquer les hommes les plus puissants échauffaient l'âme de l'orateur; la grande éloquence est fille de cette licence qu'on appelait follement liberté (1). Mais aujourd'hui « qu'est-il besoin de longues discussions dans le sénat quand les bons esprits sont si vite

(1) *Ibid.*, 40.

d'accord ? A quoi bon tant de harangues, puisque la délibération sur les intérêts publics n'est plus confiée à l'ignorance de la multitude, mais à la sagesse d'un seul (1) ? » Restait encore la défense des particuliers et les causes plaidées devant les centumvirs. Mais le succès est à un trop haut prix. Les orateurs sont obligés de subir des solliciteurs qui les maudissent en recevant leurs bienfaits. « Enchaînés à l'adulation, ils ne paraissent jamais, aux princes assez esclaves, à nous assez libres. Quel est donc leur pouvoir ? Des affranchis en ont autant.... Combien la fortune des poètes et le bonheur d'habiter avec les Muses est préférable à la vie inquiète et tourmentée des orateurs (2) ! »

Devons-nous prendre ces dernières paroles pour un adieu définitif aux agitations du Forum et pour une irrévocable résolution de ne plus cultiver la poésie ? Ce serait à tort, car nous savons qu'en 97 Tacite prononça l'éloge funèbre de Verginius Rufus, son prédécesseur

(1) *Ibid.*, 41.
(2) *Ibid.*, 13.

dans le consulat, et qu'en l'an 100 il répliqua au défenseur de Marius Priscus, proconsul concussionnaire d'Afrique, avec une remarquable éloquence, nous dit Pline, et avec la gravité qui est le propre de ses discours (1). D'autre part, si la correspondance de ce même Pline nous apprend qu'il cultiva la poésie, et si l'on retrouve dans tous ses écrits la vive imagination et le coloris d'un poète, Tacite avait l'âme trop ardente pour se renfermer dans la retraite, et pour rester longtemps en un muet tête-à-tête avec les Muses. Il estimait à son prix le travail et la méditation solitaire, mais il était trop obsédé par les turpitudes de son temps pour rêver à loisir et donner tous ses soins à une œuvre d'art qui n'eût pas suffisamment soulagé sa conscience. C'est une arme de combat qu'il lui fallait et non une épée de parade, la prose et non les vers, l'histoire vraie et implacable, et non la fiction qui amuse plus qu'elle ne corrige.

Avant l'avènement de Nerva, il ne lui était pas permis de dire ce qu'il pensait; mais il

(1) Plin. *Ep.*, II, 11.

se dédommageait intérieurement, il prenait des notes, et son imagination s'exaltait pendant qu'il servait sous Domitien. Lorsque après quinze années d'oppression il commence enfin à respirer, *nunc demum redit animus*, il pousse un cri de soulagement et salue avec enthousiasme l'aurore du nouveau règne. Mais avant de se faire le vengeur de la conscience publique, il avait des précations à prendre et de terribles préjugés à combattre : il devait se faire pardonner d'avoir vécu. Comme il arrive d'ordinaire, il y eut une formidable réaction à la mort du tyran, et une explosion d'indignation trop longtemps comprimée. Pour s'épargner à soi-même la honte d'une patience servile, *patientia servilis*, on se déchaînait contre ceux qui avaient servi d'instrument au despotisme et rempli des fonctions publiques. Or, Tacite ne craint pas d'avouer qu'il a été préteur et quindécemvir sous Domitien. Il fallait donc trouver un biais pour échapper aux accusations de basse complaisance et de complicité. Il s'agissait pour lui de concilier sa fortune avec son devoir et d'allier deux choses presque incompatibles sous un mau-

vais prince, la faveur du maître et l'honnêteté, la dignité dans la soumission. L'éloge de son beau-père se prêtait admirablement à ce dessein. Agricola était à ses yeux le modèle du bon citoyen : patient, modéré, sachant condescendre à propos et mêler l'utile à l'honnête (1). Dans un temps où l'inaction était sagesse, il avait eu l'habileté de se maintenir en voilant l'éclat de ses grandes vertus. Se faire oublier à force de modestie, telle avait été sa tactique en Grande-Bretagne comme à Rome, lorsque, rentré dans sa famille « pour tempérer par d'autres vertus une gloire militaire qui pèse toujours à l'oisiveté jalouse, il s'enfonça de plus en plus dans la retraite et le silence (2). »

Cependant, Agricola mourut, probablement empoisonné par ordre de Domitien, ce qui ne l'empêcha pas de lui léguer une partie de sa fortune. Tacite s'indigna, mais il se garda bien de rompre ouvertement avec le prince, et pendant les tristes années qui suivirent, il

(1) *Agr.*, 8.
(2) *Agr.*, 40.

fut au sénat le silencieux complice de ses cruautés. « Nos propres mains, dit-il, traînèrent Helvidius en prison; nous arrachâmes Mauricus et Rusticus à leurs derniers embrassements, et le sang de Sénécion rejaillit sur nos têtes (1). » Il fallait avoir de la patience pour supporter de pareilles infamies, et au moins autant de souplesse que d'honnêteté. Il serait injuste de faire un crime à Tacite de ne s'être pas brisé en s'opposant à des crimes qu'il ne pouvait empêcher. Je sais que dans les temps de trouble il est souvent plus difficile de connaître son devoir que de l'accomplir, et Tacite pouvait regarder comme de la prudence ce qui a toutes les apparences de la lâcheté. Mais ce qui est moins excusable, c'est le reproche de forfanterie qu'il adresse à ceux qui n'agissaient pas comme lui; car il ne s'est pas contenté de louer la prudente réserve de son beau-père, il a eu la faiblesse de blâmer ceux qui n'avaient pas la même souplesse. Il termine, en effet, son apologie par cette réflexion un peu aigre : « Que ceux, s'écrie-t-il, qui ont

(1) *Agr.*, 45.

coutume d'admirer les entreprises illicites, que les exagérés apprennent que, même sous de mauvais princes, il peut y avoir de grands hommes, et que la déférence et la soumission, si le talent et la vigueur les accompagnent, mènent aussi bien à la gloire que cette témérité qui, sans fruit pour la république, se jette à travers les précipices et semble briguer l'honneur d'une mort éclatante (1). »

N'en déplaise aux admirateurs de cette phrase trop vantée, la passion est mauvaise conseillère, et Tacite a, cette fois, dépassé la mesure. Tout accusé a le droit de se défendre, mais non de mettre en cause ceux qui ne pensent pas comme lui. Il est beau de se frayer une voie à travers les intrigues et les violences du despotisme, mais il n'est pas permis de vanter sa propre sagesse au détriment de l'héroïsme d'autrui, ni de dresser son piédestal sur le tombeau de ceux qui sont morts pour l'honneur. La vie est assurément chose précieuse, mais, en certains cas, la mort est préférable. *Potius mori quam fœdari*, c'est la

(1) *Agr.*, 42.

devise de ma Bretagne et le cri spontané de toute âme généreuse. S'il me fallait choisir entre l'attitude humiliée de Tacite en présence de Domitien et l'héroïque imprudence de Thraséas, qui sortit du sénat pour ne pas voter des actions de grâces à Néron, qui venait de faire périr sa mère, mes préférences ne seraient pas douteuses. Il est bon que de pareilles protestations se produisent de temps à autre, ne serait-ce que pour la beauté du fait et pour empêcher la prescription du crime.

Ceci soit dit, moins pour condamner Tacite, qui était encore tout frémissant des dangers qu'il avait courus et trop engagé dans la lutte pour être impartial, que pour flétrir les politiques pusillanimes qui, à tête reposée et de parti pris, s'autorisent de son exemple et recourent aux mêmes arguments pour justifier de coupables défaillances et conserver la faveur du pouvoir. De cet incident se dégage au moins cette conclusion : c'est que Tacite n'était pas en politique ce qu'on s'imagine d'ordinaire, un partisan de l'ancien régime, acharné contre l'empire. Il appartenait résolument au parti de l'obéissance

et de la soumission. Il déclare, au début des *Histoires*, qu'après la bataille d'Actium, l'établissement du pouvoir d'un seul était une des conditions de la paix publique (1). Dans tous ses ouvrages, il fait des déclarations analogues. Quand on parcourt le *Dialogue des Orateurs*, il est facile de voir qu'il préfère la tranquillité dans l'obéissance aux perpétuelles agitations d'un gouvernement libre. Au début des *Annales*, après avoir présenté l'institution du principat comme un abri pour le monde fatigué des guerres civiles, il ajoute que le nouveau régime était également favorable aux provinciaux et aux Romains, « qui aimaient mieux le présent et sa sécurité, que le passé avec ses périls (2). » Il exprimait encore son opinion lorsqu'il faisait dire à Galba « que ce vaste corps de l'empire a besoin, pour se soutenir et rester en équilibre, d'un modérateur suprême (3) ». Comme on le voit, c'était chez lui conviction raisonnée plutôt qu'affaire de sentiment. Il avait réfléchi sur les différentes

(1) *Hist.*, I, 1.
(2) *Ann.*, I, 2.
(3) *Hist.*, I, 16.

formes de gouvernement; en théorie, il inclinait vers l'idéal de Cicéron, une monarchie tempérée, où le peuple et les grands auraient eu leur part; mais, disait-il, « ce gouvernement est plus facile à louer qu'à établir, et fût-il établi, il ne saurait durer (1) ».

Tacite s'était donc résigné au nouvel ordre de choses, qu'il regardait comme nécessaire ; mais cela ne l'empêchait pas à certains moments de regretter les institutions du passé et les vertus de l'ancienne république. Soit qu'il reproche à Tibère d'emprunter au passé son langage pour déguiser des forfaits tout nouveaux (2), soit qu'il compare Vespasien aux capitaines de l'ancienne république (3), soit qu'il nous représente Sextilia, mère des Vitellius, comme une femme irréprochable et modèle vivant des anciennes mœurs (4), il est évident qu'il n'est pas un grand admirateur de son temps. Il triomphe lorsqu'il rencontre sous l'empire quelque vestige des ancien-

(1) *Ann.*, IV, 33.
(2) *Ann.*, IV, 19.
(3) *Hist.*, II, 5.
(4) *Hist.*, II, 64.

nes libertés. Tibère avait offert un jour au sénat l'image des temps qui n'étaient plus, en renvoyant à sa décision les demandes des provinces. « Ce fut un beau jour, s'écrie Tacite, que celui où les bienfaits de nos ancêtres, les traités conclus avec nos alliés... et le culte sacré des dieux furent soumis à l'examen du sénat, libre comme autrefois de confirmer ou d'abolir (1). » Il pense avec Cassius que les anciens étaient plus sages et plus prévoyants, et que modifier leurs décrets c'est changer le bien en mal (2) ; mais il ne veut pas se repaître de regrets chimériques et s'accommode tant bien que mal aux conditions qui lui sont faites.

Tacite est donc partagé entre des tendances contraires, et il essaye vainement de concilier dans son esprit ses préférences politiques avec le culte du passé. Il est indécis, hésitant, ne sachant ce qu'il faut penser de la loi qui régit les actions humaines, et, pour couper court, fait appel à la fatalité. « Peut-être,

(1) *Ann.*, III, 60.
(2) *Ann.*, XIV, 43.

dit-il, les choses humaines sont-elles assujetties à des vicissitudes régulières ; peut-être les mœurs ont-elles leurs périodes comme les temps. Tout ne fut pas mieux autrefois ; notre siècle aussi a produit des vertus et des talents dignes un jour d'être proposés pour modèles (1). » Il reproche à ses contemporains de trop admirer le passé, et il tombe lui-même dans le même excès chaque fois que l'occasion s'en présente. Il fournit ainsi des armes à tous les partis, qui se le disputent en conséquence, les hommes de parti ne pouvant comprendre qu'un historien ne soit pas tout d'une pièce et tienne ainsi la balance entre deux formes de gouvernement. Les amis de la vérité lui savent gré, au contraire, de cette impartialité qui le fait osciller entre le présent et le passé, et ne lui permet pas de se prononcer sans réserve. Il y a plaisir à le voir peser les événements et émettre franchement son avis, au risque de s'embarrasser parfois dans ses déductions. A part le mouvement d'humeur que nous avons relevé dans l'éloge

(1) *Ann.*, III, 55.

de son beau-père, on doit reconnaître qu'il est également soucieux des droits de la justice et de l'humanité et qu'il fait effort pour se tenir à égale distance de la bassesse et de la révolte, entre la résistance qui se perd et la servilité qui se déshonore (1). Les tristes événements dont il avait été témoin l'avaient rendu modeste. On peut lui appliquer les paroles qu'il a mises dans la bouche de Marcellus Eprius : « Il se souvenait dans quelle siècle il était né ; il admirait le passé, s'accommodait au présent. Pour les empereurs, il en souhaitait de bons ; il les endurait, quels qu'ils fussent (2). » Se contenter de ce qui existe, faute de mieux, tel est le dernier mot de sa politique. Mais cette résignation lui est pénible ; on sent qu'il est en lutte avec les faits et qu'il n'a pas trouvé le moyen de mettre la réalité d'accord avec son idéal, et les leçons de l'expérience avec les principes d'honnêteté qu'il portait au fond de son âme.

(1) *Ann.*, IV, 20.
(2) *Hist.*, IV, 8.

II

Pour tout homme qui réfléchit, voilà bien la pierre d'achoppement : la distance qui sépare les principes de leur application, le contraste manifeste entre la vie réelle qui est ce qu'elle peut et la règle du devoir, toujours immuable. Quand on voit la logique aux prises avec la réalité, et combien les plus nobles maximes ont peu d'efficacité sur les meilleurs esprits, il y a de quoi devenir rêveur. De là, si l'on n'y prenait garde, une humeur chagrine, qui vous ferait comme Alceste rompre en visière à tout le genre humain. Jusqu'à quel point doit-on user de condescendance dans l'appréciation des hommes et des choses sans porter atteinte à la majesté du droit, et dans quelle mesure peut-on combattre les doctrines sans manquer d'égards envers les personnes ? Chacun résout ce problème à sa manière et d'après son tempérament : les uns sont d'une sévérité qui va jusqu'à l'intolérance, les autres d'une indulgence qui diffère

à peine de l'adulation. Aux époques de décadence, ces derniers sont plus nombreux, et, suivant leur éducation, décorent du nom de savoir-vivre ou de charité leur funeste et basse complaisance. Il se trouve heureusement toujours quelque trouble-fête qui proteste au nom de la conscience publique et dénonce à l'indignation de la postérité les infamies triomphantes. C'est ce rôle de justicier, défenseur de la vertu et vengeur du crime, que Tacite s'est assigné, « persuadé que le principal objet de l'histoire est de préserver les vertus de l'oubli, et de contenir par la crainte de l'infamie et de la postérité les discours et les actions coupables (1). »

Ce noble souci de remettre les choses en leur place et de juger les hommes d'après leur valeur morale lui a mérité l'honneur d'être appelé le plus grave des historiens. Ce qui fait encore aujourd'hui pour nous, Messieurs, l'intérêt des ouvrages de Tacite, c'est l'accent d'honnête homme qu'on y retrouve à chaque page. Il avait de l'honnêteté un sentiment très

(1) *Ann.*, III, 65.

vif, qui faisait à la fois sa joie et son tourment : il était préoccupé de se mettre en règle avec sa propre conscience, et prenait sa revanche de la brutalité des événements dans la contemplation de l'idéal moral, si chère aux grandes âmes. C'est là ce qui le soutenait au milieu de l'abaissement général des caractères et de l'universelle corruption des mœurs, « en présence de cette soumission passive et de ces flots de sang perdus en pleine paix, qui lui fatiguaient l'âme et lui serraient péniblement le cœur (1). » C'est aussi ce qui nous explique pourquoi, malgré sa profonde tristesse et ce qu'on a appelé sa « majestueuse mélancolie, » il n'a pas complètement désespéré de l'humanité. Plutôt que de s'abandonner à des récriminations inutiles, il essaye de réveiller le sens moral assoupi sous le poids du despotisme, et de faire une œuvre de salubrité publique en mettant à nu l'âme des tyrans, et en démasquant les hypocrites menées de leurs complices. Si, comme nous l'avons vu, il respecte l'empire, il exécute d'une main venge-

(1) *Ann.*, XVI, 16.

resse les Césars qui ont fait de l'oppresion un instrument de règne et répond par la vigueur de ses anathèmes à la longue durée de l'outrage.

Mais, pour être morale, l'histoire doit être impartiale et véridique. Aussi, Tacite a-t-il soin de nous déclarer qu'il est sans haine et sans faveur, *sine ira et studio,* et qu'il n'a pas moins d'aversion pour la malignité qui plaît par un faux air d'indépendance que pour la flatterie qui porte le honteux caractère de la servitude (1). Ces dispositions morales ne suffisent pas : à une profonde honnêteté l'historien doit joindre la connaissance et l'étude approfondie des événements. « Il ne suffit pas de faire connaître les péripéties et les divers succès des affaires, qui sont souvent le fait du hasard, il faut en découvrir la suite et les ressorts cachés (2). »

Dans tout débat l'instruction de la cause doit précéder la sentence, et les scrupules du moraliste, bien loin de nuire à la fidélité de

(1) *Ann.*, I, 1. *Hist.*, I, 1.
(2) *Hist.*, I, 4.

l'historien, sont une garantie de son impartialité. L'amour du bien et le souci de la vérité le conduisent au même but, la connaissance des faits dans leur enchaînement et dans leurs conséquences. C'est ainsi que Bossuet, qui, dans son discours sur l'*Histoire universelle*, s'était proposé de montrer l'humanité s'acheminant vers les fins qui lui sont assignées par la Providence, est amené à faire les mêmes réflexions que Tacite et recommande de remonter des effets aux causes. « Comme dans toutes les affaires il y a ce qui les prépare, ce qui détermine à les entreprendre et ce qui les fait réussir, la vraie science de l'histoire est de remarquer dans chaque temps ces secrètes dispositions qui ont préparé les grands changements et les conjonctures importantes. En effet, il ne suffit pas de regarder seulement devant ses yeux, c'est-à-dire de considérer ces grands événements qui décident tout à coup de la fortune des empires ; qui veut entendre à fond les choses humaines doit les reprendre de plus haut, et il lui faut observer les inclinations et les mœurs, ou, pour tout dire en un mot, le

caractère, tant des peuples dominants en général, que des princes en particulier (1). »

Le premier devoir de l'historien moraliste est donc d'établir solidement les faits qu'il veut apprécier. Esprit sérieux et grave, Tacite recherche avant tout la vérité et il n'avance rien dont il n'ait la preuve. « Je ne donne rien à l'amour du merveilleux, dit-il, les faits que je raconte, je les ai entendus de la bouche de nos veillards ou lus dans les écrits du temps (2). » Non qu'il nous indique toujours ses autorités (les anciens n'avaient pas coutume d'étaler leur érudition), mais chaque fois qu'il reste quelque doute dans son esprit, il ne manque pas de nous en avertir et de se plaindre des difficultés qu'un historien consciencieux rencontre à chaque pas. Ainsi, parmi les bruits contradictoires que fit courir la mort de Germanicus, il ne sait auquel s'arrêter. « La mort de Germanicus, dit-il, a été, non seulement chez les contemporains, mais dans les générations suivantes, un sujet iné-

(1) *Disc. sur l'hist. univ.*, 3e partie, 2.
(2) *Ann.*, XI, 27.

puisable de controverse, tant sont enveloppés de nuages les plus grands événements, grâce à la crédulité qui accueille les bruits les moins fondés, au mensonge qui altère les faits les plus réels ; double cause d'une incertitude qui s'accroît avec le temps (1). » Quand, tout bien pesé, il ne peut arriver à la certitude, plutôt que de trancher la question de sa propre autorité, il rapporte les différentes versions et laisse au lecteur le soin de choisir. « Pour moi, dit-il, qui suis l'opinion des auteurs quand ils s'accordent, je rapporte leurs récits en citant leurs noms quand ils diffèrent (2). » Même circonspection dans l'interprétation des faits. Auguste avait recommandé à son successeur de ne plus reculer les bornes de l'empire. Les uns prétendaient qu'il était jaloux de la gloire que Tibère pourrait acquérir, les autres, au contraire, vantaient la sagesse de ce conseil. Tacite ne se prononce pas. « Etait-ce prudence ? Etait-ce jalousie ? On l'ignore, *incertum metu an per invi-*

(1) *Ann.*, III, 19.
(2) *Ann.*, XIII, 20.

diam (1). » De même, au sujet de l'incendie de Rome sous Néron, il dit : « Le hasard ou peut-être la méchanceté du prince (l'une et l'autre opinion ont leurs autorités) causèrent le plus grand et le plus horrible désastre que Rome eût jamais éprouvé de la violence des flammes (2). »

Tacite n'a donc rien négligé pour assurer l'exactitude des faits qu'il rapporte : sa véracité est au-dessus du soupçon. Mais ce n'était là qu'une partie de sa tâche. Il ne raconte pas pour le plaisir de raconter : il veut instruire, et par une pénétrante analyse mettre en pleine lumière les mobiles les plus cachés des actions humaines. Il les saisit en quelque sorte à leur naissance, au moment où elles se forment dans la conscience des personnages qu'il met en scène. « Il découvre les intentions sous les paroles, les desseins sous les actes, l'homme sous le rôle ; son impitoyable sagacité le dispute avec la dissimulation des Césars, et, si reculées que soient leurs

(1) *Ann*, I, 11.
(2) *Ann.*, XV, 38.

retraites, il sait y pénétrer (1). » Il avait éprouvé, sous Domitien, ce qu'il y a d'extrême dans la servitude, et longuement médité sur l'affaissement des caractères et les bassesses de la conscience qui transige avec le devoir pour ne pas déplaire et renonce à l'honneur pour conserver la vie. Il avait vu à l'œuvre les exécuteurs des sinistres fantaisies du tyran qui, non contents de trancher la tête à ceux qui ne pensaient pas comme lui, brûlèrent au milieu du Forum les monuments de leur génie, croyant sans doute étouffer dans les mêmes flammes et la voix du peuple romain et la liberté du sénat et la conscience du genre humain (2). Tacite avait gardé de ces lâches capitulations et de ces horribles scènes un souvenir ineffaçable. Aussi faut-il voir avec quelle implacable âpreté il démasque la cruauté des délateurs, l'hypocrisie des courtisans, la complicité du sénat et l'indifférence du peuple ! Ses peintures sont si sombres et

(1) D. Nisard, *Les quatre grands historiens latins*, p. 274.
(2) *Agr.*, 2.

son réquisitoire si accablant pour ses contemporains qu'on l'a accusé de calomnier l'humanité. Mais, comme l'a remarqué Burnouf, « Tacite ne dénigre pas, il fait justice : il obéit à la loi de son sujet plutôt qu'au penchant de son esprit. » Il a été le premier à se plaindre de n'avoir à rapporter que des ordres tyranniques, des accusations intéressées, des amitiés indignement trahies, d'injustes supplices, monotone et fatigante uniformité de crimes et de malheurs (1). Il aime à louer le bien quand il le rencontre et ne ménage pas son estime à ceux qui ont souffert pour la justice. Sa haine pour le vice ne l'empêche pas de reconnaître quelques bons sentiments chez les plus grands coupables. Leur malheur le désarme, et il éprouve un sentiment de pitié en les voyant tomber de si haut. Peu de capitaines, dit-il en parlant de Vitellius, gagnèrent l'aflection des soldats par leur mérite au même degré que lui par la lâcheté ; toutefois, son âme était simple et sa main libérale, deux qualités qui tournent en ruine à qui n'y

(1) *Ann.*, IV, 33.

garde pas de mesure... Il importait, sans doute, à la république que Vitellius tombât ; mais ceux qui le trahirent pour Vespasien ne peuvent se faire un mérite de leur perfidie. Galba l'avait déjà éprouvée (1).

Il n'était pas facile de garder la mesure et de ne pas se laisser entraîner par l'indignation dans la peinture des vices et des misères de Rome sous les Césars. Désireux d'être impartial avant tout, Tacite porte son attention sur tous les points à la fois et craint de ne pouvoir rendre toute sa pensée. Les idées se présentent en foule à son esprit, et pour ne rien perdre, il les entasse dans une phrase aussi compréhensive que sa pensée, et où il y a souvent plus de sens que de mots. Son style est tendu comme son esprit. De là cette concision énergique qui produit parfois sur nous le même effet que l'obscurité, parce que nous n'avons pas l'intuition aussi rapide que Tacite. Il faut avouer aussi que sa pénétration dégénère parfois en subtilité, et l'on est excusable de ne pas saisir toutes ses finesses.

(1) *Hist.*, III, 86.

Mais cette obscurité est plus nuisible à l'agrément du lecteur qu'à la gloire de l'écrivain : elle ne provient pas d'un manque de clarté dans l'esprit, mais plutôt de l'impossibilité de tout dire à la fois. C'est un embarras que ne connaissent pas ceux qui n'ont pas besoin de penser pour avoir quelque chose à dire. On peut donc reprocher à Tacite de pousser parfois trop loin ses analyses et de vouloir tout expliquer ; mais on n'a pas le droit de l'accuser de malveillance. La sincérité de ses jugements égale l'exactitude de ses récits.

Il a apporté tant de soin à la composition de ses ouvrages et doué d'une vie si intense les personnages qu'il ressuscite avec sa puissante imagination qu'on serait tenté de croire qu'il n'a eu d'autre but que de faire une œuvre d'art. Ce serait se méprendre étrangement sur ses intentions. Tacite est avant tout préoccupé de donner un enseignement moral, et comme peu d'hommes sont capables de distinguer par eux-mêmes ce qui avilit de ce qui honore (1), il veut les instruire par des exemples

(1) *Ann.*, IV, 33.

et essayer de restaurer dans les âmes la notion de l'honnête, émoussée par une trop longue oppression. C'est un grand peintre, le plus grand de l'antiquité, nous dit Racine, mais c'est aussi, nous dit Bossuet, le plus grave des historiens. Il prenait la vie au sérieux et regardait comme oiseuse la connaissance qui ne tourne pas à l'action; d'où tant de conseils pratiques et d'exhortations au bien qu'il a semées dans ses écrits. « C'est plutôt un jugement, comme dit Montaigne, que déduction d'histoire; il y a plus de préceptes que de contes; ce n'est pas un livre à lire, mais à étudier et apprendre; il est si plein de sentences qu'il y en a à tort et à droit; c'est une pépinière de discours éthiques et politiques, pour la provision et ornement de ceux qui tiennent quelque rang au maniement du monde (1). »

Tacite a plus de confiance dans cette morale en action que dans les spéculations des philosophes pour lesquels il avait d'ailleurs peu d'estime. (N'a-t-il pas raconté qu'il avait en-

(1) Montaigne, *Essais*, liv. III, ch. 8.

tendu Agricola s'accuser d'avoir conçu pour la philosophie un goût plus vif qu'il ne convient à un Romain (1)?) Les lois elles-mêmes ne sont, à ses yeux, qu'un moindre mal; inconnues dans l'innocence des sociétés primitives, c'est l'abus de la force qui les a rendues nécessaires. Elles sont impuissantes, si elles ne sont appuyées par les mœurs. Elles sont même parfois dangereuses : interprétées par les délateurs, elles étaient devenues sous Tibère un fléau comme autrefois les vices, *ut antea flagitiis, sic legibus laborabatur* (2). L'exemple des princes est plus efficace que les lois. Vespasien, par sa sobriété, fit plus pour remettre en honneur la simplicité antique que la crainte des lois et des châtiments (3). Tacite avait remarqué que les plus mauvais princes avaient soin de couvrir leurs cruautés des prétextes les plus honnêtes et de recourir à la raison d'Etat, à la loi de majesté pour justifier leurs attentats les plus odieux. C'est pourquoi il attache moins d'importance

(1) *Agr.*, 4.
(2) *Ann.*, III, 25.
(3) *Ann.*, III, 55.

à la description des manifestations officielles et des rouages de l'administration impériale qu'à l'étude approfondie du caractère du prince et de ses courtisans. Pour le but qu'il se propose, les événements du dehors le touchent moins que ce qui se passe à l'intérieur du palais. Depuis que l'aristocratie romaine, déchirée par les discordes et ruinée par ses vices, a abdiqué entre les mains d'Auguste, c'est là, dans l'âme du prince et dans son entourage, que gît le ressort qui fait mouvoir l'immense machine de l'empire. C'est là que se décide le sort du sénat et du peuple, de Rome et des provinces, en attendant que l'axe de la politique se déplace et que les légions apprennent à faire des empereurs. Lorsqu'à la mort de Néron ce secret d'Etat fut divulgué, *evulgato imperii arcano,* qu'un empereur pouvait se faire ailleurs qu'à Rome, l'historien dut changer son point de vue et des intrigues de la cour passer au tumulte séditieux des camps. Tacite, qui commença par décrire les événements les plus rapprochés de lui, ne déploya pas moins de zèle et de talent dans le dramatique récit des révolutions mili-

taires qu'il n'en mettra plus tard à dépeindre les sanglantes tragédies du palais. Mais dans les *Histoires* aussi bien que dans les *Annales*, ce qui l'intéresse avant tout, c'est l'homme et les passions qui l'agitent. Il ne faut pas lui demander une histoire détaillée du monde romain : il veut seulement présenter à ses contemporains des leçons et des exemples qui leur apprennent à vivre honorablement. Comme Tite-Live, il suit l'ordre chronologique, mais son récit n'a pas la même ampleur : il est à chaque instant interrompu par les réflexions que lui suggèrent les moindres événements.

Au sombre tableau des vices qui préparent la dissolution de l'empire, il est heureux d'opposer des actes de courage et de générosité. Bien qu'il n'approuve pas la raideur philosophique d'Helvidius, son esprit s'incline devant cet honnête homme, « qui accomplit avec une invariable fidélité tous les devoirs de la vie, contempteur des richesses, opiniâtre dans le bien, invincible à la crainte (1). » Le

(1) *Hist.*, IV, 5.

mérite personnel et les vertus domestiques ont plus de prix à ses yeux que l'honneur et la fortune attachés aux fonctions publiques. On ne saurait trop remarquer avec quel ton affectueux il parle de son beau-père et de Domitia Décidiana son épouse. « Ils vécurent, dit-il, dans une intime union, fondée sur une tendresse mutuelle et une préférence réciproque : *vixerunt mira concordia, per mutuam caritatem et invicem se anteponendo* (1). » Il a une telle estime pour la beauté morale, qu'il ne craint pas, chose rare pour un Romain, de l'admirer même chez un ennemi. Tout le monde sait dans quels termes il a parlé de la chasteté et de l'affection mutuelle des époux chez les Germains, du respect qu'ils ont pour la femme, qui est protégée par sa seule vertu. « Dans ce pays on ne rit pas des vices ; corrompre et céder à la corruption ne s'appelle pas vivre selon le siècle : *nec corrumpere et corrumpi seculum vocatur* (2). » Il est plein d'admiration pour l'héroïsme d'Arminius. « Cet homme, dit-il, fut

(1) *Agr.*, 6.
(2) *Germ.*, 19.

sans contredit le libérateur de la Germanie ; et ce n'est pas, comme tant de rois et de capitaines, à Rome naissante qu'il faisait la guerre, mais à l'empire dans sa grandeur et dans sa force. Battu quelquefois, il ne fut jamais dompté... Chanté encore aujourd'hui par les barbares, il est ignoré des Grecs qui n'admirent d'autres héros que les leurs, et trop peu célèbre chez les Romains, qui, enthousiastes du passé, dédaignent tout ce qui est moderne (1). »

Cependant, l'esprit le plus ferme ne peut échapper complètement aux préjugés de ses contemporains, et il faut bien reconnaître que Tacite n'a pas toujours su y résister. Bien que de noblesse récente, puisque, de son aveu, il fut le premier sénateur de sa race, il n'a que du dédain pour les parvenus, et ne manque pas, chaque fois qu'il en rencontre, de signaler la honte de leur naissance, *dedecus natalium*. Il parle de la mésalliance de Julie avec une indignation qui ne convient qu'au crime. « Pendant que tant de morts mettaient Rome en deuil, ce fut un surcroît de douleur de voir

(1) *Ann.*, II, 88.

Julie, fille de Drusus, autrefois épouse de Néron, passer par le mariage dans la maison de Rubellius Blandus, petit-fils d'un homme que plusieurs se souvenaient d'avoir connu à Tibur simple chevalier romain (1). » Il est également très dur pour les esclaves et pour les affranchis. Il reproche à Drusus non d'avoir offert un combat de gladiateurs, mais « d'avoir vu couler un sang, vil d'ailleurs, avec une joie trop marquée (2). » Un peu plus loin, après avoir rappelé le sénatus-consulte ordonnant le transport en Sardaigne de quatre mille hommes de la classe des affranchis, « ils devaient, ajoute-t-il, y réprimer le brigandage, et, s'ils succombaient à l'insalubrité du climat, ce serait une petite perte : *vile damnum* (3). » Quand il s'agit des ennemis de Rome, son patriotisme s'emporte aussi parfois jusqu'à la cruauté. Malgré son admiration pour les mœurs des Germains, l'extermination des Bructères lui arrache un cri de joie féroce. « Le ciel ne nous a pas même envié le spectacle du combat :

(1) *Ann.*, VI, 27.
(2) *Ann.*, I. 76.
(3) *Ann.*, II, 85.

soixante mille hommes sont tombés non sous le fer et les coups des Romains, mais, ce qui est plus admirable, devant leurs yeux et pour leur amusement. Puissent, ah ! puissent les nations, à défaut d'amour pour nous, persévérer dans cette haine d'elles-mêmes, puisque, au point où les destins ont amené l'empire, la fortune n'a désormais rien de plus à nous offrir que les discordes de l'ennemi (1). »

Ce sont là des taches qu'on voudrait effacer des œuvres de Tacite. Mais à part ces excès de langage où l'a entraîné l'exaltation d'un patriotisme étroit et tyrannique, il est habituellement modéré et impartial. Quelles qu'aient été ses défaillances, on ne peut s'empêcher de louer l'élévation et la générosité de ses sentiments. Son horreur pour le vice et ses fréquents éloges pour la vertu ont fait croire qu'il était stoïcien. Mais la modération de ses jugements, qui accuse une profonde connaissance du cœur humain, ne permet pas de le ranger dans le parti des rigoristes. En fait il n'appartenait à aucune école. Il aurait bien voulu se

(1) *Germ.*, 33.

passer des lumières de la philosophie, mais comme on ne peut rien décider sans recourir à un principe supérieur aux données de l'expérience, il s'est plus d'une fois demandé si les hommes n'étaient pas le jouet d'une puissance inconnue, et, pour calmer ses doutes, s'est vu obligé de faire appel à la justice divine.

III

Les choses humaines ne portent pas avec elles leur explication dernière, et Tacite, qui voulait atteindre les faits dans leurs causes, a dû compléter ses analyses psychologiques par des considérations métaphysiques. Plus il repasse dans son esprit de faits anciens et modernes, moins il est fixé sur la loi qui régit et domine tous les événements. Il interroge les doctrines philosophiques et religieuses, mais son embarras redouble en face des contradictions des philosophes et des superstitions de la foule. Ses opinions dépendent de l'impression du moment : il ne croit pas toujours à la Providence ni à l'im-

mortalité de l'âme ; et il lui est arrivé plus d'une fois d'émettre sur la même question des opinions contradictoires. C'est pourquoi toutes les sectes se le disputent : les uns en font un athée, les autres un superstitieux. C'était en réalité un sceptique, dans la plus noble acception du mot, c'est-à-dire un chercheur, un penseur épris des grands problèmes et qui souffre de ne pouvoir leur trouver une solution. L'infini malgré lui le tourmente, et il revient très souvent sur ces questions capitales dont l'esprit ne peut se détacher une fois qu'il s'y est laissé prendre. Il serait trop long d'indiquer tous les passages qui témoignent de ses hésitations ; laissez-moi seulement vous rapporter une des pages les plus significatives où il a le plus clairement développé ses idées sur la destinée humaine.

C'est au sixième livre des *Annales*. Après avoir parlé des prédictions faites à Tibère par un astrologue qui lui promettait l'empire, Tacite ajoute : « Ces exemples et d'autres semblables me font douter si les choses humaines sont réglées par des lois éternelles et une immuable destinée, ou si elles roulent au gré du

hasard. Les plus sages parmi les anciens et leurs modernes sectateurs professent sur ce point des doctrines opposées. Beaucoup sont imbus de l'opinion que notre commencement, que notre fin, que les hommes, en un mot, ne sont pour les dieux le sujet d'aucun soin, et que de là naissent deux effets trop ordinaires : les malheurs de la vertu et les prospérités du crime. D'autres subordonnent les événements à une destinée ; mais, indépendante du cours des étoiles, ils la voient dans les causes premières et l'enchaînement des faits qui deviennent causes à leur tour. Toutefois, ils nous laissent le choix de notre vie ; mais, ajoutent-ils, ce choix entraîne, dès qu'il est fait, une suite de conséquences inévitables. D'ailleurs, les biens et les maux ne sont pas ce que pense le vulgaire : plusieurs semblent accablés par l'adversité sans en être moins heureux, et un grand nombre sont malheureux au sein de l'opulence, parce que les uns supportent courageusement la mauvaise fortune, ou que les autres usent follement de la bonne. Au reste, la plupart des hommes ne peuvent renoncer à l'idée que le sort de chaque mortel est fixé au

moment de sa naissance; que, si les faits démentent quelquefois les prédictions, c'est la faute de l'imposture, qui prédit ce qu'elle ignore; qu'ainsi se décrédite un art dont la certitude a été démontrée, et dans les siècles anciens et dans le nôtre, par d'éclatants exemples (1). »

Comme vous le voyez, Tacite essaye vainement d'arracher le libre arbitre à la mystérieuse puissance de la fatalité. Cette idée que les hommes choisissent une fois pour toutes la voie qu'ils suivront ensuite nécessairement me rappelle certaine théorie de Schopenhauer, qui place la liberté dans le caractère de l'homme et non dans ses actions, dans l'*esse* et non dans l'*operari*. Mais il vaut mieux opposer au fatalisme de Tacite les belles considérations que Bossuet a placées à la fin de son *Discours* sur l'histoire universelle.

« Ce long enchaînement des causes particulières qui font et défont les empires dépend des ordres secrets de la divine Providence... Ne parlons plus de hasard ni de fortune, ou

(1) *Ann.*, VI, 22.

parlons-en seulement comme d'un nom dont nous couvrons notre ignorance. Ce qui est hasard à l'égard de nos conseils incertains est un dessein concerté dans un conseil plus haut, c'est-à-dire dans ce conseil éternel qui renferme toutes les causes et tous les effets dans un même ordre. De cette sorte, tout concourt à la même fin, et c'est faute d'entendre le tout que nous trouvons du hasard ou de l'irrégularité dans les rencontres particulières. »

A y regarder de près, ces deux explications ne sont pas aussi opposées qu'on pourrait le croire. Pour Tacite comme pour le précepteur du Dauphin la difficulté était de concilier avec la liberté humaine « ces ordres secrets », d'où dépendent les événements. Bossuet a essayé de la résoudre dans un ouvrage spécial, le *Traité du libre arbitre*, mais il ne s'est pas flatté d'y avoir réussi, et il conclut en recommandant de tenir fortement les deux bouts de la chaîne. Tacite n'a pas vu le problème avec la même netteté, mais on doit lui savoir gré d'avoir fait une place à la liberté humaine et d'avoir reconnu que la volonté peut tirer parti de la mauvaise fortune. Il faut aussi lui pardonner d'avoir

ajouté foi aux présages et à la divination. Du moment qu'on croit à la fatalité, rien de plus naturel que de chercher à connaître ce qui est réglé d'avance : cela ne change rien au cours des événements, mais lorsqu'ils sont prévus, on peut s'y préparer et en amortir le choc. Aussi Tacite est-il très attentif à noter les phénomènes extraordinaires qu'on a coutume de regarder comme des manifestations de la puissance divine. La confusion que nous venons de remarquer dans l'exposé de ses principes se reproduit dans l'appréciation des faits. Suivant qu'il est plus ou moins frappé de l'impuissance des combinaisons humaines, il attribue au destin ou aux efforts de l'homme le résultat de ses entreprises. Quelques exemples suffiront, j'espère, pour justifier cette observation.

Tacite se demande d'abord jusqu'où s'étend l'intervention de la puissance divine, mais il ne doute pas de son efficacité. Au commencement des *Histoires*, après avoir indiqué sommairement les forfaits et les catastrophes qu'il va décrire, il s'écrie : « Non, jamais plus horribles calamités du peuple romain, ni plus justes arrêts de la puissance divine ne prouvèrent au

monde que, si les dieux ne veillent pas à notre sécurité, ils prennent soin de notre vengeance (1). »

Dans le même ordre d'idées, il dit au second livre, en parlant des armées d'Othon et de Vitellius : « Comment auraient-elles déposé les armes ? C'était toujours la colère des dieux, la rage des hommes, le besoin du crime qui les poussaient à la discorde (2). »

Après avoir raconté ailleurs les miracles de Vespasien, qui rendit la vue à un aveugle et guérit la main d'un paralytique, il ajoute d'un ton convaincu : « Ces deux prodiges, des témoins oculaires les racontent encore aujourd'hui que le mensonge est sans intérêt (3). »

Tacite rapporte un peu peu plus loin, avec une complaisance évidente, les prodiges qui annonçaient la prise de Jérusalem : « On vit des bataillons s'entrechoquer dans les airs, des armes étinceler, et des feux, s'échappant des nues, éclairer soudainement le temple. Les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes, et une voix

(1) *Hist.*, I, 3.
(2) *Hist.*, II, 38.
(3) *Hist.*, IV, 81.

plus forte que la voix humaine annonça que les dieux en sortaient; en même temps fut entendu un grand mouvement de départ (1). »

A côté de ces prodiges certains, il en est d'autres que Tacite regarde comme douteux ou du moins comme susceptibles d'une double interprétation. Ainsi, au récit des signes merveilleux qui présageaient la chute de Vitellius, il ajoute des réflexions qui montrent que les dieux n'avaient pas besoin de s'en mêler : « Le premier des phénomènes sinistres, c'était Vitellius lui-même, sans connaissance de la guerre, incapable de prévoyance..., réduit à questionner sans cesse et, à chaque nouvelle,

(1) *Hist.*, v, 13. « Peu de Juifs, ajoute Tacite, s'effrayaient de ces présages; la plupart avaient foi à une prédiction contenue, selon eux, dans les anciens livres de leurs prêtres, que l'Orient prévaudrait, et que de la Judée sortiraient les maîtres du monde, *eo ipso tempore fore ut valesceret Oriens profectique Judæa rerum potirentur.* » Pour Tacite aussi bien que pour Suétone (*Vespas.*, 4) et pour Josèphe (*Bell. Judaic.*, vi, 5), qui rapportent cette prédiction à peu près dans les mêmes termes, ces mystérieuses paroles désignaient Vespasien et Titus. Bossuet (*Hist. univ.*, 2e partie, 10) a victorieusement rétabli le sens de cette prophétie.

pâlissant, perdant contenance et s'enivrant (1). »

De même l'historien paraît partager les sentiments de Galba, qui se rendit au camp des prétoriens pour faire connaître l'adoption de Pison, malgré des présages peu rassurants : « Il méprisait ces phénomènes, dit-il, comme l'œuvre du hasard, ou peut-être telle est la force de la destinée que, même averti, on ne songe pas à la fuir (2). » C'est ainsi que, dans les *Annales*, il fait tomber Varus « sous le destin et la force d'Arminius, *fato et vi Arminii.* »

Enfin, il y a des prodiges qui sont nuls et non avenus aux yeux de Tacite ; tels sont ceux que l'on avait regardés comme des signes avant-coureurs de la chute de Néron. « Des prodiges nombreux furent vus dans ce temps... Une femme accoucha d'un serpent ; une autre fut tuée par la foudre dans les bras de son mari ; le soleil s'éclipsa tout à coup, et le feu du ciel tomba dans les quatorze quartiers de Rome. Mais ces phénomènes

(1) *Hist.*, III, 56.
(2) *Hist.*, I, 18.

annonçaient si peu l'intervention des dieux, qu'on vit se prolonger encore bien des années le règne et les crimes de Néron (1). »

Tacite ne semble pas avoir beaucoup plus de confiance dans les signes précurseurs de l'avènement de Vespasien : « Qu'une loi secrète révélée par des prodiges et des oracles ait destiné l'empire à Vespasien, nous l'avons cru après son élévation (2). »

Faut-il croire après cela que Tacite ait voulu se moquer de nous et qu'il n'ait rapporté toutes ces fables que pour égayer son récit? Ce serait bien mal le connaître : il est bien trop sérieux pour se prêter à une pareille mystification. Il a lui-même prévenu l'objection : « Rechercher le merveilleux, dit-il, et amuser de fictions l'esprit des lecteurs serait trop au-dessous de la gravité de cet ouvrage. Mais il est des traditions si accréditées que je n'oserais les traiter de fables (3). » Et quel est donc celui d'entre nous qui, dans les choses dont il n'est pas bien sûr, ne change

(1) *Ann.*, XIV, 12.
(2) *Hist.*, I, 10.
(3) *Hist.*, II, 50.

pas d'opinion, suivant l'impression du moment et l'attitude de son interlocuteur, suivant qu'on lui présente la question sous telle ou telle face ? Quand il s'agit surtout d'interpréter les volontés du ciel, quel vaste champ ouvert aux fluctuations, depuis les pieuses visions de certains mystiques jusqu'aux préjugés superstitieux d'un grand nombre d'incrédules !

Tacite était de bonne foi, mais ondoyant et divers, comme le sont tous les hommes dont les convictions ne reposent pas sur une ferme assiette. Il n'avait pas réussi à se débarrasser des entraves du paganisme et, faute de mieux, restait attaché aux croyances nationales, jugeant plus discret et plus respectueux de croire aux œuvres des dieux que de les approfondir : « *Sanctius ac reverentius est visum de actis deorum credere quam scire* (1). » Il ne se fait pas garant de toutes les merveilles qu'on leur attribue et tient à ce sujet le même langage que Tite-Live : « Je n'ai dessein, dit-il en parlant du culte d'Ulysse, adoré chez les

(1) *Germ.*, 34.

Germains, ni d'appuyer, ni de combattre ces assertions ; chacun peut à son gré les rejeter ou les croire (1) » Que l'on croie, disait Tite-live dans sa préface, ou qu'on ne croie pas à la fondation miraculeuse de Rome, cela m'est assez indifférent : *non in magno ponam discrimine.*

Ce ton dégagé, inspiré par la tolérance, n'a pas lieu de nous étonner ; ce qui doit plutôt nous surprendre, c'est ce reste d'attachement à des croyances surannées et ridicules de la part d'esprits si cultivés.

Pour le comprendre, il faut se rappeler que pour les Romains le patriotisme et la religion se confondaient dans un même sentiment. Le culte était la première institution de la cité; y porter atteinte, c'était ébranler les fondements de l'Etat et commettre un crime de lèse-majesté envers le grand pontife, qui était en même temps chef de l'empire. Ceci nous explique pourquoi Tacite s'est montré si dur à l'égard des Juifs et des chrétiens, qui apportaient à Rome une religion nouvelle dont la

(1) *Germ.*, 3.

première loi était de condamner tous les autres cultes : un seul Dieu tu adoreras, *Deum unum adorabis*. Le gendre du pacifique Agricola avait des raisons particulières de ne pas goûter l'héroïsme des martyrs. Il n'avait pas de vocation pour ce genre d'obstination, et comme il avait eu le courage de se survivre à lui-même, *nostri superstites fuimus*, il devait blâmer ceux qui sacrifiaient leur vie pour confesser leur foi. Ils entraient évidemment dans la catégorie de ces esprits mal pondérés qui cherchaient à s'illustrer par une mort éclatante, mais inutile. Ajoutez à cela les préjugés de son siècle, qui regardait les chrétiens comme des ennemis du genre humain. Ne prenant aucune part aux fêtes et aux réjouissances officielles, ces adorateurs austères d'un Dieu crucifié avaient l'air de s'affliger de la félicité publique. Ils vivaient à l'écart et se consolaient entre eux sous le regard du Dieu fait homme. Ils marchaient avec assurance dans la voie de ses commandements et se réjouissaient de souffrir pour lui, foulant aux pieds tout ce que le monde estime et n'ayant de goût que pour les choses du ciel. Voilà des sentiments qui ne

pouvaient être compris de Tacite, lui qui trouvait déjà que la plupart des philosophes étaient des fainéants qui aimaient à se parer d'un nom fastueux pour déguiser leur paresse (1). Aussi après l'incendie de Rome, lorsque, pour donner le change à l'opinion publique, Néron fait périr au milieu des plus cruels supplices ces hommes, détestés pour leurs abominations, et que le vulgaire appelle chrétiens, lorsqu'il les fait brûler comme des flambeaux pour éclairer ses fêtes, Tacite déclare-t-il qu'après tout ils étaient coupables et méritaient les dernières rigueurs, *adversus sontes et novissima meritos*. Il regrette seulement qu'on les immole, non au bien public, mais à la cruauté d'un seul (2).

Tacite ne nous dit pas quelles étaient ces abominations dont les chrétiens se rendaient coupables et qui le mettaient si fort en colère. C'était sans doute avec la prétendue haine du genre humain les mêmes infamies qu'il attribue aux Juifs, lorsqu'il les accuse de s'aban-

(1) *Hist.*, IV, 5.
(2) *Ann.*, XV, 44.

donner entre eux à une licence de mœurs effrénée. Ceux-ci d'ailleurs offraient à ses yeux ce trait commun avec les chrétiens d'avoir pour les leurs un attachement invincible et pour le reste des hommes une haine implacable. Bien qu'il leur prête des superstitions ridicules, comme le culte de l'âne, Tacite avait sur les Juifs et sur leurs croyances religieuses des renseignements favorables qui auraient dû le faire réfléchir avant de les livrer à l'exécration publique. « Les Juifs, dit-il au Ve livre des *Histoires,* croient immortelles les âmes de ceux qui périssent dans les combats ou dans les supplices... Ils ne conçoivent Dieu que par la pensée et n'en reconnaissent qu'un seul : *Judæi mente sola, unumque numen intelligunt...* Ce Dieu est souverain, éternel, à l'abri du changement et de la destruction. Ils ne souffrent aucune effigie dans leurs villes, encore moins dans leurs temples. Point de statues ni pour flatter leurs rois, ni pour honorer les Césars (1). »

Comment Tacite ne s'est-il pas laissé gagner

(1) *Hist.*, v, 5.

par la sublimité d'une doctrine qu'il reproduit en si beaux termes? La question était nettement posée. Il se trouvait en présence de deux systèmes absolument contradictoires. Il fallait choisir entre le Dieu-Etat et le Dieu-Homme, entre l'égoïsme national, incrusté dans la religion politique de l'ancienne Rome, et la charité universelle, préconisée par les adorateurs du Dieu unique, du Père commun qui est au ciel. Or, notre consulaire était trop aveuglé par l'esprit de secte et trop empêtré dans les liens d'une patriotisme sans entrailles pour dépouiller le vieil homme et s'attacher à la doctrine du renoncement. Il est à moitié excusable : les préjugés de sa famille et de son pays ne lui avaient pas permis de s'adonner à la philosophie, ni d'étudier la religion nouvelle qui était venue apporter la paix aux hommes de bonne volonté. S'il n'a pas connu la vraie religion, disait Montaigne, c'est son malheur, non pas son défaut. Cette assertion est peut-être un peu hasardée, mais n'oublions pas que, pour juger équitablement les hommes, il faut se mettre à leur place et tenir compte des difficultés qu'ils ont ren-

contrées sur leur route. Soyons donc indulgents pour les anciens qui blasphèment souvent ce qu'ils ignorent, et réservons nos sévérités, je ne dis pas nos anathèmes, Dieu n'a pas besoin de nous pour châtier ceux qui le méconnaissent, réservons, dis-je, nos sévérités pour les ingrats qui, après dix-huit siècles de christianisme, tournent volontairement le dos à la lumière et traitent les choses saintes avec une sacrilège frivolité. Les insensés ! Ils se font un jeu de ruiner les croyances les plus sacrées, et ils ne s'aperçoivent pas que du jour où ils auraient intercepté toute relation entre le ciel et la terre, c'en serait fait de l'ordre social. Dieu seul a le droit de commander aux hommes et le pouvoir de les maintenir dans l'obéissance. Ils ont appris qu'ils sont tous frères et participent aux mêmes droits essentiels. Si maintenant vous voulez leur faire oublier qu'ils ont un Père commun, qui leur impose des devoirs, comment les empêcherez-vous de se déchirer dans la dispute des jouissances et de retomber dans les horreurs de la barbarie ?

Si ces considérations, Messieurs, sont in-

tempestives, c'est un peu la faute de Tacite. On prend insensiblement l'esprit des personnes que l'on fréquente. Or, je viens de passer quelques jours avec l'auteur des *Annales*, et vous savez qu'il ne se fait pas scrupule de dire des gens tout le mal qu'il en pense. Quand il voit le triomphe du crime ou de l'insanité, son honnêteté se révolte, et, pour soulager la conscience publique, il inflige au front du coupable le stigmate de l'ignominie. Cette rude franchise n'est pas du goût de tout le monde : elle a au moins l'avantage de mettre à nu les sentiments intimes de celui qui ne peut contenir son indignation. S'il est difficile de connaître Tacite, ce n'est pas, comme on le dit quelquefois, parce qu'il éprouve le besoin de dissimuler. Non, il a écrit à une époque où l'on pouvait dire ce qu'on pense, sous le règne de Nerva et de Trajan, deux bons princes qui, loin de s'offenser des hardiesses de l'historien, devaient trouver dans le souvenir des malheurs passés un délicat éloge du bonheur présent (1). La difficulté,

(1) *Agr.*, 3.

comme je l'indiquais en commençant, vient d'ailleurs : elle vient du caractère même de Tacite, de son état d'âme inquiet et compliqué. Vivant dans un siècle qui avait perdu son équilibre et sa foi en l'avenir, il se ressent du trouble où se débattaient les meilleurs esprits, et de l'incertitude qui s'étendait à toutes les questions. Il a fait de vains efforts pour satisfaire sa légitime curiosité dans l'ordre des faits aussi bien que dans l'ordre des idées. En politique, il est partagé entre la résignation au mal présent et le regret des vertus antiques; en philosophie, il a vainement essayé de concilier la liberté avec le destin; en religion, même incertitude, il ne sait pas au juste si les dieux s'occupent des hommes, et il se réfugie à tout hasard dans le temple à demi ruiné de la vieille religion romaine.

Il doute, mais il cherche à se renseigner et prend au sérieux les prescriptions de la loi morale. C'est en somme un homme très estimable, un fidèle témoin de son temps et un moraliste qui fait effort pour résoudre le problème de la destinée, un historien et un penseur. Il y a double profit à l'étudier, et pour la

connaissance des faits qu'il raconte, et pour les réflexions qui les commentent et les expliquent. On est vivement intéressé par la prodigieuse activité de cet esprit toujours en éveil, et par le sentiment de profonde honnêteté qui éclate dans le plus grand nombre de ses jugements. Il n'est pas jusqu'à son trouble et à ses hésitations qui n'ajoutent un certain charme mélancolique à la lecture de ses ouvrages. On regrette seulement qu'un si noble esprit n'ait pas connu les lumières de l'Evangile, qui avait déposé un germe de vie nouvelle dans ce vaste empire qui a succombé sous le travail de décomposition morale qu'il a si fortement décrit. Si, moins engagé dans les luttes et dans les préjugés de son siècle, il avait eu assez de loisir et de liberté d'esprit pour étudier la vraie religion, il aurait trouvé dans le christianisme qu'il a calomnié le remède à ses maux, un éclaircissement pour ses doutes, et une confirmation de ses espérances en la justice éternelle. Les désordres, au lieu de le scandaliser, auraient affermi sa foi en la Providence, qui ne peut laisser au mal le triomphe définitif et se réserve de rendre à chacun

selon ses œuvres. Il n'aurait pas trouvé la pleine lumière et le repos parfait, ces biens ne sont pas en ce monde, mais une sécurité suffisante pour prendre son mal en patience, en attendant le jour de la grande manifestation où Dieu dévoilera à ciel ouvert les secrets de sa sagesse et les trésors de sa magnificence.

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS. 1

I. — LES DOCTRINES MORALES DE CICÉRON

Littérature et linguistique. 1
Discrédit où sont tombées les idées morales et religieuses 5
I. — Cicéron moraliste 8
Origine et fondement de la loi naturelle 11
Elle est antérieure et supérieure aux lois positives 16
Cicéron s'est inspiré de la philosophie grecque. 21
Il se fait un devoir de l'enseigner à ses contemporains. 31
II. — Lacunes et incohérences de sa doctrine. . 33
Sa dureté à l'égard des esclaves et des mercenaires 37
Ses hésitations au sujet de la Providence. . . . 41

La religion n'a pas pénétré dans sa vie. 45
Ses incertitudes et son découragement. 47
Accord de la vertu et du bonheur réalisé par le christianisme. 51

II. — LES ÉPITRES D'HORACE.

Horace opposé à Cicéron. 54
I. — *Education d'Horace.* Sa pénétration . . . 56
Leçons qu'il reçoit de son père 59
Son séjour à Athènes. 65
Ses réflexions solitaires. 68
Sa conversion philosophique 77
II. — *Enseignement d'Horace* 80
Maximes de ses prédécesseurs : Ennius, Accius, Lucilius, Varon et Lucrèce 82
Horace, créateur de l'épître morale 87
Son originalité, son enjouement. 89
Différence entre l'épître et la satire 90
Différence entre les lettres de Cicéron, de Pline et de Sénèque et les épîtres d'Horace 96
Lacunes et imperfections de sa morale. 98

III. — LES GÉORGIQUES DE VIRGILE.

Amitié d'Horace et de Virgile 101
I. — *Formation poétique de Virgile.* Son enfance. 106
Ses goûts champêtres. 108
Son attitude au milieu des poètes de son temps. 112
Ses études et sa culture littéraire 115
Son amour de la poésie et de la gloire. 119
Son patriotisme. 124
Influence de Mécène 125

II. — *Modèles dont on retrouve la trace dans les Géorgiques* 128
Emprunts faits à Homère. 132
Les Travaux et les Jours d'Hésiode 133
L'Economique de Xénophon. 136
Les Phénomènes et les Pronostics d'Aratus . . . 141
Aristote, Nicandre, le carthaginois Magon. . . 143
Le *De re rustica* de Caton. 144
Le *De re rustica* de Varron. 146
III. — *Perfection des Géorgiques.* Ordonnance de ce poème 151
L'art de Virgile. 153
Son originalité 155
Sa sensibilité. 156
Conclusion. 159

IV. — LE POÈME DE LUCRÈCE

Lucrèce, poète et philosophe 163
I. — *Doctrine d'Epicure*. 168
Etrange idée qu'il se fait de la Divinité 171
Sa lutte contre le Destin. 173
Négation de la Providence 175
Négation de la vie future 179
Morale du plaisir. 182
Son introduction à Rome. 183
II. — *Lucrèce disciple d'Epicure* 185
Son enthousiasme pour la doctrine du maître.. 189
Sa violence et son fanatisme. 192
Les délices de l'étude. 195
Le charme de la poésie et de la gloire 197
III. — Analogie entre notre temps et celui de Lucrèce 200

Gravité des questions qu'il a soulevées. 203
Nécessité de les étudier à nouveau. 204
Le christianisme les a en partie résolues. . . . 207

V. — BIOGRAPHIE DE LUCRÈCE

Légendes sur Lucrèce. 210
Est-il mort le jour où Virgile prit la toge virile. 213
A-t-il composé son poème dans les intervalles de sa folie?. 214
Cicéron a-t-il publié son poème? 215
Que faut-il penser de son originalité? 217
Causes probables de sa mort 220

VI. — TITE-LIVE HISTORIEN ET MORALISTE

Contraste entre Lucrèce et Tite-Live. 225
I. — Préface de Tite-Live. Ses préoccupations littéraires. 232
Son amour du passé 235
Idée dominante de son histoire. 240
Son patriotisme en lutte avec son impartialité. Les Gaulois. Annibal. Les plébéiens. 241
Il se laisse absorber par son sujet 249
Perfection un peu monotone de ses écrits . . . 251
II. — L'histoire, œuvre d'art chez les anciens . 254
Tite-Live n'est pas dupe des légendes qu'il insère dans son histoire. 255
Ne pouvant arriver à la certitude, il s'en tient à la tradition. 259
Il veut avant tout offrir des leçons à suivre et des exemples à imiter. 263

Il se conforme ainsi à la loi du genre historique chez les anciens 264
Il déplore la décadence des mœurs romaines . 268
III. — Tite-Live, écrivain désintéressé. 270
L'art de la composition chez Tite-Live 272
Ses harangues 275
Son élévation morale. 279
Ses idées religieuses 281
Conclusion. 286

VII. — LES IDÉES POLITIQUES, MORALES ET RELIGIEUSES DE TACITE

Comparaison de Tite-Live et de Tacite. 289
I. — Education oratoire de Tacite. 297
Ses opinions politiques 304
Il éprouve le besoin de justifier sa conduite, il a le tort de blâmer ceux qui n'ont pu supporter les excès du despotisme 305
Il essaye de concilier le regret du passé avec le respect du gouvernement établi 309
II. — Honnêteté de Tacite, vengeur du crime et défenseur de la vertu 314
Sa gravité. Son impartialité. 317
Ses hésitations 320
Pénétration de son esprit. Sincérité de ses jugements 322
Le plus grave des historiens 326
Son estime des vertus privées. Son admiration pour les mœurs des Germains. 329
Sévérité excessive et patriotisme intolérant à l'égard des parvenus et des étrangers 331
III. — Inquiétudes religieuses de Tacite. . . . 334

Son embarras pour concilier la liberté humaine avec le destin, et la Providence avec le triomphe du mal. 336
Son attitude à l'égard des prodiges. 339
Ses préjugés à l'égard des juifs et des chrétiens. 345
Son aveuglement est à moitié excusable. . . . 349
Conclusion. Tacite aurait trouvé dans le christianisme qu'il a calomnié, la solution de ses doutes et l'explication de ses difficultés. . . . 353

LYON. — IMPRIMERIE VITTE ET PERRUSSEL, RUE CONDÉ, 30.

Stanford University Libraries
3 6105 010 395 131

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
STANFORD AUXILIARY LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-9201
All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

F/S JUN 30 1999
AUG 17 1999